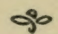
MARTIN-MAMY

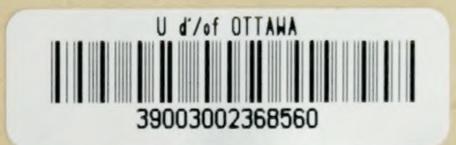
PAÏENS d'Aujourd'hui



PREMIÈRE SÉRIE

Maurice Barrès — Valère Bernard — Louis Bertrand
Aristide Briand — Francis Jammes — Fernand Gregh
Maurice Maindron — Comtesse de Noailles — Rachilde
Emile Solari — Paul Souchon — Marcelle Tinayre
:: :: :: :: :: Pierre Valdagne :: :: :: :: ::

PARIS
ALBIN MICHEL, ÉDITEUR
10, Rue de l'Université, 10





A Louis Bertrand
ce témoignage
d'admiration
Martin-Mamy

PAÏENS D'AUJOURD'HUI

EN PRÉPARATION :

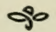
PAÏENS D'AUJOURD'HUI

(2e Série)

MARTIN-MAMY

PAÏENS

d'Aujourd'hui

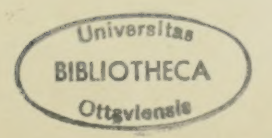


PREMIÈRE SÉRIE

Maurice Barrès — Valère Bernard — Louis Bertrand
Aristide Briand — Francis Jammes — Fernand Gregh
Maurice Maindron — Comtesse de Noailles — Rachilde
Emile Solari — Paul Souchon — Marcelle Tinayre
:: :: :: :: :: Pierre Valdagne :: :: :: :: ::

PARIS
ALBIN MICHEL, EDITEUR
10, Rue de l'Université, 10

1908



Avant-Propos

Taine ayant vérifié que « l'œuvre d'art est déterminée par un ensemble qui est l'état général de l'esprit et des mœurs environnantes », il a paru intéressant à l'auteur de rechercher, à propos de plusieurs écrivains d'aujourd'hui, la trace d'un combat qui se poursuit depuis des siècles entre un christianisme déformé et un paganisme toujours vivace.

Sans doute, quelques-unes des études qui suivent se contentent d'être purement critiques, mais l'idée générale qui circule entre les autres suffira probablement à justifier le titre de ce volume.

M.-M.

Le « Double Visage » de M. Maurice Barrès

M. Maurice Barrès est un homme heureux. D'avoir poussé la culture du « moi » jusqu'en ses dernières limites, il a réussi, peut-être à son insu, à se réaliser deux fois. Une telle destinée n'est accordée qu'à un nombre d'êtres infiniment restreint et il faut avoir du génie pour en supporter la charge avec dignité.

Mais M. Barrès a probablement du génie. Le poids de deux couronnes ne l'écrase pas, et jusqu'à ce que son temps de présence réelle soit révolu, il y aura le Barrès des foules et le Barrès des Lettres, celui de la tribune et celui du temple.

Ensuite, j'imagine qu'un des visages de M. Barrès guettera, sur le visage frère, les signes de la mort et que l'artiste, dépouillé des seuls voiles qui assombrirent un instant son harmonieuse beauté, restera dans la mémoire des hommes.

Je sais bien que, dans le monde des seuls lettrés, l'opinion prévaut que le Barrès politique nuit à l'artiste Barrès, et que celui ci, pour être intangible, devrait tuer celui là.

Moi aussi, j'ai cru peut-être, avec tout le respect qu'on doit aux héros, à un amoindrissement, mais voici que l'intrusion nouvelle du maître dans la politique militante a sollicité ma méditation, et me plaçant, armé d'une froideur raisonnable, devant l'œuvre totale, je l'ai regardée comme Barrès lui-même a cru regarder Athènes.

A vrai dire, les gestes de son âme en face de cette ville sacrée, furent, pour mon analyse, de précieuses

références, et, au moment précis où je pus noter une apparente contradiction, je poussai un cri de victoire. Le terme d'une pensée éclaira pour ma raison, son départ et sa route. Le Barrès de 1906 m'expliqua soudainement le Barrès de toujours.

« Ah! pensai-je, qu'un système est donc une chose néfaste! et pourquoi faut-il qu'une intelligence si noble consente à déchoir à nos yeux en lui obéissant. Eh! quoi! Barrès devant Athènes reste froid? Le fronton mutilé du Parthénon ne lui inspire qu'une politesse dédaigneuse? Au lieu de relever le front vers les lignes pures, voici qu'il regarde le sol et y cherche la trace des races étrangères à son sang, en désespérant de communier avec elles sous les espèces de la beauté!

« Que ne s'écrie-t-il, comme dans *l'Ennemi des Lois*: « Les morts! ils nous empoisonnent. » Au moins, il n'aurait pas gâté notre joie!

Ainsi songeant, je repris le livre et mon émotion se calma. Entre les lignes, sous l'enveloppe des mots, je me convainquis que la froideur de Barrès n'était qu'une feinte, qu'il vibrait, malgré son système, en face de l'attestation grecque et que la réserve de son cœur devant Athènes ne servait qu'à exalter Sparte et à mieux repousser son effigie.

Ces lieux ne pouvaient contenter M. Barrès, car M. Renan y avait prié un jour Pallas Athéné et on a vu depuis où nous menait le culte de la raison quand les mains populaires officient à ses autels. Placé comme nous tous au carrefour dont toutes les issues paraissent nous mener vers le collectivisme, c'est-à-dire vers le rétrécissement du « moi », M. Barrès ne pouvait que se méfier. C'est ce qu'il a fait. Favorisé par les dieux de révélations prophétiques, il a su discerner avant nous la venue rapide du monstre et il a mesuré à l'imminence du danger la quantité de sa froideur.

Quand j'eus pensé ces choses, M. Barrès, à qui,

jusque-là, j'avais fait grief de ses systèmes parce qu'ils me paraissaient amoindrir sa pure nature d'artiste, grandit en moi.

Il me sembla que le Barrès d'antan, celui qui affirmait crânement : « Je m'accuse de désirer le libre essor de toutes mes facultés, et de donner son sens complet au mot exister (1) », avait deviné, par une intuition de poète, la voie qu'allait suivre la société française et parce qu'il savait que la tutelle toujours plus autoritaire de l'État laisserait une part de plus en plus restreinte à l'initiative, il lui parut que l'Art, cet Art qui nécessite la plus grande somme possible de liberté intellectuelle et qui demande chez ses servants une riche personnalité, serait bientôt étouffé par cette géante organisation économique qu'on appelle le collectivisme et, tout en restant un poète et un artiste, il sut être, en même temps, un homme de combat et d'action. Deux personnalités, dissemblables en apparence, s'accusèrent.

Au fond, elles travaillèrent côte à côte à la même œuvre. Si l'une affirmait l'Art, l'autre croyait le défendre. Défendre un idéal, n'est-ce pas l'affirmer encore ?

Rappelons-nous, dans *l'Ennemi des Lois,* la promenade d'André et de Claire parmi les socialistes allemands et le souci qu'avoue le maître de conférences à l'École des hautes études.

« — J'entrevois qu'ils imposeront au monde une règle morale comme ils proposent une règle économique. Pour les choses du ventre, chacun subissant les mêmes nécessités, une règle composée d'après les besoins de la majorité serait avec avantage substituée au désordre économique actuel. Mais ces impérieux socialistes ne mettront-ils pas aussi l'autorité au service des façons de voir de la majorité ? Les dissidents devront-ils se courber ?

(1) *L'Ennemi des Lois.*

Détruira-t-on les acquisitions du passé, honnies de la masse, mais qui enchanteraient encore quelques individus ?... Et que réservez-vous aux excentriques qui, par frénésie d'individualisme, se dérobent à toute façon de sentir accréditée ? Société tracée au cordeau ! Vous offrez l'esclavage à qui ne se conforme pas aux définitions du bien et du beau adoptées par la majorité. Au nom de l'humanité, comme jadis au nom de Dieu et de la Cité, que de crimes s'apprêtent contre l'individu (1) ! »

Voilà, à notre avis, tout Barrès expliqué et défini dans ces lignes violentes.

L'auteur des « *Déracinés* » est un artiste qui ne veut pas qu'on lève la main sur l'art. L'art qu'il aime, et dont il est nourri, il le défend.

C'est pourquoi sa sensibilité affinée l'a poussé aux extrêmes et qu'il oppose un traditionnalisme étroit et artificiel à la marche du colosse collectiviste ; c'est pourquoi ses commentateurs ont pu, avec une facilité trop facile, opposer l'un à l'autre les deux visages de Barrès, comme deux visages ennemis.

Quel est cet homme, ont-ils dit, qui se dresse contre les lois en s'écriant :

« Il n'y a pas à contraindre les penchants de l'homme, mais à leur adapter la forme sociale (2) » ou bien : — « Prendre un sentiment net des côtés par où nous blesse la société actuelle, la renier en soi ! Ah ! que chacun fasse cette tâche, et ce sera le monde transformé (3) ! »

Voici en vérité un langage de libertaire. Eh quoi ! Ce même libertaire asseoit ses théories sur un système net, étroitement réglementé et fait reposer le génie de la société sur la terre et les morts ! Il y a là contradiction formelle !

Peut-être, mais songez qu'un poète ne peut défendre

(1) *L'Ennemi des Lois.*

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

une cause devant la foule avec de la musique et des danses.

En combattant avec des armes traditionnalistes, Barrès est allé naturellement à l'opposé le plus violent des doctrines socialistes, au point de vue politique s'entend, et son erreur, s'il y a erreur, nous devons l'excuser.

Et puis, par la bouche de son ami André Maltère, n'a-t-il pas dit qu'il « répugnait aux dissertations qui s'étirent molles et sans vie ; il fallait qu'un système fût devant lui un être organisé, qu'on touche de la main, avec lequel on sympathise ou qui écœure (1) ».

L'écœurement ou la sympathie ? Aucun de ces deux mots ne satisfait mon cœur et je ne sais appliquer à son système ni l'un ni l'autre. Celui-là est trop fort, celui-ci trop faible. Je ne trouve à placer que de l'admiration entre ces extrêmes.

Erreur ou vérité, le traditionnalisme de l'auteur des *Déracinés* aura eu au moins ce mérite d'être une protestation ardente contre ceux qui veulent bâtir une société géométrique dans laquelle les qualités viriles de l'individu, étouffées sous les théorèmes économiques, ne pourront plus servir une vie d'où la beauté sera exclue.

Croyez-vous qu'un tel combat ne soit pas digne de l'Art, puisque, par ses péripéties, il essaie de le sauver en secouant un joug formidable ? Et ne serait-ce pas une flagrante injustice que d'opposer en ennemis les deux visages de Barrès ?

Voilà sur quel point spécial porta ma méditation et de quelle manière j'arrivais à réduire, à supprimer presque un politicien au profit d'un poète.

Ainsi, *le Voyage de Sparte*, dépouillé de sa systématisation, me rendit les véritables traits de son auteur et si mes yeux lisent encore sur la couverture jaune : *le Voyage*

(1) *L'Ennemi des Lois.*

de Sparte, ma raison lit plus exactement « *le Voyage d'Athènes* ».

Que m'importe maintenant cet homme qui a l'air de justifier Sparte parce que cette cité précipitait du Taygète « tout enfant incapable de faire un guerrier vigoureux » et qui ajoute, comme s'il voulait, par l'ironie, décourager son facile enthousiasme : « C'est excellent de décourager les fausses vocations (1). »

Le livre fermé, je sais, malgré lui, que le génie de la Grèce le suivra dans son pays de Lorraine, que sa compréhension de l'Art ne souffrira pas du hasard qui le fit naître Français, car oubliant Barrès devant Sparte, je ne me souviens que de celui qui écrivait il y a douze ans :

« Ainsi le sentiment qu'il gardait de Marina avait permis à André de ne pas s'enfermer *comme dans une coterie dans sa race...* Beaux yeux des Roumains qui troublez, sur le boulevard Saint-Michel, le cœur des petites filles françaises, vous rompez pour elles *ce qu'a de trop étroit leur orgueil national* (2) » et qui, fidèle envers lui-même, dépassant l'étroitesse d'un système adopté pour refréner l'envahissement des socialistes, empêcheurs d'énergie, écrit en 1906 :

« La déesse m'a donné, comme à tous ses pèlerins, le dégoût de l'enflure dans l'Art. Il y avait une erreur dans ma manière d'interpréter ce que j'admirais, je cherchais un effet, je tournais autour des choses jusqu'à ce qu'elles parussent le fournir. Aujourd'hui, j'aborde la vie avec plus de familiarité et je désire la voir avec des yeux aussi peu faiseurs de complexités théâtrales que l'étaient les yeux grecs (3). »

Voilà tout de même que le cri d'une passion voilée, mais réelle, éclate enfin. En vain, le pèlerin veut-il se canton-

(1) *Le Voyage de Sparte.*

(2) *L'Ennemi des Lois.*

(3) *Le Voyage de Sparte.*

ner dans le domaine d'un pauvre nationalisme militant, il reste, malgré lui, ce qu'il a toujours été, un bel artiste qui n'use du truchement de la politique que parce qu'il est un prophète et qu'il a vu arriver, du haut de sa tour d'ivoire, la horde affamée des barbares.

*
* *

Ainsi nous apparaît, grossièrement simplifié, ce caractère complexe qui a pu passer aux yeux de certains pour amoindrir son idéal de beauté alors qu'il le consolide en essayant d'ériger en dogme l'élargissement de soi-même et l'apothéose de l'individualisme.

Dans ce rôle, un homme vulgaire ne serait qu'un arriviste, un être noble se hausse au rang des héros. Bonaparte, décemment, ne saurait être traité d'assassin. Seuls, des esprits peu scientifiques peuvent se permettre ces énormités.

« Il est trop certain, est-il écrit dans *l'Ennemi des Lois*, que la vie n'a pas de but et que l'homme pourtant a besoin de poursuivre un rêve .»

C'est en s'efforçant d'accorder son but à son rêve d'artiste que M. Maurice Barrès s'est exposé à subir la constatation de deux visages contradictoires, mais quand la vaine fumée ne couvrira plus le champ de bataille sur lequel nous lançons, tels des soldats ivres, nos idées, M. Barrès restera, croyons-nous, comme le plus somptueux des artistes et le plus magnifique des anarchistes.

Sa théorie, il est vrai, s'appuie sur sa raison, mais son œuvre, ou du moins ce qui restera de son œuvre, a de plus solides assises. Elle s'appuie sur son cœur.

L'une est sa tâche, l'autre son plaisir, et, il l'a dit lui-même, tâche et plaisir, « ce sont deux mots que je confondrai toujours (1) ».

(1) Avertissement provisoire. *L'Ennemi des Lois*.



M. Francis Jammes,

humoriste

Alphonse Allais, s'il avait fait de la critique littéraire, eût consacré sans doute à M. Francis Jammes une sympathique étude, car, entre l'auteur de *Ne nous frappons pas* et celui de *La naissance du poète,* existe une étroite parenté. Tous deux appartiennent à la famille des humoristes.

Encore que ce genre soit jugé comme inférieur, il faut pour l'aborder avec éclat, une sorte de génie.

Alphonse Allais, par la puissance du sourire, connut le succès. M. Francis Jammes, lui, plus heureux, par la grâce charmante du rire, connaîtra la gloire.

Il est juste de noter en passant que M. Francis Jammes écrivit en vers asymétriques les pochades que le joyeux Allais ne sut écrire qu'en prose.

*
* *

M. Francis Jammes possède cette qualité caractéristique de l'humoriste : la gravité. Un pince-sans-rire doit être froid ou n'être pas.

M. Francis Jammes excelle à raconter une blague avec l'accent convaincu, l'émotion contagieuse, la tenue austère d'un calviniste qui serait en même temps Marseillais et le cas est vraiment savoureux qui fait de M. Francis Jammes, originaire des Antilles par ses parents, de Tournay par sa naissance et d'Orthez par ses goûts, un espèce d'Anglais qui aurait parfait son éducation dans les brasseries de la Cannebière.

Marc Twain, le célèbre farceur anglais dont on nous a tant rebattu les oreilles, avait un esprit peu apte à séduire une cervelle française. Ses bons mots et ses charges puaient la bière et le whisky.

L'esprit de M. Francis Jammes, au contraire, s'adapte merveilleusement à notre caractère national parce que barbare d'inspiration, il s'est affiné et allégé sous l'influence latine. Un critique prononça un jour que le talent de M. Francis Jammes avait « quelque chose de virgilien ». Rien n'est plus vrai. Et voilà qui prouve qu'on peut être à la fois humoriste et virgilien, que les deux mots en ayant l'air de se contredire font ensemble très bon ménage et qu'en définitive, les classifications n'ont qu'une valeur théorique.

En vérité, toutes les gloses possibles n'abolissent jamais le fait. Et le fait, le fait brutal que chacun peut contrôler en feuilletant les livres de M. Francis Jammes est celui-ci : M. Francis Jammes symbolise la calembredaine sérieuse dans toute sa drôlerie olympienne.

On en peut juger par les seuls titres de ses ouvrages. M. Francis Jammes se garde bien d'affubler ses œuvrettes de titres gais. Il sait, en humoriste averti, que la drôlerie pour être drôle, doit se présenter avec un masque élégiaque et même tragique.

Par ce moyen, le lecteur y va bon jeu bon argent, il s'engage à travers l'action avec des yeux mouillés par avance et son rire est d'autant plus violent que l'opposition entre le départ et l'arrivée est plus marquée.

Voici quelques uns de ces titres :

De l'Angelus de l'Aube à l'Angelus du Soir, le Deuil des Primevères, la Jeune Fille nue, l'Église habillée de Feuilles.

On dirait du Verlaine... Eh bien, pas du tout. Ce n'est que du Francis Jammes, et les titres qui pourraient orner un recueil d'élégies cachent simplement des farces hilarantes écrites en vers de mirliton, sur un ton pleurard.

M. Francis Jammes feint, par exemple, de vouloir glorifier le « silence ». Lisez et soyez déconcertés :

Que ces temps étaient beaux où les meubles-Empire
luisaient par le vernis et les poignées de cuivre...
Cela était charmant, très laid et régulier
comme le chapeau de Napoléon Ier ! ! !

Voici qu'il chante « l'après-midi » :

Nous ferions un dîner lourd, et le vol-au-vent
serait sucré avec deux gros pigeons dedans.

Attention ! Le voilà qui s'attriste... Ne nous y trompons point. Ce n'est qu'une habile feinte. Après avoir amorcé notre sentimentalité avec quelques vers langoureux et pâmés il se moque de nous.

Ma tristesse a la couleur des gentianes qui y croissent.
Je dus avoir dans ma famille des herborisateurs
naïfs, avec des boîtes couleur d'insecte vert...

Quand il veut parler de ses amours, il emploie le même procédé de contraste. Lyrisme et plaisanterie. Il pleure à volonté. Soudain, un ressort caché se détend. Les yeux se sèchent, la bouche s'élargit et M. Francis Jammes vous fait un pied de nez.

Ecoutez-le parler de ses maîtresses.

La première est morte. La seconde est morte ;
— et je ne sais pas où est une autre.
Il y en a cependant encore une
qui est douce comme la lune,
Je l'appelle Amaryllia. Est-ce bête ?
Non, ce n'est pas bête. Je suis poète.
Est-ce que tu te figures que c'est amusant
d'être poète à vingt-huit ans ?
Ni le Mercure ni l'Ermitage
ne me donnent de gages.
Elle est vraiment très bien, Amaryllia,
et aussi intelligente que moi.

Il a une autre maîtresse qui, à l'en croire, n'a pas inventé la poudre.

Tu ne comprendras pas ces explications,
Tu seras ramollie et prendras du tilleul.

Parfois, tout en plaisantant, M. Françis Jammes touche aux plus hauts sommets de la poésie.

Cette personne a dit des méchancetés :
Alors j'ai été révolté.

Pour se consoler de l'injustice des hommes, le poète se distrait avec sa pipe.

J'ai une pipe en bois, noire et ronde comme le sein
d'une petite négresse dont j'ai vu le dessin
dans un livre intéressant où elle était nue.
. . . .
j'écoute l'eau du bassin et la voix
d'un oiseau-là, près de la chute (chutt !!)
d'eau. Je vais allumer ma pipe.
Ça y est. J'en égalise la cendre.

Cette pipe « noire et ronde comme le sein » d'une petite négresse dont il a « vu le dessin dans un livre intéressant où elle était nue » ne réussit pas à l'égayer.

Je m'embête, cueillez-moi des jeunes filles.
. . . .
parce que je m'embête
et que je veux voir de petites bêtes
rouges sur les choux, les ails (on dit aulx), les lys,
Je m'embête.
. . . .
Car j'apprécie les jeunes filles
et les gravures excessivement coloriées...

Et comme le lecteur, séduit par le rythme savant et la haute inspiration du poème, continue avidement sa lecture, M. Francis Jammes se démasque et jette ce cri espiègle :

Ces vers que je fais m'embêtent aussi !

Mais l'humoriste avait bien préparé son effet. Le lecteur, ahuri, n'a plus la force de faire remarquer à M. Francis Jammes qu'après tout personne ne l'oblige à écrire des vers.

Le procédé varie peu. Il est seulement plus ou moins dissimulé. Nous allons le reconnaître encore.

M. Francis Jammes, dans un poème intitulé : « J'étais gai... » trace un poétique tableau de petit village. Il devient lyrique. Il s'écrie : « Je sens que je suis fait pour un amour très pur... » Le lecteur, cette fois encore, cède à l'illusion et le voilà qui s'émeut.

Alors M. Francis Jammes, cynique, ajoute :

> Et j'ai dans mon cœur des amours froids comme ceux
> quand je passais ma main à travers mes cheveux.

Je me hâte de déclarer que ce « comme ceux quand je passais » et autres phrases dans le même goût ne constituent, s'il faut en croire M. Henri de Régnier, que « des gaucheries de langage ».

Et aucun critique ne pourra reprocher des « gaucheries de langage » à un homme qui les tient de l'hérédité. M. Francis Jammes, lui-même, a dit en effet à Dieu, en lui dédiant sans rire un de ses volumes : « Mon Dieu... j'ai écrit avec les mots que vous avez enseignés à ma mère et à mon père qui me les ont transmis. »

Voilà un fâcheux héritage que M. Francis Jammes n'aurait dû accepter que sous bénéfice d'inventaire !

*
* *

La poésie de M. Francis Jammes, curieuse et aisée, s'intéresse aux sujets les plus dissemblables : médecine ou philosophie. Personne ne saura jamais exactement, a l'air de dire M. Francis Jammes, où s'arrête l'homme sérieux, où commence le farceur.

Nos baisers se mêlaient aux cris du large fleuve,
Où traînent les racines des salsepareilles
Qui rendent l'eau salutaire à tous ceux
Qu'atteint la syphilis dans ces contrées de soleil.

Je recommande tout spécialement la recette du cataplasme infaillible. Un petit oiseau fut blessé par un chasseur. Il raconte à M. Francis Jammes comment il se guérit, sans le secours du pharmacien, en écrasant « sur une pierre humide » « une feuille de menthe mêlée à l'argile ».

Et je recommençais le petit traitement
au petit cataplasme, à la feuille de menthe.
Maintenant je suis bien et je prie le bon Dieu.

On s'est extasié sur la célèbre pièce de vers de Victor Hugo *Les Djins*. M. Francis Jammes afin de prouver que les hugophiles exagèrent leur admiration, veut montrer que les *Djins* sont faciles à recommencer. Et en humoriste qui se respecte, il les pastiche :

Dimanche
des Rameaux...
Les blancs hameaux,
les ormeaux,
les sureaux,
les roseaux,
les fuseaux,
les bestiaux
s'endorment
comme
des oiseaux.

A part les poèmes où il est parlé de cette Amaryllia dont la chair « est pareille à celle des cocos » et dont les seins sont comme la pipe qui ressemble à une petite négresse dont il a vu le dessin dans un livre extrêmement colorié, l'œuvre de M. Francis Jammes est très morale.

Un jeune athée rentre dans une église. Il aperçoit « une jeune fille qui est très belle ». Evidemment,

C'est une jeune fille de bonne famille.

Le jeune homme athée retourne plusieurs fois aux vêpres,

Il devient pieux. Il est présenté
aux parents de la jolie jeune fille
par le vénérable et bon curé.

L'idylle se termine par un mariage. Les deux époux seront heureux et auront beaucoup d'enfants.

M. Francis Jammes — et je le répète, c'est là son originalité profonde — trouve en s'amusant des images imprévues et des notations étranges qu'il sème habilement au cours d'un mélancolique morceau et qui provoquent le rire.

L'été chaud était frais parce que dans la rue
l'arrosage vert était traîné par un cheval.

C'est M. Francis Jammes qui a inventé l'admirable vers bien connu :

.... et l'on
n'entend pas les pas taper dans la rue sourde et froide sans son.

C'est encore M. Francis Jammes qui composa, en un moment d'exaltation poétique, l'alexandrin fameux

Il fait chaud. Il fait chaud. Il fait chaud. Il fait chaud.

et l'octosyllabique

Il monte, il monte, il monte, il monte.

C'est toujours à M. Francis Jammes que nous devons la belle strophe

tu-u-us... tu uus
Ritus... ... uum
Us... ... tuus.

Ces vers :

La mairie est carrée avec sa vieille horloge
qui retarde toujours même lorsqu'elle avance.

Ou ce quatrain

Tu ne vien-
dras pas, puisque
tu es loin :
pas de risque.

Enfin, osera-t-on dénier la qualité d'humoriste à celui qui écrivitdans un poème à la gloire d'un petit cordonnier:

... lorsqu'il mourra, les gens au cimetière
le porteront, lui qui les aura fait marcher !

*
* *

M. Francis Jammes a voulu porter jusque sur la scène ses procédés de rusé vaudevilliste et il y a réussi admirablement : *La Naissance du Poète*, *Un jour*, *La Mort du Poète*, autant de petits drames d'un comique achevé exécutés avec un sérieux déconcertant.

Le premier acte de *La Naissance du Poète* se passe dans le ciel. Il fait nuit. « Peu à peu, dit M. Francis Jammes, le noir devient blanc. C'est la neige qui sort de la nuit. »

Le chœur des anges chante

Nous ne connaissons pas les noms propres célèbres.
. . . .
Nous aimons les grands'mères paralytiques.

Un esprit chante

Homme
chose
bonne.

Les processions des campagnes chantent :

Nous sommes les processions
des Fêtes-Dieu, des Rogations,
les Adorations, les Bénédictions.

Le chœur des vierges chante

...... nous sommes les vierges lisses
qui lavons nos corps pour entrer dans le lit
des jeunes gens dont notre douce chasteté,
pardonne, avec tristesse, la brutalité...
Car c'est de nous que naît l'humanité,
de nous que naît la ligne de beauté,
De nous que naît la ligne de bonté,
De nous que naît la criminalité,
De nous que naît l'universalité, etc., etc.

Le poète naît. Il grandit. Il se fiance et fait sa cour en ces termes :

Tu avais mis tes bas à sécher sur la haie...
La vache en passant tout à l'heure les a mangés.

La fiancée répond :

Oh ! que c'est ennuyeux. C'est la seconde fois...
Ça m'était arrivé il y a deux ou trois mois.

Le sentimental dialogue continue :

LE POÈTE

Je vendrai ma chienne pour acheter un autre cochon.

. . . .

LA FIANCÉE

. . . .

Je t'aime...

LE POÈTE

Elle dit qu'il faudrait qu'ils foutissent le camp.

Au troisième acte, on voit mourir ce poète qui donnait de si grandes espérances à ses amis, et même en parlant de la mort, l'humoriste Francis Jammes déchaîne la gaieté.

Tandis que le poète agonise, la vieille servante ent'r'ouvre la porte et dit :

..... Il n'y a plus de sucre.

LA FIANCÉE

..... Va chez Estelle
en chercher.....

L'AMI

Quel salaud de délire !
. . . .
Ce foutu médecin est toujours en retard.

Des citations — même nombreuses — cueillies ainsi au hasard de la lecture, ne peuvent donner du plaisant M. Francis Jammes qu'une idée bien imparfaite. Séparés du tout, arrachés à leur atmosphère, les vers que je viens d'offrir à la curiosité des foules, ne signifient plus que de médiocres boutades dénuées d'esprit.

Je ne puis donc qu'affirmer — en me répétant à dessein — que l'aptitude de M. Francis Jammes à la farce ne peut s'apprécier qu'à la lecture.

* * *

Cela est tellement vrai qu'il arriva à M. Francis Jammes une aventure inouïe, une aventure qui, je le crois bien, n'a pas de précédent dans l'histoire de la littérature française. M. Francis Jammes fut accepté très sérieusement et classé officiellement par certains critiques — et des plus avertis — dans la catégorie des poètes élégiaques.

On m'accordera, je pense, que c'est là le comble pour un humoriste !

— « Sa tendresse est vraie, a écrit de lui M. André Le Breton, son émotion sincère... Quand M. Francis Jammes nous parle des voix du soir, des faibles voix qu'on entend au crépuscule, tantôt chevrotantes et cassées, tantôt pures comme le cristal, c'est à lui que je pense ! il est une de ces voix. »

M. Jean Royère renchérit... « J'ai eu la joie d'analyser ce poète, qui est poète autant que le fut Verlaine... Mais sa poésie ? Elle est spontanéité, fraîcheur, suavité,

grâce... Si mon âme était d'or, Francis Jammes, je pourrais me réjouir d'avoir trouvé en vous une pierre pour éprouver l'or, car je ne connais pas une poésie plus belle que votre azur. »

Enfin, M. Jean de Gourmont disait : «... la poésie de Jammes nous apparut comme une jeune fille nue, dans la rosée d'un vrai matin... La poésie de Jammes a tous les sourires, toutes les expressions de la chair vivante, la douleur profonde et la joie exaltée... Jammes est un vrai poète et un grand poète... »

Ainsi vont les critiques, susurrant pour glorifier M. Francis Jammes les mots les plus harmonieux du répertoire poétique, s'ingéniant à le couronner de la même couronne qu'on tressa autrefois à un Lamartine ou à un Verlaine, cependant que M. Francis Jammes, impassible, pince sans rire dont le flegme touche au sublime, tend son front à la pluie des roses.

J'ai terminé ma tâche qui était de reclasser un déclassé, de rendre au rire ce qui appartient au rire et de venger M. Francis Jammes de l'éreintement définitif signé par M. Charles Müller (1).

A quoi bon insister ? Les vers de M. Francis Jammes dispensent de longs commentaires. Ils classent définitivement leur inventeur entre Alphonse Allais et Mac-Nab, et les jugements de la critique, mis en regard de l'œuvre, dénoncent une contradiction tellement cocasse que la physionomie vraie de M. Françis Jammes s'en dégage nettement. Je sais bien que la critique n'est pas infaillible et que M. Gaston Deschamps prit un jour pour du Verlaine un poème de M. Fernand Gregh, mais je vois dans cette erreur une excuse. Je n'en verrais point si M. Deschamps avait confondu Mac-Nab avec Alfred de Musset ou Corneille avec Courteline.

Et bien, M. Francis Jammes, lui, a eu cette chance, la

(1) Le Cygne d'Orthez. Revue *Les Lettres*.

plus magnifique des chances qui puisse échoir à un humoriste, celle d'être confondu avec un poète élégiaque.

Plus qu'aucune argumentation, le fait d'être pris pour un rêveur mélancolique quand on est en réalité un farceur génial, constitue un sérieux titre de gloire.

M. Francis Jammes a la réputation d'un homme modeste. Du cas présent, il pourrait cependant tirer quelque vanité et personne n'oserait en blâmer ce mystificateur héroïque.



Les Romans de
Mme Marcelle Tinayre

Le roman illustré par une femme, voici ce dont nous aurions nié la possibilité il y a dix ans, non sans sourire, car c'est un genre qui demande de la vigueur, un esprit d'analyse subtil, une intelligence disciplinée sachant embrasser le paysage d'une aventure, ses détails de premier plan, et qui, par dessus tout, veut une tendance particulière à l'observation et ce « je ne sais quoi » qui confère la vie, crée du sang et des nerfs : l'étincelle de Prométhée.

Une femme, semblait-il, ne pouvait composer un roman solide, à cause de ses qualités même de femme devenues soudain, devant l'œuvre à tenter, des qualités négatives et dangereuses.

D'ailleurs, nous ne manquions pas d'exemples pour étayer nos préjugés et nous pouvions douter de l'aptitude féminine au roman malgré Mme de La Fayette en personne.

Or, Mme Marcelle Tinayre a prouvé que nos doutes étaient mal fondés. Ajustant à une action intéressante, soutenue par une philosophie éclairée, le charme savoureux de la langue, elle a construit des livres vigoureux qui participent de l'Art par le plaisir esthétique qu'ils donnent, et de la Pensée, par les idées généreuses qu'ils dégagent.

Fait de psychologie et de philosophie, ce mélange harmonieux rend véritablement rare le cas de Mme Tinayre.

Devant cette femme de lettres qui a pu signer une

œuvre méditative et donner au vieux cliché « la femme incapable d'être autre chose qu'une femme » un tel coup de pied, il convient de s'arrêter un moment et de préciser les idées maîtresses auxquelles a obéi son talent.

Pour réussir dans cette tâche, il me paraît que le meilleur moyen est d'examiner les personnages qui peuplent les volumes dont nous voulons reconstituer la genèse. Quand nous connaîtrons la raison déterminante de leurs décisions, les motifs qui les pressent, les ressorts qui les animent, le cas de Mme Tinayre s'éclairera probablement d'une lumière spéciale.

Nous apportons avec nous, quand nous naissons au monde, l'obscur atavisme d'ancêtres inconnus. A cette loi n'échappent point les êtres livresques. Interrogeons-les. S'il est exact que l'homme a été créé par Dieu à sa ressemblance, nous devrons reconstituer, par les héros de Mme Tinayre, l'image de leur auteur.

Ce travail esquissé, peut-être posséderons-nous le secret d'une belle sensibilité féminine. Il ne nous restera plus alors qu'à aborder la trame de l'intrigue pour pouvoir formuler un jugement définitif.

Une femme du XVIIIe siècle, dont le nom m'échappe, à qui l'on demandait ce que pensait son amie Mme de la Sablière, répondit par cette courte phrase qui a le relief d'une médaille bien frappée : « Elle n'a jamais pensé ; elle ne fait que sentir ».

Vigny s'en souvint quand il traita la femme d'enfant malade, Michelet l'utilisa comme le fondement de son évangile et Villiers de l'Isle-Adam la resserra encore en inventant cette définition saisissante « ... ces femmes neutres dont toute la pensée commence et finit à la ceinture. » (1).

Qu'une formule aussi brève puisse condenser une signification générale et embrasser en même temps qu'une

(1) *L'Eve future.*

personnalité tout un corps social, voilà une preuve saisissante que ceux qu'elle condamne méritent la condamnation !

En l'occurence, les femmes la méritaient si bien que des exceptions brillantes n'avaient pu frapper ce verdict de déchéance. Son autorité de chose jugée n'en fut pas amoindrie même longtemps après qu'il eût vieilli et que sa fausseté eût apparu à nos yeux.

Connaissez-vous les vers légers que Rivarol adressait à sa maîtresse Manette ? Ils disent aimablement ce que je veux dire :

« Ah ! conservez-moi bien tous ces jolis zéros
Dont votre tête se compose ;
Si jamais quelqu'un vous instruit
Tout mon bonheur sera détruit,
Sans que vous y gagniez grand'chose.
Ayez toujours pour moi du goût comme un beau fruit,
Et de l'esprit comme une rose !

Depuis Rivarol, combien de générations ont vécu en conformité d'un si petit idéal ! Mentalité qui livre la clef des spirituelles railleries dont nous avons été si misérablement prodigues lorsque nos sœurs ont jeté, dans la mêlée sociale, leurs premiers cris !

Soyons justes ! Nous nous aperçûmes assez vite que nous n'avions pas le beau rôle, pour deux raisons très importantes qu'il convient de noter.

D'abord la littérature naturaliste -- Zola surtout — a guéri notre aveuglement en montrant le jeu de réaction de la société sur l'individu et de l'individu sur la société, phénomène qu'avait discerné avant lui — et avec quelle puissance et quelle intuition géniale – le grand Balzac, quand il édifiait sa *Comédie humaine* et qu'il écrivait : « L'animal est un principe qui prend sa forme extérieure, ou pour parler plus exactement, les différences de sa forme, dans le milieu où il est appelé à se développer ».

« Différence de forme » qui nous amène logiquement à

sa cause fondamentale : l'évolution économique et nous fournit la deuxième des raisons qui ont concouru à la formation d'une nouvelle mentalité.

Ce que le bon sens ou la simple observation ne parvenait pas à nous prouver, probablement parce que notre égoïsme s'y prêtait mal, le fait s'est chargé de nous le présenter avec cette coutumière brutalité qui est comme la raison d'être et l'aspect obligé du fait.

Nos compagnes se contentaient-elles d'afficher une certaine indépendance, prétendaient-elles devenir des personnes morales, nous nous contentions de sourire et nous passions ; mais nous avons cessé de sourire et nous ne sommes plus passés quand, délaissant le domaine purement sentimental, elles ont abordé le domaine économique.

La concurrence en fit soudain des adversaires et leur conféra une existence positive. A force de les heurter, dressées devant nous, sur le chemin du salaire ou de la fortune, nous fûmes obligés de contrôler leur puissance. On ignore celui qui rêve, on croit en lui s'il vous frappe. Jupiter a dû être inventé par ceux qui avaient peur du tonnerre.

Nous avons donc contrôlé qu'une femme s'agitait qui ne ressemblait pas à celle que nous connaissions et Laforgue put écrire qu'après avoir fait le ménage de la famille, elle allait faire le ménage de la planète. Un facteur nouveau s'introduisait dans l'économie générale qui allait influencer la conception sociale de la femme, changer sa direction sentimentale, réformer son antique formule.

La littérature — de par sa constitution même — ne pouvait rester indifférente à ce bouleversement des mœurs. Elle se devait de prendre les mesures. Témoin d'un moment — abstraction faite de sa part d'universalité — elle photographie les gestes, les actes, les songes des générations.

Les héros de Balzac sont déjà, pour nous, des hommes de 1830, Mme Bovary a changé sa manière depuis Flaubert et Claudine ne vint jamais à Paris du temps de Stendhal; il nous en aurait parlé. Que dis-je, les personnages de Bourget, nés d'hier cependant, ont déjà des allures de documents et la *Rebelle* de Mme Tinayre ne sera plus du tout une « rebelle » dans vingt ans. Il y en aura trop de son espèce. Les femmes, comme les paradoxes, deviennent « lieux communs » en vieillissant.

Mme Tinayre, en vertu des lois qui régissent les artistes — un artiste n'est-il pas la cristallisation de la sensibilité ambiante — a dû subir l'influence de la conscience contemporaine. Par conséquent, nous serons renseignés sur la complexion de la femme moderne et sur notre façon de sentir quand nous aurons causé avec celles et ceux qui fréquentent ses livres.

Dans ce but, j'ai voulu relire l'œuvre entier de Mme Tinayre et je l'ai relu, mais il m'a semblé que j'en apercevrai mieux la trajectoire en commençant par le dernier livre.

Le dirai-je? Tout l'agrément du voyage fut dans les premières haltes, mais revenu chez moi, j'eus le plaisir de me dire que si j'avais su le commencer médiocrement, il se serait bellement terminé et que j'avais été un sot de commencer par la fin.

A la réflexion, je retire l'insulte envers moi-même et j'assure, au contraire, que voilà une excellente méthode critique pour recomposer le tracé exact d'une évolution d'écrivain, surtout quand cet écrivain se nomme Mme Tinayre.

Il est bon de remarquer, en effet, que plus on s'approche de son origine et plus le talent s'amenuise, ce qui prouve que Mme Tinayre a subi l'évolution logique du talent qui est de se surpasser lui-même à chaque volume.

Au repos, maintenant — et comme je cherche à goûter deux fois un plaisir en me souvenant de lui — il se trouve

que les parties banales du paysage se sont effacées de ma mémoire et que trois sites seuls restent devant moi, moins peut-être à cause de leur beauté réelle que parce qu'ils sont des points de repère caractéristiques autour desquels peut tourner mon analyse.

Il y a dans l'œuvre d'un écrivain des passages qui fixent l'attention et définissent un tempérament. En les regardant nous connaîtrons dans un moment les éléments constitutifs de Mme Tinayre, dans quel sens il convient de l'admirer et vers quelle morale se dirige cet écrivain sur lequel peut se reposer notre espoir.

Mais n'escomptons pas l'avenir : Mme Tinayre a un actif et un bel actif. Tenons-nous pour l'instant à ce qu'elle nous apporte. Et c'est apporter beaucoup que de livrer à nos méditations *La Rançon, La Maison du Péché* et *La Rebelle,* trois volumes de mérites fort différents qui restent dans mon esprit, après une lecture totale, parce qu'ils facilitent l'analyse et motivent les raisons d'un classement ferme.

LE ROMAN ET L'AMOUR

(*La Rançon*)

« Debout, droite sous l'averse glacée de la douche, elle frissonna, puis jouit de la fraîcheur de l'eau inondant son corps. Une saine chaleur, une vie ardente courut sous sa peau, rosant l'ivoire mat de sa chair, éveillant une gaieté dans ses yeux et sur ses lèvres, une envie puérile de rire et de chanter. Le double miroir reflétait son élégante nudité de petite nymphe faite pour la course, la danse, le bain dans les claires fontaines des bois sacrés et sur ce corps d'une grâce antique la tête bien moderne et bien française souriait malicieusement.

« *Elle ne gâtait par aucune affectation mystique* le caractère bien particulier de ses traits... Les sourcils étaient presque droits, les yeux lumineux, le nez mince avec des

narines mobiles, la bouche pas trop petite, charnue comme un fruit... »

J'ai souligné la phrase « Elle ne gâtait par aucune affectation mystique... » Lisons un peu plus loin «... *Mais l'expression* du *visage n'était rien moins que mystique.* Point de paupières humiliées par la prière ou la pudeur ; un sourire ironique et tendre, de grands yeux intelligents, des joues couleur de rose. *C'était bien la fine Française de la fin du* XIXe *siècle, qui regarde en face, pense hardiment et parle haut.* »

Sur ce portrait, se lit le caractère de Jacqueline, épouse légitime de Paul Vallier.

Non, certes. Le mysticisme, qui n'est au fond qu'une hypertrophie du sens du rêve, un manque d'équilibre entre les facultés de contrôle et les facultés de méditation, n'influence pas Jacqueline.

Ne point penser, c'est se ravaler. Penser trop, en déformant le contour des choses, c'est déchoir encore puisqu'on abdique son rôle humain qui est l'activité.

Jacqueline possède l'aptitude à la vie et à son rendement le meilleur, qualité plus rare qu'on ne croit, chez les femmes surtout en ce sens qu'elles furent déprimées plus que nous par le formidable atavisme religieux qui a lentement altéré la ligne de cette belle image qu'est la vie et souillé son coloris délicat par la tache d'encre du péché.

Jacqueline Vallier, quoique ardente et curieuse d'inconnu, se présente à nous saine et équilibrée. Mariée jeune, elle a subi le sort coutumier des jeunes filles que les parents, empêtrés dans une fausse interprétation du mariage, livrent à des hommes généralement peu disposés à les comprendre et à les former.

Ses opinions, nées au jour le jour, ne pouvaient lui fournir aucun code de morale. Le sentiment religieux lui était presque inconnu, seule une volonté étrangère aurait eu le pouvoir de discipliner ses sensations.

L'héroïne de *La Rançon* a trouvé dans son mari, à

défaut de cette volonté, un bonheur paisible. Paul Vallier est un homme brillant qui signe des chroniques légères et des contes retroussés dans des revues qui pourraient toutes s'appeler *La Vie Parisienne.* « Optimiste par tempérament, il considérait les femmes comme des êtres un peu inférieurs, qu'on domine en les amusant. Il était persuadé que les maris trompés sont trompés par leur faute. Certain de n'être ni brutal, ni avare, ni jaloux, il se faisait gloire de laisser à sa femme, avec la plus grande liberté, le mérite de le préférer à tous. Incapable de passion profonde, il ignorait les rapides intuitions qui éclairent l'abîme d'un cœur féminin et l'avenir d'un amour menacé... » Beaucoup de femmes resteraient fidèles à un tel époux sans trop de peine, d'abord par principe et surtout parce que les Vallier, grâce à leurs fonctions sociales, au halo brillant qui les nimbe, à la publicité qui se fait sur leur nom, offrent au cœur de leurs compagnes certaines ivresses d'amour-propre qu'elles confondent souvent avec celles de l'amour.

Jacqueline, elle-même, dans le cas qui nous occupe, ne sera pas infidèle. Elle en est sûre autant que j'en suis sûr. Elle le pense. Elle le dit. Elle le croit. On la blesserait si on lui annonçait qu'elle trompera Paul. Parlons net. Elle est dans l'état actuel, psychologiquement incapable d'une trahison et si elle tombe, le vice seul peut la faire tomber.

Vaine et légère, elle n'a jamais pénétré au fond des choses. Les heures qui sonnent ne lui laissent que des joies fugitives. Ce sont des regards d'enfant qu'elle promène parmi les jardins de l'avenir. Rien de sérieux ne peuple ses songeries futiles et douces.

Jacqueline vit en riant : « Elle est imprévoyante et dépensière, négligeant sa maison et son enfant, toute pétrie de défauts qu'elle transformait en grâces. Ce soir, par exemple, Chartrain, qui devait amener les Vallier dîner aux Champs-Elysées risquait d'attendre longtemps. La femme de chambre avait dit vrai : « Madame n'est jamais prête ; monsieur est toujours sorti. »

La venue de l'enfant n'a pas suscité son habituel miracle qui consiste à faire battre soudain un cœur languissant de battements larges et réguliers.

D'ordinaire, la jeune fille jusque-là persistante, se dissout enfin et le cri d'une chair informe attaché à soi par la douleur, met sur l'esprit une touche grave.

Malheureusement, l'éducation moderne prépare mal nos sœurs à un rôle si grand. Plusieurs ne voient dans la naissance d'un fils que ce qu'y voyait Jacqueline elle-même, des dorlotements, « des idées d'amusement et des visions de fanfreluches » et un peu plus tard, un souvenir de souffrance physique et une invincible répulsion.

Jacqueline est donc une femme rieuse, bonne, ne s'effarouchant pas d'un mot libertin, se méprenant sur le sort de l'existence parce qu'elle n'a pas à ses côtés un beau caractère d'homme qui sache canaliser ses sensations en lui dévoilant le secret d'être vivant dans une vie harmonieuse et forte.

Ce guide après qui tous les faibles aspirent, ce guide sur lequel on peut s'appuyer, Jacqueline en éprouvait le besoin. Il y avait en elle « une loyale admiration pour les caractères supérieurs ».

Ce guide « la société, la nature le lui montraient dans son mari. Mais elle le savait, avec des qualités et des vertus, aussi impuissant, aussi indécis, aussi flottant qu'elle même. Et si elle était venu à lui, demandant un appui, un secours moral, une lumière, il l'eût traitée de « petite romanesque » et de « petite Bovary ».

Dans le domaine sentimental plus que dans tout autre, il est vrai de dire que le besoin crée l'organe. Désireuse d'un bras solide pour soutenir sa marche, Jacqueline s'aperçoit un jour qu'un ami intime de son mari, Etienne Chartrain résume en lui ce qui l'attire et lui manque.

Autant Vallier est superficiel, autant Chartrain est sérieux.

Tandis que l'un se contente de l'apparence des faits,

l'autre n'accueille les contingences que comme des indices de l'Absolu. Loyal, il déteste le mensonge. Sensible, il vibre comme une lyre. Tendre, il a une propension latente à se donner.

Les expériences qu'il a tentées jusqu'à présent, lui ont toujours coûté un peu de lui-même. Indice infaillible d'un beau tempérament ! S'il est vrai qu'on ne prête qu'aux riches, il est encore plus vrai que les événements ne dérobent rien à ceux qui sont dénués de valeur.

L'heure qui passe ne profite pas à Vallier. Au contraire, elle ne frôle pas l'âme de Chartrain sans l'enrichir ou la ravager et c'est souvent l'indulgence qui s'accroît, le pessimisme qui s'atténue, toujours le fond initial de bonté qui s'élargit et déborde sur les hommes.

Professeur dans une université de petite ville, Chartrain est mal à l'aise et connaît ce supplice terrible de suivre une voie qui n'est pas la sienne. Il trompe son ennui en écrivant des vers ou en composant un roman. Ses facultés s'épanchent ainsi idéologiquement et chaque personnage qu'il met debout est la vengeance d'une énergie que l'impuissance dévore.

Généreux, il croit à la force illimitée de la plume et pense que ceux qui ont le pénible honneur de formuler les rêves de la foule, doivent se diriger vers un idéal de justice, de mieux-être et de vérité. Il se laisse aller à écrire dans un journal socialiste des articles peu en rapport avec les idées gouvernementales, est obligé de démissionner et vient à Paris se lancer dans la mêlée littéraire.

Cet amateur d'absolu n'essaye pas que des expériences idéologiques, il en fait de sentimentales, mais comme elles sont malheureuses, il se replie en bon ordre après avoir été blessé à leur contact et constaté que leur pauvreté ne s'accordait pas à l'ambition de ses songes.

Il a aimé une jeune fille et devait l'épouser. Elle l'aimait aussi de cette « tendresse vacillante des vierges qui n'est pas l'amour, mais la promesse de l'amour. Elle l'avait

vite oublié dès les premières fêtes des fiançailles, et lui, à la voir si docile, s'était vite consolé. »

Une jeune femme n'avait pas su lui donner d'autres satisfactions et malgré qu'il eût été son amant, Chartrain n'avait pas été assez lâche pour se domestiquer longtemps à une créature « froide de cœur et de sens, âpre calculatrice » qui jouait « l'amoureuse enivrée pour mieux asservir son amant ».

Sans préjugés, il l'aurait épousée, malgré son passé, si elle avait été vraiment la compagne fière et digne qu'il cherchait, si leur amour avait pu s'élever à « la beauté du don absolu et réciproque ».

Ecœuré, il la quitta, se jeta dans le travail, résolu à bannir la femme de sa vie.

Et c'est dans la solitude, cette solitude d'autant plus lourde à porter qu'on n'est pas un égoïste et qu'on est armé pour modeler les choses autour de soi, avec son énergie, jusqu'à les sculpter à la ressemblance de son rêve, c'est dans cette solitude, désert froid, que surgit tout à coup la chaleur tiède d'une amitié féminine, amitié trompeuse qui sollicite, s'insinue, rend le danger inexistant en le couvrant de fleurs et le démasque soudain quand le mal est irréparable et que les chairs unies en une ivresse rapide se sont unies sans savoir qu'elles s'unissaient !

Eternel commencement de tant d'adultères !

Jacqueline Vallier est de bonne foi autant que Chartrain lui-même. Elle quémande des conseils et il les lui donne. Ce caractère mâle et fier montre à cette femme frivole une face de la vie.

Par ses conseils, elle découvre un univers vierge et insoupçonné ; celui qui relève, non de vaines satisfactions charnelles, mais de la conscience.

Il semble, en vérité, que ces deux êtres veulent obéir à la sentence de Pascal : « Toute notre dignité consiste en la pensée... Travaillons donc à bien penser... »

Il existe de ces apparents paradoxes et un baiser peut se réclamer d'un système philosophique. Actions et réactions obscures à première vue auxquelles nous ne savons pas combien nous devons d'adultères. On ignore à quelles conclusions invraisemblables conduit une controverse et toutes les femmes n'ont pas l'héroïque chasteté de Mme Roland.

Ainsi se pénètrent et se lient Jacqueline et Chartrain, sous le couvert dérisoire de spéculations intellectuelles. Croyant n'aliéner que leur intelligence, ils ne s'aperçoivent pas que rien d'eux ne reste libre et que l'esprit n'est presque jamais victorieux sans entraîner à la victoire un obscur cortège d'esclaves et qu'on ne découvre pas impunément un monde nouveau sans y pénétrer avec tous ses sens!

Certes, ils résistent ou pour dire le vrai, Chartrain résiste; mais est-il possible de rester toujours inerte devant l'œuvre par soi conçue? Et la plus ineffable joie de la création, n'est-elle pas de l'incorporer à sa substance et de la goûter avec orgueil?

Chartrain ne s'arrêtait pas à de telles réflexions. Il croyait loyalement qu'il ne dépasserait pas cette amitié ambiguë qui donne tout sans rien demander et qui a le charme de la passion sans en avoir la fureur trouble et l'élan sauvage.

Parler avec une sœur d'élection du dernier roman lu ou de projets littéraires, disserter sur Schumann en se promenant sous les étoiles, modeler une âme d'amie, la disposer à comprendre les choses « sous un caractère d'éternité » pour employer le beau langage de Gœthe, écouter une confession, conseiller des remèdes à une défaillance, collaborer, en un mot, à la minutie spirituelle d'une existence, Chartrain se persuadait qu'il remplirait ce rôle sans faiblir. Il mariait ainsi les soucis de sa conscience aux appétits de son cœur.

Dérisoires intentions. Plus qu'aucun autre, Chartrain

n'est pas de taille à duper l'amour. Epris d'absolu, il ne saurait se contenter d'une parcelle et ce n'est pas Jacqueline devant qui il a ouvert une route fleurie qui l'aidera à ne s'y engager point.

Ils seront demain les amants éperdus qui jettent pêle-mêle sur leur passion tous leurs songes inemployés, qui se livrent l'un à l'autre sans réserve et pressent, entre leurs bouches avides le fruit éternel du péché.

Ils s'aiment... Mais l'amour, dans les liaisons qui se nouent en dehors des permissions sociales, si c'est un motif de délices, c'est aussi un ferment de mort, car non satisfaits des seuls plaisirs charnels, Chartrain et Jacqueline sont de ceux qui veulent se posséder « jusqu'à l'âme » et durant leurs deux ans de liaison, de vaines sensations ne leur ont pas suffi. Un phénomène psychologique s'est produit.

Le baiser, pour des êtres tels, n'est en réalité qu'un effort frénétique vers une possession physique et intellectuelle. Derrière les lèvres scellées s'agite une âme tumultueuse qui rêve d'un illimité auquel elle ambitionne de se mesurer et au-delà de l'étreinte il y a la volonté des caractères en réaction l'un sur l'autre.

Ici, c'est à Chartrain qu'a été réservé le rôle d'éducateur. Honnête, au sens le plus élevé du mot, il déplore la capitulation de sa volonté; loyal, il tempère sa faute en offrant un but élevé à l'activité de Jacqueline ; dominateur, il dirige l'attention de sa maîtresse vers les abstractions qu'il vénère : la justice et la vérité.

« Quel que soit l'avenir, je ne veux ni vous diminuer, ni vous dépraver. Je vous veux bonne, dévouée à ceux que vous aimez et que vous aimerez encore quand je ne serai plus dans votre vie qu'un mélancolique souvenir... Je te veux, chérie, telle que je te souhaiterais si tu étais ma femme, car j'aime ton esprit, ton cœur, ton âme, autant que ta douce beauté. »

Langage d'amant qu'une Jacqueline fait sien et qui ne

saurait cadrer longtemps avec les duperies et les ruses de l'adultère.

Transformée peu à peu par Chartrain, Jacqueline Vallier s'oriente vers des régions plus belles. De frivole, elle devient grave. La vie lui apparaît sous son aspect véritable qui est tout de devoir; la loyauté envers soi et envers autrui prend le caractère sacré d'une religion.

Son enfant qu'elle négligeait, Chartrain l'impose doucement à sa sollicitude. « Les soucis de la maternité prirent une place plus importante dans sa vie et jamais elle ne sacrifia les heures d'étude pour aller rejoindre son amant. » Cette femme qui n'avait jusqu'ici que la vivacité primesautière de l'instinct apprend qu'un lien strict nous rattache aux formes environnantes et que l'individu ne peut, sans danger, déserter son rôle social

Et voilà que par un étrange paradoxe, cette épouse infidèle est repoussée vers la fidélité par son infidélité même et que le mari qu'elle fuyait et l'enfant qu'elle oubliait, c'est son propre amant qui les rejette dans ses bras!

Qu'un incident capable de cristalliser ces obscurs phénomènes de conscience en réalités tangibles se présente et c'en est fait d'une liaison que la société ne sanctionna point.

La maladie de Vallier sera l'incident nécessaire. Devant la mort menaçante vont s'affirmer — en même temps que le remords — les vertus que conféra l'amour à l'épouse par la grâce sévère de l'amant — et quand le mari, échappant à la mort, va tourner vers la vie un visage que la souffrance a éclairé, il trouvera à ses côtés, une Jacqueline courageuse, prête à sacrifier son cœur à cette renaissance.

« Pendant trois longues années, Chartrain et Jacqueline avaient élargi leur tendresse, avec le beau souci d'en faire quelque chose de rare, et la jeune femme s'apercevait que l'adultère les condamnait à l'éternelle contra-

diction. Trop faible pour se guider elle-même, trop fière pour la dépravation, trop intelligente pour s'abandonner, inconsciente à la fatalité, elle sentait peser sur elle, de toutes parts, des responsabilités terribles. »

Désormais, pour elle, pour Chartrain, s'ouvre l'ère des remords qui déchirent, des luttes qui diminuent. La terrible évidence les terrasse et dans ses heures de sang-froid, Chartrain est bien obligé de s'avouer :

— « Oui, Jacqueline a droit au repentir, au rachat... Et moi qui lui ai montré la beauté de cette vie, je dois me soumettre et me retirer... Mieux vaut le malheur noblement supporté que le bonheur mutilé et lamentable... Encore un effort !... Nous pourrons nous estimer encore si nous ne pouvons plus aimer... »

Brutalement, d'un geste désespéré et héroïque, ces deux êtres que le mensonge a jetés l'un vers l'autre, s'arrachent à eux-mêmes.

Ils sentent bien que tout est fini, que le bonheur a livré son secret, et que le répudiant, ils n'ont pas à en espérer un autre, car le bonheur n'a qu'un secret à donner, et quand on l'a usé, on devient la proie du destin ! Qu'importe ! Mutilés, saignants, martyrs, à demi-morts, du moins ont-ils cru retrouver, vivante et nue l'image de la vérité.

LE ROMAN ET L'IDÉOLOGIE

(*La Maison du Péché*)

— « Qu'en tous temps tes vêtements soient blancs et que l'huile parfumée coule sur ta tête. Jouis de la vie avec la femme que tu aimes, durant les jours rapides que Dieu t'a donnés sous le soleil — car il n'y a ni œuvre, ni pensée, ni science, ni sagesse — dans le séjour des morts où tu vas en hâte... »

Je me redisais ces mots de l'*Ecclésiaste*, tandis que j'errais d'un pas languissant, sous les peupliers de Port-Royal.

Afin de constituer à mes pensées glissantes un socle solide, et désireux de reconstituer en toute probité intellectuelle, le sens précis de ces lieux, je suis allé, après Mme Tinayre, me promener parmi les ruines de la célèbre abbaye, vestiges et témoins de ce que peut la division chez les hommes, lorsqu'ils veulent, ces ridicules pygmées, mesurer avec leurs pauvres instruments faillibles, la pensée démesurée de Dieu.

Ayant donné un pourboire à la concierge pour la faire parler, je lui en donnai un autre pour qu'elle se tût. J'allais, muet, de la tombe de Racine au masque de Pascal,du cimetière « du dehors » à celui du « dedans », agitant mille pensées sur les jésuites, apôtres de l'opportunisme divin, mais reportant surtout mes forces méditatives sur le jansénisme, conception sèche d'un christianisme implacable qui ceint les reins du nouveau-né d'un cilice de péché, et dont les adeptes devraient, s'ils étaient logiques avec le sens de ce Dieu farouche, se suicider!

Ainsi songeant, je regardais le paysage heureux et fécond. Au ciel d'un bleu léger, s'effilochaient de petits nuages d'argent. Les coteaux sombres et compacts fermaient strictement l'horizon. Dans l'air transparent, les élégants peupliers jaillissaient du sol avec une grâce souveraine. Des arbres géants, de leur feuillage, descendait un unanime conseil de santé et d'orgueil.

Comme j'arrivais à « La Solitude », sorte de plateforme où s'assemblaient autrefois les religieuses de Port-Royal, endroit propice au rêve par ses entrelacements de branches et ses bienveillantes mousses, une vieille femme. laide et ruinée, quelque sorcière sans doute, disposait sur le sol de maigres victuailles et d'abondantes boissons.

Voyant que je m'obstinais à déchiffrer des mots à demi-effacés sur une pierre , elle dit tout haut , d'une voix avinée et ricanante :

— « Ici, les « nonnes » venaient faire l'amour. »

Je m'en allai, sans répondre, choqué par cette basse parole en un lieu que gouverne le passé, mais bientôt, épurés, les mots de la vieille femme inconnue, évoquèrent des visages familiers. Je revis Augustin de Chanteprie et Fanny Manolé, errant au milieu des tombeaux, et s'avouant dans un lieu de désolation et de mort, un bel et profond amour.

Par là se précisa l'idée maîtresse, édificatrice de la *Maison du Péché* et je perçus nettement que de l'antithèse : vie et mort, il jaillissait tout.

Vie, mort, amour! Eternité et néant! Commencement et fin de toutes choses.

Le livre de Mme Tinayre était comme un pont qui reliait des extrêmes. Entre le silence des tombes et le bruit chantant des baisers, je discernais, précise, ramassée et claire, l'idéologie de Mme Tinayre.

— « O Fanny, vous avez dit : « Je ne suis pas... *pas encore... chrétienne.* » Mais faites un pas seulement... Dieu ne vous demande qu'un peu de bonne volonté... »

— Eh! que sais-je? fit-elle. Qu'exigez-vous de moi... Suis-je maîtresse de mon cœur qui se révolte et s'égare?.., Puis-je croire malgré moi? Je ne me connais plus moi-même... Vous avez enivré ma raison et mon cœur.., Croire! Aimer !... Mais je ne sais pas si c'est Dieu que je cherche ou vous que j'aime! »

— « C'est Dieu que vous cherchez en m'aimant... Fanny je vous entraînerai, je vous sauverai! Qu'est-ce que les révoltes de la raison?... Ne discutez pas! Laissez faire la grâce... »

Eternelle imposture de l'amour. Lui aussi, ce jeune homme, abreuvé aux sources jansénistes, habille la volupté, d'une trompeuse robe, et cède, malgré sa religion, malgré sa haine du péché devant le sortilège invaincu!

C'est Dieu qu'il voit resplendir au fond des yeux mortels et cette femme, ce sera une âme de plus au ciel. Il la

convertira! Pieux dessein! Quand on aime une femme, on veut toujours la convertir, mais sous le voile de la religion même, c'est à sa propre ressemblance qu'on la modèle.

Telle Jacqueline Vallier, sollicitant un idéal plus intense, Fanny Manolé essaiera de s'agréger le concept chrétien afin de se placer du même coup au diapason de l'amant et du bonheur.

Augustin de Chanteprie devant Fanny, comme Paphnuce devant Thaïs, édifie un but noble pour s'excuser d'y porter ses pas et au fond, au delà de nos lâchetés, le dernier mot reste toujours à la nature, seul grand Dieu intangible et vainqueur, debout sur la poussière des petits dieux provisoires.

D'ailleurs, si Fanny Manolé, jeune veuve qui ne fut pas heureuse dans un bref mariage, artiste, c'est-à-dire par définition, violente et dépourvue de préjugés, aime ce jeune gentilhomme campagnard, nourri de Jansénius et d'Arnauld de Sacy, n'est-ce pas justement parce qu'elle devine en lui cette violence, cette ardeur, cette rage de l'amour dont seul est capable un chrétien, surtout quand ce chrétien est doublé d'un janséniste?

Que le langage d'un Georges Barral, honnête homme de santé robuste, d'appétits simples, apparaît pâle à côté de celui d'Augustin de Chanteprie. L'un ne promet que des réalités, l'autre entoure son sentiment de complications morbides qui le rendent redoutable, défendu et d'autant plus savoureux.

Barral représente l'amour réaliste, Chanteprie l'amour idéologique. Et Fanny Manolé, touchée par les idées nouvelles exige une passion à sa taille, une passion qui contente à la fois son esprit, son affection et ses sens.

Que dit Barral ?

— « Je cherche une femme... non pas une anémique et prétentieuse marionnette que je casserais en la touchant ; ... une femme, un être jeune, beau, robuste, avec du sang au cœur et aux lèvres ; qui n'aurait pas peur de mon désir, qui se donnerait joyeusement, sans grimaces... »

Ecoutez maintenant Augustin de Chanteprie et voyez s'il ne se dégage pas de sa phraséologie, la plus brûlante des prières, la plus fervente des litanies...

... « Je ne puis aimer qu'avec mon âme chrétienne... Fanny, n'est-ce pas, pour une femme aimée, une certitude très douce et consolante ? Celle que j'aimerai, je l'aimerai sans partage, sans défaillance, jusque dans la vieillesse, jusque dans le tombeau, jusque dans les mystérieuses expiations et les mystérieuses récompenses de l'éternité, car, malgré l'inégalité des mérites, Dieu se souviendra de sa promesse et ne voudra pas séparer ce qu'il a uni... Oh ! Fanny, ne sentez-vous pas ce que vaut un tel amour ; un amour que rien ne rebute, qui donne tout, qui ne désespère jamais, qui comporte tous les silencieux renoncements, toutes les ambitions héroïques, *l'amour enfin d'un homme qui ne croit pas à la mort ?* »

Amour ! Amour ! Il ouvre et ferme la phrase, ce mot avec le bruit rythmique des encensoirs balancés au bout des chaînes d'or. Il revient comme les lamentations des pèlerines : « Sainte Vierge, espoir des pêcheurs, vase d'élection, sauvez-nous, sauvez-nous ! »

Voilà à quels farouches élans peut nous conduire le mysticisme de Jésus et nul livre, n'a marqué, je crois, avec plus de précision, que le Christianisme, en sanctifiant la douleur, créait par contre-coup la passion. Raison qui explique sans doute pourquoi la religion tient si puissamment au cœur des femmes. Plus amantes que dévotes, elles dérobent au pied de la Croix mille séductions ravissantes !

Le précepteur Forgerus, implacable janséniste qui voit d'un coup d'œil les conséquences extrêmes d'un dogme, ne l'ignore point. Il en est resté, quand à la conception de la femme, au concile qui discutait sur son âme.

Les imprécations des Pères de l'Eglise demeurent pour lui articles de foi et les épithètes « torche du diable, porte de l'enfer », ne lui semblent pas surannées. Bien entendu, il professe que « l'homme est le chef de la femme ».

Mme Tinayre, en opposant l'austère figure de Forgerus à celle de l'amour, a-t-elle voulu signifier que la levée féminine, en ce temps, est un signe irréfutable que l'évolution rompt les dernières amarres qui retenaient encore le christianisme à la société ?

Forgerus hait tout : littérature, art, cérémonies du culte. Quand au matin, il admire par hasard un lever du soleil, il croit devoir expier par des prières le plaisir qu'il y a goûté.

« Ses yeux, depuis longtemps détournés de la nature, ne cherchaient plus que la lumière incréée, la lumière que voyaient Jacob et Tobie aveugles » Ainsi parla de lui, il y a des siècles, un saint Augustin prophétique. Il songe avec effroi qu'il aurait pu être « l'adolescent faussement pieux et faussement sentimental qui demande des excitations personnelles aux hymmes sacrées, aux fleurs, à l'encens, au souvenir même de la Vierge... », il déclare que l'art est un piège « où l'âme, en quête d'émotion pieuse, trouve avec l'illusion de la ferveur, un charnel et dangereux plaisir. »

Voilà le maître qui a formé la jeunesse d'Augustin de Chanteprie, maître qui a trouvé dans la propre mère de son élève une collaboratrice sèche et froide, prête à appuyer de son autorité intransigeante un tel système d'éducation.

Quand Mme Tynayre nous dépeint en ces termes Mme de Chanteprie : « Sa figure fine, entre des bandeaux blonds, n'exprimait aucun autre sentiment qu'une douceur impassible. Elle avait le teint jaune des recluses... un nez délicat, une bouche scellée par l'habitude du silence, des yeux sans lumière et sans couleur, dont le regard semblait tourné en dedans, vers le mystère intérieur de l'âme », ne voyons-nous pas tout de suite une créature qui, méritant le couvent, n'eut que le mariage ? ne devinons-nous pas qu'entre Mme de Chanteprie, religieuse laïque et Fanny Manolé, païenne frénétique, va s'engager un implacable duel ?

L'une apporte avec elle un formidable atavisme de croyances, l'autre une aptitude tumultueuse d'aimer. Regardons-là « debout dans le soleil matinal, sur un fond de bruyère et de ciel léger, avec sa robe et son chapeau de même nuance mauve, sa petite martre blonde autour du cou, ses yeux noirs, ses dents claires brillant sous le tulle brodé.. les cheveux massés sur les tempes en boucles compactes et luisantes comme des grappes de raisin noir... », n'est-elle pas née pour être l'adversaire de Mme de Chanteprie et lui disputer son fils ?

Mme de Chanteprie n'aura pour combattre cette belle vivante si bien armée de sa vie, que la force de l'atavisme et de l'éducation janséniste. Armure suffisante qui lui permettra d'acheter une triste victoire et d'assurer la suprématie des vertus chrétiennes. Malgré le désespoir de Fanny, l'avantage restera à Mme de Chanteprie, sectaire de la haine, et d'une haine d'autant plus dangereuse qu'elle agit au nom de l'amour !

Soulignons la déroute de Fanny Manolé. En faisant céder devant la puissance d'un dogme les appétits humains, Mme Tinayre prouve une vive prédilection pour les idées générales en même temps qu'elle dénonce la base idéologique qui étaie ses histoires romanesques.

Augustin de Chanteprie n'est pas le commun jeune homme. Entre les lèvres d'une femme et sa bouche, se dresse l'obstacle infranchissable d'une mentalité et il nous présente beaucoup plus qu'un processus sensuel.

Augustin n'est pas tout à fait un homme, à moins qu'il ne soit plus grand qu'un homme : il est un être représentatif.

La marque du mysticisme est sur lui. Jugeant que l'activité ne cadre jamais avec l'idéal, il juge l'action dégradante. Epris d'absolu il rejette le fait qui s'appuie sur des contingences.

Suivons-le à Paris, dans ce milieu de journalistes et de militants catholiques, milieu que lui a préparé sa maî-

tresse devenue délicatement ingénieuse par la crainte de le perdre. Il s'effare de tout, il s'effare parce que Renemoulin écorche légèrement le dogme catholique dans le but d'attirer à la religion la classe ouvrière; il s'effare de ce qu'à Saint-Etienne du Mont les sièges se paient comme au théâtre. En réalité, Augustin en est resté à la vision d'un Dieu naissant dans une étable et qui vient assurer le règne de la pauvreté.

Ira-t-il donc, avec la farouche conviction d'un saint Augustin ou la douceur persuasive d'un François d'Assises, se jeter en soldat, dans la mêlée religieuse? Essaiera-t-il, nouvel apôtre du Christ, de sauver l'Évangile, purifier les temples, nettoyer l'autel des impuretés qui le souillent?

Non. Il sait bien qu'une résurrection ne se commande point par un signe, qu'il aurait à subir des contacts dégradants au cours de la bataille et qu'il faudrait transiger. Or, transiger, c'est se diminuer. On ne transige pas quand on a discerné, vision fugitive et brève, la splendeur impeccable de l'Absolu.

Une seule fois, Augustin a composé avec Dieu, mais il était ivre, ivre d'amour. Satan seul fut la cause de sa chute.

Maintenant, remplir une si belle mission lui est interdit. Le vent du péché n'a-t-il pas déraciné sa vertu ?

Indigne d'être chrétien, indigne d'être un amant, il ne comprend pas les autres et n'est pas compris d'eux.

L'ivresse des sens dissipée, Fanny Manolé reste pour lui une étrangère.

« ... Que pouvaient-ils dire sans qu'un mot réveillât l'éternel antagonisme de leurs consciences... Non, ils n'étaient pas de la même race ; ils ne parlaient pas le même langage. »

Autour de cette dualité principale se dessinent des oppositions secondaires qui la renforcent encore.

Près de la sombre figure du précepteur Forgerus, voici

la servante Jacquine, obscure descendante de Voltaire, qui prétend que nous devons jouir de la vie, seul bien dont nous soyons à peu près assurés.

— « Allez, allez, on n'a qu'une vie : faut la vivre comme on peut et laisser les morts tranquilles... Les pauvres morts sont bien morts... »

La vieille sorcière que croisa ma flânerie, sous les peupliers de Port-Royal, fit lever en moi parmi tous ces souvenirs le visage souriant de l'arrière-grand-oncle Adhémar. L'oncle Adhémar, lui, est un disciple de Rousseau. Il joue dans le livre de Mme Tinayre le rôle d'un symbole.

Sur la toile de fond janséniste, l'ombre de cet ancêtre que l'*Héloïse* avait achevé de dépraver et qui faisait construire un pavillon galant, non loin de l'austère couvent, flotte doucement.

De tous les péchés mortels commis avec une futile créature, sa mémoire est toute fleurie. La « Maison aux pavots », « Maison du péché », comme une guirlande noue et dénoue sa volupté à travers la trame du livre.

Il est là, vigie attentive, conseil atavique à sa descendance et du haut du cadre d'or, sourit son portrait, lorsqu'il voit, dans les bras ouverts puis refermés de son petit neveu Augustin de Chanteprie, la forme vivante et nue de Fanny.

On voit suffisamment, je pense, par ces exemples que je pourrais multiplier, la manière de Mme Tinayre.

Voltaire, Rousseau, esprit chrétien, concept païen, chaque personnage prend sa physionomie dans un système idéologique et les détails matériels même renforcent ce procédé en construisant un décor érudit et exact aux événements romanesques.

Ces diverses idéologies, mises en présence des faits, s'opposent violemment les unes aux autres, la tragédie naît du choc. L'esprit du lecteur n'est que plus violemment frappé quand la luxure élégante du XVIIIe siècle

s'étale à l'ombre du refuge de l'austérité janséniste et quand dans une atmosphère aussi heurtée, va se traîner, misérable et bourrelé de remords, à la fois trop peu chrétien pour cesser d'être un homme, trop peu humain pour être un amant, le mystique Augustin de Chanteprie, son image prendra un relief saisissant.

Peut-être, Fanny l'aurait-elle gardé, l'aurait-elle converti à l'orgueil, s'il avait été seul, mais l'implacable Forgerus, mais la froide mère entretiennent les scrupules du jeune homme, en attisant une foi qui s'éteint.

Déchiré par le doute, empoisonné par la faiblesse, meurtri par l'éloignement de Fanny, il n'opposera à la maladie qui le touche, qu'un cerveau vacillant, un corps miné.

Après avoir goûté le péché aux lèvres de la femme et renoué avec l'arrière-grand-oncle Adhémar, c'est-à-dire avec la virilité païenne, la tradition éternelle, Augustin n'a plus qu'à mourir, victime de l'Augustinus et des manœuvres combinées de M. Forgerus et de sa mère.

Tandis qu'il expire, la lutte des deux conceptions dont il est le champ de bataille, continue encore jusque dans l'ombre de la chambre, autour du lit. Deux voix ennemies, bercent par des paroles, son agonie.

— « Seigneur ! nous vous prions d'oublier son ignorance et les péchés de sa jeunesse... Que les cieux lui soient ouverts... Recevez cette âme dans votre royaume... », psalmodie Mme de Chanteprie, réfrénant l'amour maternel au profit de l'amour divin, tandis que l'humanité, représentée par la vieille servante Jacquine, s'écrie : « Un Dieu... ! Un Dieu qui tue nos enfants !... Il n'y a pas de justice... On a tué notre pauvre Augustin avec des mensonges... Il meurt pour rien... pour rien !... »

... « La bouche d'Augustin tourna. Ses yeux, qui ne voyaient plus, ses yeux où montait l'ombre de la mort, s'ouvrirent une dernière fois, tout grands, dans une expression d'angoisse suprême... Un filet de sang coula, du

coin des lèvres... Et la pauvre âme tremblante, s'en alla dans l'inconnu, au murmure des prières. »

LE ROMAN ET LA SOCIOLOGIE
(*La Rebelle*)

Déjà, dans la *Maison du Péché*, Mme Tinayre affichait des préoccupations sociales. A la suite d'Augustin de Chanteprie, elle nous conduisait jusqu'aux rives du socialisme et avec une lucidité, que je tiens à souligner, elle notait que la frénésie chrétienne dérivait vers une formule redoutable.

Dans *La Rebelle*, Mme Tinayre se plonge dans la sociologie ; dès les premières pages, on la devine résolue à animer une femme nouvelle d'un souffle nouveau.

S'il est facile d'écrire « femme nouvelle » il est plus difficile de préciser la manière dont la « femme nouvelle » fera face aux aventures romanesques, à cause de la rareté du type et de la dificulté qu'on rencontre à observer ses gestes.

Dans l'idée que nous nous formons d'elle entre certainement une grande part d'imagination, mais enfin, il semble qu'à serrer de près cette épithète, il soit possible, sans s'écarter trop des réalités, de concevoir une femme qui ne vivra plus sous la dépendance économique du mâle, qui échappera à son contrôle direct en se créant une personnalité bien définie, bien nette, en possession de droits indépendants de tout esclavage sexuel.

Voilà l'absolu, la formule de la femme nouvelle telle que la formula un féminisme à qui Mme Tinayre ne ménage pas la critique.

Dans la pratique, cette femme théorique ne s'adapte à aucune forme précise.

Certes, il est possible de sauvegarder au milieu d'une société plus ordonnée la personnalité de nos compagnes, d'accorder plus strictement la somme de leurs devoirs,

considérable, à la somme de leurs droits, si minime ; certes, le législateur est intervenu à juste titre en leur faveur, il interviendra encore pour les protéger contre les surprises, contre le dol ; il leur assurera, à elles aussi, à ces collaboratrices qui fondent comme nous chaque jour et soutiennent autant que nous, chaque jour, l'édifice national, leur part d'indépendance et de liberté.

Tout ceci est très bien et je pense que personne ne songe à s'insurger là contre ; mais à côté de cette réforme qui, née d'hier, se poursuivra demain, existe un écueil contre lequel la loi ne pourra probablement jamais rien, je veux parler du principe dont Renan disait que « tout ce qui se fait de bien et de beau dans le monde se fait par le principe qui attire l'un vers l'autre deux enfants... » Aucun texte, aucun code ne peut empêcher un être de se rendre l'esclave d'un autre, s'il a pour justifier son esclavage cette excuse qu'est l'amour !

Tel est, je pense, ce qu'a voulu rendre sensible M[me] Tinayre et qu'il est bon de ne point toucher aux extrêmes si l'on veut rester parmi les réalités possibles. Son livre a une autre signification. Il révèle — grâce aux événements auxquels il nous prie d'assister — qu'il existe peut-être un moyen de parer au désaccord actuellement pendant entre la mentalité féminine et le milieu dans lequel elle s'exerce et que le bonheur de chacun sera bien près d'être atteint lorsque la vérité sentimentale unira plus sûrement que d'illusoires contrats les individus préparés à accueillir cette vérité par une autre éducation, une éducation qui écartera de nous les préjugés, nous rendra plus innocents en supprimant le péché et plus puissants en nous faisant puiser en nous-mêmes les éléments de notre vertu.

La femme, présentement, ébauche une évolution. Son caractère, détaché du passé, non encore agrégé à l'avenir, participe d'une solution trouble. La main tendue vers l'arbre de science, elle est retenue par les plis de sa jupe aux ronces de l'atavisme. Conscience élancée au delà de l'heure, son geste est hésitant et sa course mal assurée.

Desharmonie qu'a admirablement rendue Mme Tinayre, que *La Rebelle* découvre à nos yeux et cristallise dans l'enveloppe solide des faits.

« Josanne, brune, svelte et vive, avec sa robe de drap noir, sa toque noire, sa cravate de tulle blanc, semblait la première hirondelle de ce printemps qui allait venir... Toute la personne de Josanne avait un air de hardiesse défensive, la libre allure qui révèle la fille émancipée... »

Parmi ceux qui lurent le roman je crains que plusieurs aient mal discerné en quoi consiste exactement l'émancipation de Josanne Valentin.

— Peut-on dire qu'une femme soit émancipée quand elle a un mari malade, un amant médiocre et un enfant par dessus le marché ? » ont-ils probablement pensé.

« Elle est parfaitement asservie, au contraire, cette « rebelle » attendant l'élu de son cœur en lisant un livre féministe, elle ne peut l'être mieux puisqu'elle se donnera à l'auteur du livre après la mort du mari et le lâchage du premier amant, comme si elle ne pouvait pas, même un jour, supporter la belle liberté de la solitude ! »

Lorsqu'elle dit à Mlle Bon — figure d'apôtre laïque exactement dessinée — « La seule défense véritable, la seule efficace elle est en nous... Et elle est en moi par *ce sentiment de méfiance... de mépris... que j'ai pour les hommes... tous les hommes*... J'ai conquis ma liberté... », ceux dont je parle furent tentés de l'interrompre et de lui crier : « Non, Madame, vous n'êtes pas libre, puisque vous fûtes la maîtresse de Maurice Nattier, que vous allez devenir celle de Noël Delysle et que, si ce dernier maître — par un décret souverain de Mme Tinayre cessait de vous dominer — vous seriez prête à le remplacer par un autre ! Non, non, vous vous vantez en disant : « J'ai conquis ma liberté ! » Vous avez seulement conquis la liberté de n'être point libre. Mlle Bon a raison quand elle accuse votre âme d'avoir gardé « le pli de la servitude » !

« N'est-ce pas la « rebelle » Josanne, qui, dans un accès de franchise, avoue qu'avec tout « son cœur, avec tous ses sens, la femme aspire à la servitude amoureuse... Elle n'a pas le courage de la liberté ; elle n'a pas le sentiment de sa dignité ; elle n'a que le désir et le regret de l'amour. Que l'amant aimé marche sur elle, elle lui baisera les pieds et dira « Encore ».

Le livre de Mme Tinayre — je l'avoue — peut provoquer de telles réflexions chez ceux qui se souviennent seulement des déclamations d'un tumultueux féminisme qui semblait, à une certaine époque, n'avoir pour but que de rejeter « les deux sexes, chacun de son côté ».

Mais précisément, en formant Josanne de deux Josanne en apparence contradictoires, Mme Tinayre a voulu, je pense, rendre sensible la déformation d'une doctrine intégrale, et par là se dessine le sens même de son œuvre. Mme Tinayre, en créant Mlle Bon a pris soin de nous montrer une hypothèse négative qu'elle a repoussé hautement par les faits précis d'une aventure romanesque.

Le féminisme de Mlle Bon est d'une sorte, celui de Josanne en est d'une autre. Celle-ci croit se sauver en se sauvant de l'homme. Moyen commode de résoudre un problème qui ne résout rien !

Au contraire, Josanne n'est l'ennemie de personne. Elle pense que l'harmonie doit naître d'un accord et non d'une division. Avertie de ses besoins moraux aussi bien que de ses appétits physiologiques, elle ne veut pas cesser d'être normale mais s'adapter au milieu. Elle veut être humaine. Elle sait que l'indépendance véritable réside dans l'esprit. C'est la liberté de se donner qu'elle ambitionne !

Si Noël Delysle meurt ou l'abandonne, elle ne tentera point d'autre essai. Ayant atteint une fois le bonheur, elle cessera de le chercher. Son activité sentimentale prendra une direction différente, voilà tout.

Mme Tinayre, remarquons-le, ne nous présente pas une

sensuelle, mais une amoureuse, ce qui n'est pas la même chose, ce qui, pour parler net, est probablement le contraire.

En tous cas, Josanne ne sera pas plus l'esclave de son amant que son amant ne sera son esclave, ou plutôt, puisque au fond de tout amour réside une servitude, Josanne et Noël seront asservis l'un à l'autre, loyalement· Ils sauront ce qu'ils s'offrent et ce qu'ils se prennent. Ils sont chacun maîtres de soi puisqu'ils répudient leur passé et qu'ils corrigent le sens de leurs destins en vue d'un fier devenir.

Josanne en est au point où deux états d'âmes : l'ancien et le futur se partagent un même domaine.

« Le bonheur est inclu dans le renoncement à soi, dit la voix d'hier... » — « Le bonheur consiste à se réaliser pleinement », dit la voix de demain.

Josanne déjà sortie du tombeau, mais mal dégagée encore des plis du linceul, répond selon les heures, à l'un des deux appels. A vrai dire, elle les contente tous les deux.

Elle contente l'un en se dévouant à son mari infirme et en déclarant : « J'ai adopté mon mari... Je ne l'abandonnerai jamais... » Elle contente l'autre en prenant un amant et en l'adorant sans remords. « Elle expliquait toutes ses contradictions en disant : Je ne peux pas vivre sans bonheur... »

En qui peut-elle trouver le bonheur indispensable, plus sûrement qu'en Noël Delysle, doux sociologue dont le caractère est assez élevé pour n'avoir plus de préjugés et qui écrit dans son volume *La Travailleuse* des phrases comme celles-ci... « Elle (la femme) a mis son orgueil à employer toutes ses énergies... Et elle s'est aperçue alors, qu'elle avait mérité, qu'elle pouvait conquérir autre chose que le pain quotidien, les vêtements et le logis : l'indépendance morale, le droit de penser, de parler, d'agir, d'aimer à sa guise, ce droit que l'homme avait toujours

pris et qu'il lui avait refusé toujours... Elle ne pense plus qu'il suffit d'être une honnête femme, et elle ne se croie pas déchue parce qu'elle a aimé plusieurs fois... Et si elle se trompe dans son choix, elle saura que son erreur n'est pas infamante, qu'elle ne la traînera pas, toute sa vie, comme un boulet, et qu'elle pourra mériter l'estime et l'amour d'un honnête homme... »

J'ai tenu à citer la page de Noël Delysle parce qu'elle contient en germe toute l'aventure de *La Rebelle*. Noël Delysle a « un vif sentiment des arts, une parfaite culture littéraire, le goût des idées générales, une curiosité passionnée pour les gens et les choses de son temps. Ecrivain, il n'était pas « gendelettre » et il se disait affranchi de tout préjugé.

Il apparaît dans l'existence de Josanne au moment précis où il doit y jouer un rôle. Son mari à qui elle se dévouait est mort. Maurice Nattier, bourgeois peu de temps en marge de la régularité, a épousé une jeune fille bien sage, laissant à Josanne, selon l'habitude du monde, le soin d'élever leur enfant.

Souffrant dans sa chair, moralement diminuée par le souci du pain quotidien, une sympathie profonde la lie d'amitié à Noël Delysle, beau type d'homme loyal, simple et franc

Au fond, et sans qu'elle s'en rende compte, c'est moins Noël Delysle qu'elle affectionne que l'auteur de *La Travailleuse*. Il ne représente ni plus ni moins que la justification de ses actes et l'amoralité quoique négative éprouve le besoin d'un fondement.

On ne sait trop comment débute un amour de tête, mais on sait mieux qu'il tourne fréquemment à l'amour de cœur.

Aussi, Noël « pénétra la vie de Josanne, l'imprégna de sa pensée, l'anima de ses visites et de ses lettres quotidiennes... Elle éprouvait près de cet homme, un sentiment inconnu de sécurité, de confiance. Elle aimait à lui

demander conseil ; elle eût aimé à lui demander protection. Tous les êtres qu'elle avait chéris avaient appuyé leur âme à son âme ; pour la première fois, l'âme de Josanne retrouvait l'instinct féminin de s'appuyer. »

Quelle forme spéciale revêtira l'amour entre Noël Delysle et Josanne, être pénétrés d'une amoralité particulière, amoralité qui confère à ceux qui en sont dignes, la plus haute des morales qui est la sincérité envers soi-même et envers les autres.

— « Nous serons amis », dit quelque part cet homme à cette femme.

— « Nous serons ? » interroge Josanne... « Dites nous sommes... Que manque-t-il donc à notre amitié... ? »

— Noël regarda Josanne dans les yeux, et dit gravement :

— L'entière confiance...

« L'entière confiance », pour la morale nouvelle dont nous parlions plus haut, est le seul sacrement capable d'unir Josanne à Noël.

Formuler une confession complète de ses erreurs sentimentales, avouer les manœuvres tentées, les hypocrisies commises afin d'approcher le bonheur, en un mot, mettre sa vie à nu, la déployer comme une image et dire : « Voilà tout ce que j'ai fait pour arriver jusqu'à toi. »

Être sincère envers soi, sincère envers la créature qu'on désire associer à ses joies et à ses peines. Hors de la sincérité, il n'y a que diminution et humiliation.

Noël avouera « la faiblesse de ses sens, et comment, le cœur plein de Josanne, il retournait — non pas sans honte — chez Mme Moriceau » ; il avouera les mille petites lâchetés, les mille petites compromissions dont nous nous sommes tous, plus ou moins, rendus coupables : « Hier encore, pendant que vous étiez à Chartres... je me laissais presque reprendre... Ah ! quelle mélancolie... »

La confession de Josanne sera plus pénible. Elle racontera d'une voix brisée, les yeux noyés de larmes, que,

mariée à Pierre Valentin qu'elle aimait « d'un amour de jeune fille », son mari tombait malade, et que, femme faible, inapte au renoncement, elle avait aimé ailleurs, elle s'était donnée en un don passionné et complet, et que son enfant, le petit Claude, qu'il connaissait, était le fruit de cette liaison.

Théoriquement, il semble que Noël Delysle, homme épris âprement de l'absolue vérité, âme rigide qui ne voit une faute que là où il y a mensonge, doit accueillir indulgemment un tel aveu, puisqu'en ayant aimé, Josanne n'a fait qu'user d'un droit que Noël Delysle, auteur de *La Travailleuse* concède à la femme, celui de disposer de sa personne morale et physique.

Puériles déductions qui n'ont qu'une valeur théorique!

Placé face au réel, le logicien disparaît. Seul l'homme reste parmi les débris des bonnes raisons, devenues soudain, sous le choc du fait, des raisons mauvaises! Et l'homme dont nous parlons, déchiré, après l'aveu de Josanne, par la jalousie, la haine et l'amour, sanglote et crie : «... maintenant... je sens que je suis un homme comme les autres, ni plus libre, ni plus juste, ni meilleur... Ah! Josanne, ah! mon amour, je suis jaloux!... Je ne suis pas un moraliste qui jure, un philosophe qui ergote... Le bien, le mal, vos devoirs, vos droits, la justice, la logique, je m'en moque... Quand on découvre la réalité sous les mots, on se révolte et on souffre comme une brute. »

N'y aurait-il entre eux qu'un mauvais souvenir, le temps eût pu l'user, mais le petit Claude est là. L'enfant, à chaque minute, se chargera de ramener le passé au présent, si le passé veut fuir!

Torture avilissante! Josanne qu'il adore, Noël va l'observer, l'épier, analyser ses pensées, contrôler ses moindres paroles comme si elle était accusée d'un crime et qu'il fût son juge.

Elle a *déjà* menti, elle a *déjà* trompé... Le mensonge annule la valeur de ses vertus, de sa loyauté...

Effroyable souffrance qui serait assez forte pour séparer et rendre adversaires des êtres vulgaires, mais qui réunit au contraire, quand elle a consumé sa flamme, les créatures libres et sincères.

Peu à peu, tout ce qui fut dans la mémoire de Josanne s'efface. Il lui semble que Maurice Nattier, Pierre Valentin sont des ombres lointaines dont elle a lu l'histoire et les noms dans le roman d'une femme qui n'était pas elle. Se donna-t-elle vraiment autrefois à un autre qu'à Noël Delysle? Non, il n'existe qu'un Noël Delysle sur la terre!

«... Je hais, je maudis, je renie tout ce qui m'a fait différente de toi, dit-elle à Noël, tout ce qui a arrêté mon élan vers toi, tout ce qui n'est pas toi... »

Un tel amour ne connaît pas de défaites et Noël croira vite que la Josanne d'hier fut simplement celle qui chercha à tâtons, sur une route obscure, le secret du bonheur. Il faut un long temps pour arriver à la porte devant laquelle on crie : « Sésame, ouvre-toi », la porte qui cache aux regards le trésor de la vérité.

Lui aussi, il aimera sans amertume, d'un sentiment fier les yeux « qui avaient pleuré, les lèvres qui avaient gémi, les mains qui avaient travaillé, le cœur qui avait eu des victoires et des déroutes, et qui s'était formé, lentement, pour le plus grand amour, dans l'erreur et dans la souffrance ».

L'enfant? N'en sera-t-il pas le vrai père puisqu'il formera son intelligence, puisqu'il lui inculquera ses idées... Qu'est-ce qu'une vaine paternité de chair à côté de l'irrésistible paternité de l'esprit?

Il ne se défend plus. Il s'abandonne. Josanne a dit vrai. Si elle a voulu s'appartenir à elle-même, c'était pour mieux se donner à lui. Vraiment affranchie, elle apporte à l'homme choisi, non pas une banale affection, mais un amour profond, mûri, réfléchi, conscient, délivré des influences sociales, un amour « fort comme la vie ».

Désormais, Maurice Nattier peut se présenter au seuil de Josanne, prenant pour prétexte la maladie du petit Claude. Il a fui jadis le devoir, il trouvera aujourd'hui une Josanne qui ne le reconnaîtra plus, une Josanne Delysle, heureuse dans une vie neuve, une vie établie à jamais sur ces bases indestructibles : l'estime et la vérité.

*
* *

Il y a probablement un manque de justice et un défaut de mesure à n'étudier Mme Tinayre que par ces trois volumes, et *La Vie Amoureuse de François Barbazange* autant qu'eux, aurait mérité une halte, non seulement parce qu'il est un conte ouvragé comme une broderie, un conte ému et profond sous un apparent marivaudage, mais aussi parce qu'il nous aurait permis de constater à nouveau le goût de Mme Tinayre pour les idées générales et que, sur elle, pesait peut-être le joug intellectuel de l'unique et savoureux Anatole France.

On pourrait étudier avec plus de minutie, dans l'œuvre de Mme Tinayre, ses héroïnes, les confronter, leur trouver des traits communs, un lien de parenté. Au fond, malgré la variété de la garde-robe où chacune puise ses toilettes, ce sont toujours des créatures possédées du désir et qui sont mûres pour la servitude amoureuse.

En ceci, Mme Tinayre pourrait être accusée d'anti-féminisme au sens doctrinaire du mot et de n'avoir pas eu l'audace de nous présenter une femme libérée qui n'admettrait plus l'étreinte, car là réside le vrai problème de l'affranchissement d'un sexe.

Une telle accusation serait peu fondée. Mme Tinayre nous a fait dire par *La Rebelle* qu'il n'existait qu'un affranchissement : l'affranchissement intellectuel.

Après avoir confessé quelques-uns de ses héros, c'est ainsi que nous apparaît la signification de l'œuvre.

Pris entre les événements et la force qui émane de

leur propre substance, il est à remarquer en effet que leur constitution intellectuelle régit leurs actions, les provoque et les sanctionne.

L'amour, dans les livres de Mme Tinayre, ressemble par un côté aux jeunes Eros aveugles qu'on voit au long des promenades. Un bandeau couvre ses yeux. Privé de regard, il ne guide pas sa marche sur les accidents de terrain ou la disposition des étoiles ; la lumière intérieure seule met des gestes à ses mains et des baisers sur ses lèvres.

Qu'un obstacle se présente, obstacle social, impossibilité spirituelle, détraquement de la sensibilité, aussitôt l'individu et sa conscience entrent en un conflit terminé par la ruine de l'amour, la mort de l'être ou la réalisation du bonheur, selon que l'intelligence a pu ou non s'adapter à un concept plus adéquat.

A quels soucis obéit donc Mme Tinayre, au cours des trois volumes que nous venons d'examiner ? Il me semble que si nous avons bien compris le langage des Jacqueline Vallier, des Fanny Manolé ou des Josanne Valentin, leur manière d'accueillir les événements, leur façon de sentir et de réagir les unes sur les autres, trois idées maitresses, enchevêtrées, coordonnées et logiques, se dégagent de leurs aventures.

Simplifiées, ramenées à leur plus simple expression, à quoi se réduisent les intrigues au milieu desquelles elles s'agitent ? Dans *La Rançon*, Mme Tinayre narre l'histoire lamentable d'un naufrage sentimental causé par le mensonge, principe de destruction ; *La Maison du Péché* révèle l'antinomie entre deux états de l'âme contemporaine et démontre l'impossibilité d'agréger deux consciences contradictoires ; *La Rebelle* enfin décrit l'étape d'une femme, se haussant par la sincérité et l'intégrité du « moi » à la hauteur d'une vérité sociale et découvrant le bonheur en calquant sa vie sur une direction plus instinctive.

Ainsi se noue et se dénoue une pensée et l'œuvre de Mme Tinayre apparaît comme un dyptique. On peut y lire, après un partie négative la sereine conclusion d'un espoir positif.

Serrons cette formule de plus près, et ne nous contentons pas d'une impression, même fondée.

Quand la passion rapproche deux êtres dans les romans de Mme Tinayre, elle ne laisse subsister entre eux aucune réserve. Elle les jette aux bras l'un de l'autre avec une fougue que ne tempère point la crainte. Que ce soit Jacqueline Vallier ou Fanny Manolé ou Josanne Valentin, que ce soit Chartrain, Augustin de Chanteprie ou Noël Delysle, l'amour les accable, les soûle de joie orgueilleuse, de fièvre affolée, de plaisir ivre... Sens, esprit, cœur, il devient redoutable parce qu'il est complet et ajoute à sa puissance chaque faculté qu'il accapare.

Il est vraiment le redoutable amour, celui qui coule dans les veines de l'homme un poison délicieux et mortel. Il associe à sa force les forces éparses qui gravitent dans son orbite, il orne sa beauté avec la séduction des objets environnants ; la jouissance des idées elles-mêmes, il l'ajoute à son plaisir « . . La saison était complice... la fête de l'amour végétal multipliait dans les forêts... les conseils embaumés de l'éternelle tentation... Elle regardait autour d'elle ces hommes et ces femmes... Elle tâchait de les voir, à travers les paroles d'Etienne, avec leurs frustes sentiments de résignés, leur héroïsme de volonté !... Que de beauté, que de génie perdus !... Elle eût voulu que leur amour, traversant l'enfer des cités ouvrières, s'y répandît en lumière... « Je dirai tout cela à mon fils, quand il sera un homme, pensait-elle. » (1).

On lit dans ce beau livre qu'est *La Maison du Péché*, des pages où éclate la complicité bienveillante des choses qui s'ingénient à entourer d'un décor éternel les serments périssables des hommes et quand Augustin soupire, toute

(1) *La Rançon*.

sa vie au bord des lèvres : « Ma chère âme », il semble que le paysage, autour des deux amants, exhale un soupir de joyeux consentement : « Le vent se levait ; les peupliers frémirent dans la lumière et, sur la prairie, une longue vague verdoyante ondula. Les roses pourpres, à la ceinture de Fanny s'effeuillèrent. . » (1).

Les idées, toutes sortes d'idées, viennent ainsi que des abeilles, déposer sur l'amour des héros, un miel savoureux et Noël Delysle, serré contre Josanne, dans la douceur du soir, pense et par la pensée magnifie ses sensations.

Figurez-vous un Hamlet moderne inventant à nouveau sur des baisers les réflexions que son ancêtre formulait sur des crânes et permettant à Mme Tinayre d'écrire une belle page.

« Vivre, survivre !... La langueur du soir, la beauté de ma maîtresse et tout ce que *les raffinements de la sensibilité et de l'intelligenee ajoutent d'exceptionnel à notre amour*, tout cela émeut donc en nous, à notre insu, l'instinct de perpétuer la vie ! Je mourrai. Josanne mourra... Et peut-être, dans cent ou deux cents ans, des êtres de notre race goûteront la douceur d'aimer..., parce qu'en un soir délicieux d'un autre siècle, nous nous serons aimés, nous, les morts... »

Cette pensée l'émut « comme s'il découvrait le sens véritable de l'amour... Il songea aux chambres closes... aux milliers d'êtres qui seraient conçus avant l'aube... Il y songea très chastement, et, pour la première fois, il évoqua dans son âme, l'être mystérieux qui naîtrait de Josanne et de lui... » (2).

Cependant et malgré une si magnifique ardeur, cet amour, aussi bien que les amours vulgaires, connaîtra l'ère des mesquineries, des regrets amers, des lassitudes lâches. Il sombrera dans le renoncement ou s'éteindra

(1) *La Maison du Péché.*
(2) *La Rebelle.*

dans la mort à la fin de *La Rançon* et de *La Maison du Péché.*

Pourquoi, après lui avoir prêté des ambitions éternelles, Mme Tinayre nous le montre-t-elle périssable ?

Si nous avons bien compris la leçon que dégage l'œuvre, c'est parce qu'il lui manque le consentement des choses et des hommes, c'est parce qu'étant obligé, soit de se cacher, soit de lutter avec l'erreur, il s'épuise et meurt en marge de l'entente générale et qu'il a besoin pour se réaliser d'êtres exceptionnels qui ont su composer pour une foi nouvelle un nouveau credo.

En définitive, Mme Tinayre a rendu sensible par des tranches de vie que toute expansion basée sur le mensonge est frappée de déchéance. C'est pourquoi Jacqueline et Chartrain aboutissent à la séparation et pourquoi Augustin de Chanteprie meurt de son péché.

Mais qu'est-ce à dire ? Sommes-nous donc obligés irrévocablement à mentir chaque fois que nos instincts voudront suivre les préceptes d'une clémente nature ? Devrons-nous toujours, pour rester « nous », être dupes d'autrui ou dupes de nous-mêmes ?

Tromperie ou mutilation de soi, sont-ce là les deux abîmes qui nous menacent et sommes-nous condamnés sans appel par un impitoyable tribunal ?

Non, répond Mme Tinayre. Si l'Amour a besoin de sincérité pour vivre et se perpétuer et s'il a recours au mensonge, c'est qu'un vice radical est à sa base, c'est qu'il existe une disproportion, un manque d'équilibre entre ses attributs et l'humanité environnante et que ses facultés ne peuvent s'épanouir dans un terrain qui ne lui convient pas.

Dépouillé du mysticisme trouble contracté au contact du Christianisme, séparé de ce décor de péché qui le complique d'un sortilège en lui donnant des mesures désordonnées, l'amour a évolué, il évolue tous les jours sans pouvoir épouser la forme ambiante.

Tandis que *La Rançon* et la *Maison du Péché* étaient en quelque sorte une partie critique, *La Rebelle* sera la partie positive en contant le processus d'adaptation du cerveau féminin à un autre ordre social, et Josanne est le symbole caractéristique des avatars que ce processus traverse. Contradictoire, hésitante, elle est une femme en marche vers ce qui vient et avant de discerner l'intention de l'auteur, j'aurais pu accuser Mme Tinayre de timidité.

Qu'aurait fait Josanne si son mari, continuant à vivre par un décret de Mme Tinayre, ne lui eût pas rendu sa liberté ?

Il est probable que Josanne serait restée pour lui une garde-malade dévouée, mais aurait affirmé la puissance souveraine de son individualité en offrant à l'amant choisi, le joyeux don de son esprit et de son corps. Et la conclusion de *La Rebelle* eût été la même, l'utilisation de l'activité et de la personnalité humaine en vue du bonheur.

Voilà par où Mme Tinayre échappe à l'appellation de *pessimiste* et revient à un optimisme fécond par une courbe logique.

Pessimiste, elle l'était au début de son œuvre, parce que l'éducation chrétienne l'étreignait encore.

Aussi, voyez quels tâtonnements dans l'exécution, quel manque de fierté dans la conclusion de ce livre de jeunesse qui représente vraiment la *Rançon* payée par l'auteur au minotaure ancestral !

Jacqueline Vallier en arrive à sacrifier son propre bonheur, à briser l'existence d'un homme noble et généreux, au profit d'un être médiocre et léger, de ces êtres insoucieux d'idéal qui peuvent toujours reconstruire leur vie.

Mais — ceci est à noter — malgré sa passivité, Jacqueline ne peut pas être confondue avec l'héroïne du roman romanesque courant. Elle n'est déjà plus une sentimentale de tradition puisque l'idéologie vient se mêler à ses

instincts et les réformer, puisqu'elle aime, dans l'amant, non seulement l'amour, mais des attributs considérés à tort jusqu'ici comme étrangers à l'amour, puisqu'elle aime en Chartrain son propre désir d'élévation morale, de libération intellectuelle, d'indépendance sociale.

Que l'éducation première soit la plus forte n'a qu'une signification négligeable. L'essentiel — ce qui importe pour l'histoire de l'évolution de Mme Tinayre — est que si Jacqueline n'était pas digne encore d'avoir un amant, du moins était-elle capable d'avoir un élan vers lui.

La vie coulera, apportant à Mme Tinayre — je veux dire à Jacqueline Vallier — le don quotidien de ses expériences et nous la retrouverons plus tard dans *La Rebelle.* Elle aura changé de nom, voilà tout et il semble, en vérité, que Mme Tinayre créa le bonheur de Josanne Valentin pour venger Jacqueline Vallier de ses malheurs !

Depuis *La Rançon, La Rebelle* a appris à penser dans les livres de Noël Delysle. Elle a surtout appris à être sincère. Le seul mensonge qu'elle puisse commettre est un mensonge de charité. Si son mari n'était pas malade, infirme, à demi-mort, elle lui avouerait tout et elle partirait, le front haut, sans jactance, mais sans honte.

Pour tant de raisons, pour d'autres encore, Mme Tinayre appartient de droit à ce brillant groupe de romanciers sociaux dont le souci constant est d'accorder l'intrigue romanesque aux mœurs ambiantes, poussant ainsi jusqu'aux conséquences extrêmes, la conception balzacienne et préparant l'égalité sexuelle par la sincérité et la liberté en hâtant l'évolution du mariage et de l'amour.

A créer autour de ces personnages une atmosphère idéologique, il est bien vrai qu'ils risquent parfois de paraître livresques, mais il est aisé de constater que Mme Tinayre, consciente du danger, s'applique à organiser un décor bien réaliste, geste adroit qui mériterait d'être commenté si nous ne nous étions limité à considérer cet écrivain par son côté universel.

Arrivé à ce point de notre examen, il reste naturellement à conclure que Mme Tinayre, romancier d'idée, romancier psychologique, romancier social et moraliste, a déjà construit, avec une continuité patiente, un solide édifice digne d'une admiration réfléchie à cause de sa signification et de ses enseignements esthétiques et philosophiques.

Dépassant les menus gestes humains, les héros de Mme Tinayre s'appliquent à devenir des êtres représentatifs et à concentrer en eux la vie la plus large faite de sensibilité et de réflexion. Réunissant en un ensemble vigoureux les facultés intellectuelles et physiologiques, ils nous indiquent ainsi le but vers lequel doit tendre notre énergie si nous voulons être complets.

Vivre le maximum de sa vie, unir au cours d'une fête grandiose toutes les facultés humaines, réconcilier la chair et l'esprit désunis par vingt siècles de christianisme, faire de l'homme un être harmonieux au milieu de l'harmonie universelle, voilà à quelle généreuse philosophie aboutit Mme Tinayre, esprit vivant, ordonné et clair, qui, se souvenant de la *Nouvelle Héloïse* a su ne pas oublier *Thaïs*.

Il me plaît de terminer sur une évocation qui fixe fidèlement les traits de Mme Tinayre.

Du moins, après une lecture passionnée de ses livres — et tandis que je considérais l'ensemble — ai-je vu sculptés au fronton de l'œuvre, le visage du tumultueux Jean-Jacques et l'image harmonieuse d'Anatole France.



Paul Souchon, poète et auteur dramatique

Harmonieux, voilà le mot qui vient naturellement sous ma plume au moment où je veux parler de Paul Souchon, jeune poète de qui nous applaudîmes récemment au théâtre *Phyllis* et *Le Dieu Nouveau*.

De toutes façons Paul Souchon est harmonieux. Il l'est par sa technique, par l'ordonnance du sujet, la marche de l'action, l'idée créatrice.

Il l'est encore par sa propre évolution, évolution que je vois dessinée sur quelque papier, telle une courbe lente, régulière et d'une belle venue. Sa vie même, comme un vase de cristal, est transparente et l'on ne saurait dire si son œuvre contient sa vie ou si sa vie contient son œuvre.

Paul Souchon a une âme harmonieuse et d'écrire son nom me fait souvenir d'un Lamartine dont le visage ne serait pas enduit de miel chrétien.

— Ah ! comme Taine avait raison de rechercher, placé en face d'un homme, ses origines et comme Barrès trouverait en ce moment, s'il m'écoutait, un fondement à ses tombeaux.

Si jamais, en effet, la théorie de Taine mérita une application stricte, c'est bien dans le cas de ce poète qui passa sa jeunesse à Aix-en-Provence et en subit la formation intellectuelle.

— « Il y a beaucoup d'ennui et de solitude dans cette ville, il faut se suffire à soi-même et il faut être bien fort pour cela ». Ainsi parle Madame de Sévigné avec justesse.

Vivre à Aix-en-Provence, c'est agiter une forme humaine

dans un silence parfait, mais un silence qui n'engendre pas l'oisiveté. Le silence d'Aix bourdonne de voix et je ne connais pas de lieu plus désert où s'agite pareille foule.

Le promeneur, qui, délaissant le large cours Mirabeau, s'engage au long des rues désertes, n'a qu'un signe à faire : les vastes hôtels dont les murs semblent défendre des trésors, se peupleront à l'instant. Devant les portes des nobles hôtels, les portes aux belles cariatides et aux marteaux ouvragés, stationne probablement un carrosse. Sous l'œil des laquais parés de couleurs vives, des gentils hommes poudrés, enrubannés assistent des marquises guindées et imposantes.

Est-ce Madame de Sévigné qui va embrasser sa chère Madame de Grignan ? ou M. de Malherbe allant consoler M. du Périer ?

Aux yeux du promeneur la noblesse parlementaire revivra. Une voix, celle du passé, lui criera : « Il y eut ici, voici quelques siècles à peine, les représentants d'une ère hiérarchique. Ennemis de l'audace en matière sociale, ils soutenaient leurs énergies par l'orgueil, la majesté du faste et de la représentation.

Quoique tu penses et de quelque pâte dont t'ait pétri l'évolution, souviens-toi que nous avons dessiné les jardins de Versailles, construit le Louvre et que nous avons écrit « Athalie ».

Et maintenant, si le même promeneur, poussant plus loin son errance, va jusqu'aux bains Romains, il apprendra – et avec quel respect — que vingt-un siècles sont devant lui et que la cité aujourd'hui républicaine, avant de participer aux fastes de la monarchie, abritait cent vingt ans avant Jésus-Christ, le consul romain Sextius. Plus encore, il saura que Marius, non loin de là, parmi les plaines environnantes, détruisit avec ses légions l'armée des Teutons et si les images violentes ne contentent pas son esprit, il pourra s'assurer dans un coin du

musée d'Aix, en contemplant une mosaïque sur laquelle Orphée suggestionne les animaux au son de sa lyre, que la culture hellénique a touché cette région privilégiée.

Que ne peut sur une imagination, l'influence d'une si belle durée et d'une si obstinée survivance ? De quelle grandeur illimitée ne s'exhaussent pas des murs lorsqu'ils furent les immobiles témoins d'âges si nombreux et de fortunes si diverses ?

Et si vous pensez que la mer, par Marseille, est toute proche, et qu'un golfe à la fine découpure contient les mêmes eaux bleues dans lesquelles se baigne le rivage grec, dites-moi s'il est deux lieux en France capables de donner une telle leçon d'éternité par les exemples combinés d'une société pompeusement ordonnée, d'un passé d'énergie romaine, d'une attestation de la beauté attique. Ainsi le XVIIIe siècle donne la main par dessus l'abîme des ans au génie grec et dans le resplendissement du soleil, parmi les oliviers d'argent et les collines rases, l'Acropole peut délaisser Athènes et établir son décor sur la campagne provençale. Elle aura pour baigner son éternité le même air transparent et pour souligner les lignes de son fronton le même ciel bleu.

Le pèlerinage au Passé que peut faire le promeneur égaré à Aix, comment voulez-vous qu'un enfant ne le fasse point. Tout le sollicite dans ce but, mille concordances lui montrent sa destinée. Un a un, il remontera les degrés du temps, jusqu'à ce qu'enfin, ébloui, il reconnaisse Athènes. Alors il s'arrêtera. Arrivé devant le visage de l'Antique, on ne marche pas plus avant. C'est le terme du voyage mérité par notre amour.

Ce voyage, Paul Souchon l'a accompli comme tant d'autres... Mais c'est au retour qu'on reconnaît la qualité du pèlerin.

Les uns gardent de la vision un beau souvenir qui les ravit et les aide à vivre mais la plupart détournent la tête et accommodent leur existence à celle d'autrui.

Le poète lui, — ou ce qui revient au même, — celui qui est marqué pour le rôle de demi-dieu à cause d'une sensibilité spéciale, éprouve devant la laideur du présent une répulsion invincible et comme un naufragé qui cherche avec angoisse le rivage d'où il est parti, il tourne ses yeux tristes vers la gloire du passé.

C'est ainsi qu'entre dix-huit et vingt ans, Paul Souchon écrit les *Fragments Antiques*, évocation des âges mythologiques, suite d'hommages admiratifs envers le jeune homme antique, Vénus, Galathée ou Narcisse.

En compagnie des divinités païennes, il oublie tout. Le monde présent s'annule devant une si splendide évocation. Il n'y a plus d'hommes, mais seulement des nymphes et il comprend leur langage. Elles lui disent :

Si tu poses ta bouche vierge sur nos yeux
Ton corps s'enroulera dans une pourpre chaude,
Tu flotteras parmi des plaines d'émeraude.
De grands astres ardents circuleront en toi,
Et les lys de tes flancs se dresseront d'émoi (1).

Le sommeil impondérable et fluide, il lui parle et l'anime en des vers qu'il me plaît de citer.

Toi dont la forme songe aux vagues de la mer,
Je t'appelle, ô Sommeil, dans la douceur de l'air,
A l'heure où la chanson des sources est ouverte,
Où le cyprès, dardant sa longue flamme verte,
Frissonne sous le ciel et le couchant d'été.
Façonné par l'azur, j'ai conçu ta beauté
Et, jeune homme divin couronné sous les roses,
J'accours des bois sacrés et des montagnes closes
Pour lier de mes bras le sable de ces bords
Où se lève la fleur tardive de ton corps (1).

Mais laissons là ces belles allégories. Par toutes les fibres de notre chair, nous devons collaborer avec ceux

(1) *Les Élévations poétiques.*
(2) *Ibid.*

qui se pressent autour de nos formes vaines et la contemplation du passé ne doit servir qu'à gonfler d'activité la minute présente. Vision du passé ! Temps heureux qu'on traverse au cours de son existence, dans lequel on ne séjourne que peu d'heures et dont on ne goûte jamais assez la douceur.

Naturellement, en redescendant d'Athènes vers sa propre personnalité et son siècle, Paul Souchon a rencontré le Christianisme. Il l'a considéré et s'apercevant soudain que cette triste religion était le voile opaque qui interceptait, pour nos yeux, la lumière antique, il a noté souvent, au cours de ses poèmes, cette constatation.

Remarquons bien qu'il n'y a là aucun souci politique, aucune préoccupation immédiate de sociologie. Il faut lire très attentivement son œuvre entière pour découvrir quelques allusions au sujet d'idées générales, telles que l'idée de Patrie, par exemple (Chant de la servitude) (1), et encore n'est-ce pas un sociologue qui les exprime, mais un poète blessé dans sa hantise de paix et sa délicatesse intime.

Non, le christianisme est un ennemi, aux yeux du poète parce que, religion de tristesse, exaltatrice de sombres théories, elle met un frein, par sa mélancolie stérile et désespérée, à la joie hautaine et noble de la vie et qu'un homme, surtout lorsqu'il a en lui la magnifique frénésie méridionale ne peut accepter, sans déchoir, une thèse qui voudrait couler dans son âme je ne sais quelle dolente résignation à la douleur et à la mort.

Et Paul Souchon aime la vie. Il aime tout de ce qu'elle lui offre, et comme si les êtres ne suffisaient pas à l'allégresse de son cœur, il recrée les choses, leur prête un souffle et une voix. La nature est pour lui une maison intime, les forêts, des alcôves ; les arbres, des amis.

Pour un peu, il dirait comme François d'Assise « mes

(1) *Nouvelles Élévations poétiques.*

petits frères les oiseaux ». Le système cosmogonique du monde lui apparaît comme une immense et bienveillante complicité. La nature est l'autel sur lequel officie la vie et il y a pour tous sur son marbre, le pain doré et réconfortant que se partageront les hommes.

Né du soleil et de la pluie, au bord des routes,
Aucun visage humain ne s'est penché sur moi,
Mais les caresses de l'azur, je les eus toutes,
Des monts vierges et de la plaine je suis roi !
Voyez, je suis semblable aux bêtes des montagnes
Et j'ai perdu le cœur de l'homme dans les bois.
Mais quand l'aurore auguste envahit les campagnes,
Avec des hymnes et des pleurs je la reçois !
. . . .
Et je suis revenu vers l'ombre des grands arbres
Quand l'avril souriait à la beauté des fleurs ;
Et le sang qui bleuit dans les veines des marbres
A conduit sous mon front sa force et ses couleurs (1).

Avec une sensibilité si ardente, que Paul Souchon eût été privé de la culture classique, et c'en était fait de son équilibre. Au lieu de voir, du haut d'une pensée ferme, l'étendue du monde, il serait resté dans le jardin et aurait peut-être, au grand dommage des Lettres, ajouté un poème aux livres potagers de M. de Montesquiou.

Mais répétons-le, la violence du Midi est réfrénée par la discipline d'Aix-en-Provence, ville réminiscente du génie grec par le passage de la Renaissance et du XVIIe siècle, et si Paul Souchon chante la joie heureuse de la terre, c'est avec une mesure et une grâce heureuses.

D'avoir entendu rire les faunes, de s'être mêlé aux bacchanales, Paul Souchon en garde l'écho perpétué. Il croit que la vie est une bonne maîtresse quand on l'aime. Il est optimiste, ce qui ne veut pas dire que la tristesse lui soit inconnue. Elle sait toucher tout homme. Elle l'a touché comme nous tous, et il sait parler d'elle au besoin.

(1) *Nouvelles Élévations poétiques.*

Quand nous sortons, au bord du fleuve, le soir tombe,
Nous suivons tristement le convoi du soleil
Et nous allons ainsi de l'une à l'autre tombe :
Du néant de l'effort à la nuit du sommeil (1).

Mais c'est là pour le poète une période exceptionnelle. La marque de la vie est sur lui. Logiquement, il en affirmera toujours plus énergiquement le triomphe inéluctable. Après s'être absorbé, vers ses vingt ans, dans la contemplation des mythes antiques, il va se mêler à une activité plus militante et s'il continuera à les évoquer, ce sera pour rehausser la beauté d'aujourd'hui de toute la beauté d'hier.

*
* *

Un grand changement s'est opéré dans l'existence du poète. De la Provence lumineuse et dorée, le voici transplanté sous le ciel maussade de la capitale. Il n'y voit qu'une nouvelle forme de l'universelle énergie. Et alors, il découvre et il décrit *La Beauté de Paris.*

Il est presque impossible à un vrai Parisien de *voir* sa ville. Ses yeux, habitués à ses détails, ne peuvent en saisir le gigantesque ensemble, Paris pour l'aborigène n'est qu'une ville, mais pour le poète son aspect change.

Dans cet amas de maisons, de promenades, d'avenues, de monuments, il ne discerne pas seulement une cité, mais une abstraction, je veux dire son passé, ce qu'elle nous offre, l'histoire qu'elle nous lègue afin que nous enrichissions notre mémoire avec ses tragédies, ses héroïsmes, ses folies. Paris forge, sur chacune de ses pierres, une légende. On ne peut faire un pas sans découvrir un débris qui atteste, devant nous, avec une imposante solennité, l'histoire intellectuelle de notre pays et par ricochet l'histoire intellectuelle du monde.

Voilà, en vérité, de solides matériaux pour une imagi-

(1) *Nouvelles Élévations poétiques.*

nation, surtout quand cette imagination est française et qu'elle possède les qualités distinctives de notre race : l'ordre et la clarté.

Celui qu'a formé Aix-en-Provence ne saurait rester indifférent à ces manifestations du génie français. Aussi, de la première pièce du livre, en jaillit l'attestation.

Tes bois, tes parcs m'ont révélé
La grandeur de l'âme française,
L'ordre par le rythme voilé
La force qu'une grâce apaise !

Et au cours de ses errances, ce sera le Jardin du Luxembourg qui cadrera le mieux avec ses songes parce qu'il y retrouvera, rendus matériels et palpables, les principes qui forment l'armature même de son idéal.

Il y a là des soirs apaisés qui forceraient au rêve l'âme la moins noble. Le poète en subit le charme, profondément. Il le chante. Il en célèbre les allées et surtout cette merveille : la fontaine Médicis, dans laquelle le soleil :

... Se baigne solitaire au fond de ton bassin.
Des héros et des dieux, des nymphes au beau sein
Peuplent autour de toi les profondes verdures.
Un sylvain tient sa flûte entre ses lèvres dures.
Et son chant qui décrit ton charme, son chant pur,
Il l'emprunte à l'oiseau qui passe dans l'azur.
Au devant de la ligne idéale des marbres,
Un lierre qui joue au tronc lisse des arbres
Frémit, selon le gré capricieux du vent.
Et la fontaine rit sous son reflet mouvant. (1).

Parfois, le jardin a des conseils sanglants. Un jeune désespéré, un soir, s'est suicidé. Le poète a pu voir le corps allongé sur le sable rougi. De ce fait divers naît un poème de pitié. Un poète est un grand égoïste et quand il a pitié des autres, c'est toujours de lui-même qu'il a pitié.

(1) *La Beauté de Paris.*

Il se penche sur ce cadavre et médite sur cette mort. Mais une image funèbre n'a pas de prise efficace sur un cœur quand ce cœur est naturellement tourné vers la beauté des choses et ce chant de mort se termine par une invocation à la vie et Paul Souchon, par ces vers, est nettement marqué.

De t'avoir contemplé j'emporte au fond de moi
Pour l'œuvre de la mort cette horreur invincible
Qui nous fait mordre, ô vie, à ta gorge terrible ! (1)

Parce qu'il aime le Jardin, ce dernier lui fait don de ses meilleures inspirations. L'air, la couleur, le son, voici que toute l'âme du jardin se résout en images.

Mais regarde, aux rameaux d'un arbre qu'il couronne,
Un oblique rayon, rouge et or, a planté
Dans le cœur du printemps la hache de l'automne. (2)

Un faune de marbre rencontré au détour d'une allée, rappelle l'antiquité au poète. Alors sa vision se replie vers les temps plus beaux où la religion invitait l'homme à la joie et au plaisir. Pan, du fond des siècles, lui fait signe. Il va le visiter au Louvre et s'exalte en lui parlant !

O Pan, tu trouveras encor des jeunes hommes
Pour célébrer ton culte avec le cœur qu'il faut !
Viens ! Nous te conduirons dans tes propres royaumes
Où la forêt s'endort dans les bras du vent chaud !
Car, seul des anciens dieux, seul de l'antique Olympe
Homme et bête, ô grand Pan, tu ne saurais mourir !
Je vois ton corps velu qui s'agite et qui grimpe
Sur les monts azurés des temps qui vont venir !

* * *

Dans ces vers que j'emprunte à la *Beauté de Paris*, se pressent déjà une fermentation d'énergie. Il semble, à

(1) *La Beauté de Paris.*
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*

entendre ces appels véhéments, que le poète se trouve trop à l'étroit dans les limites du poème et qu'il éprouve une douleureuse gêne de ne pouvoir traduire, avec un instrument plus vigoureux, ses vigoureuses affirmations.

Pour opposer une théorie à une théorie, pour accuser le relief d'une pensée, pour synthétiser en un bloc cohérent ses idées éparses et figer côte à côte la vision d'un triste présent et celle d'un passé séducteur, la forme du poème ne lui suffit plus. Il la dépasse et la brise.

Simplificateur, amateur des situations nettes, le voilà bien armé pour la scène. Paul Souchon aborde le théâtre.

Il l'aborde avec les mêmes procédés d'ordre, de logique et de clarté.

Fidèle à cette antiquité qu'il aime, il ne déparera point sa manière en boursouflant son écriture : il chantera la Grèce comme elle veut être célébrée, avec un lyrisme contenu par l'ordonnance, avec une chaleur bridée par l'ordre harmonieux. Paul Souchon appelle l'ombre éternelle du grand Pan : le dieu de la vie lui répond et « le Dieu Nouveau » jaillit de cette émouvante confrontation.

Mais avant d'examiner cette tragédie, l'avant-dernière en date — du moins au point de vue chronologique de la représentation — il convient de s'arrêter devant sa *Phyllis*, tragédie que nous donna le théâtre Bour (1), voici tantôt deux ans. Telle qu'elle est, ornée d'une préface de l'auteur, elle emprunte, au programme qui la précède, une signification particulière.

M. Paul Souchon, en effet, âme harmonieuse et esprit lucide, ne chante pas pour le seul plaisir de chanter. De

(1) *Phyllis* a été représentée avec un très grand succès au Théâtre de Verdure de Genval à Bruxelles, ainsi qu'à Aix-en-Provence le 14 octobre 1906. Reprise dans cette dernière ville le 13 juillet dernier dans le parc Sextius, M. Léon Segond, dans le rôle de Demophoon joua en grand artiste, Mlle Claude Ritter dans celui de « Phyllis » le seconda à merveille, et il me plaît de signaler cette extraordinaire aventure d'un poète, prophète en son pays !

son admiration pour l'antiquité, de son respect pour le XVIIe siècle et pour cette discipline vigoureuse qui donne à l'œuvre d'art la solidité du granit, Paul Souchon a déduit une règle pour sa propre technique : le joug de la claire simplicité bride sa fougue lyrique et ce n'est pas dans les subtiles névroses et les irritables neurasthénies qu'il puise son inspiration.

La situation du théâtre contemporain devait donc le frapper et l'inquiéter comme elle inquiétait déjà, il y a vingt ans, Barbey d'Aurévilly.

Si nous exceptons le mouvement de renaissance classique, mouvement qui compte des noms comme ceux de Jean Moréas, Catulle Mendès, Mistral, d'Annunzio, d'autres encore, et qui mérite une étude particulière, où est le Théâtre contemporain ?

Nulle part. Nous n'avons pas de Théâtre.

Je suppose qu'on ne peut pas classer — lorsqu'on se tient en dehors de tout esprit de camaraderie forcément momentané — on ne peut pas classer sous le grand vocable « Théâtre », ces pièces hétéroclites qui gaspillent leur temps — et le nôtre — en s'occupant des nourrissons et de l'avarie ?

On ne peut pas classer davantage, dans cette catégorie, des pièces-brillantes, je n'en disconviens pas, mais dont le brillant ne résiste pas à l'épreuve d'une saison ?

Un grand espoir de résurrection nous vint quand *Cyrano* parut. *Cyrano* aurait pu être un chef-d'œuvre, mais il aurait fallu qu'un poète l'écrivît et ce ne fut que M. Rostand.

Nous n'avons pas de Théâtre et quand il a été donné, par extraordinaire, à un poète de monter sur la scène, il a trouvé le moyen de s'aliéner le public, parce qu'il lui a parlé dans une métrique fantaisiste, vague mélange de mauvaise prose et de mauvais vers, langue hybride, dépourvue de rythme et illustrée d'images obscures. On a oublié que le théâtre plus que toute autre forme d'art, a

besoin de clarté et de simplicité, au moins en apparence, puisqu'il s'adresse à une masse multiforme, masse aux mille cerveaux et aux mille cœurs.

Cette crise traversée par la poésie dramatique a frappé M. Paul Souchon. Il l'a envisagée, il l'a étudiée, en a recherché les causes et conclu qu'il était urgent de renouveler la scène française.

Pour ce faire, quel outil verbal doit employer l'ouvrier dramatique : le vers libre ou le vers régulier ? M. Paul Souchon n'hésite pas. Il proscrit le vers libre « parce qu'il est une erreur, un compromis entre la prose et la poésie, et tout à fait indigne et incapable, comme il l'a amplement démontré, de produire une œuvre durable ».

C'est dans le moule du vers régulier que nous devons déposer nos images, assure M. Paul Souchon. « Lui seul porte, en lui, assez de force et de souplesse pour tout exprimer immortellement. Par ses lois nécessaires, il recommande le travail, la difficulté vaincue, la beauté. Il est l'ami de la mémoire et se prête sans se briser aux brusqueries de la passion comme à l'ampleur de l'éloquence ».

Avec un tel outil, l'inspiration pourra construire de solides tragédies, non pas des pastiches, le pastiche des chefs-d'œuvre étant le plus grand crime, mais des pièces qui emprunteront au classicisme la sobriété éloquente, la solidité de ses fondements, l'harmonie du fronton, la pure ordonnance des lignes ; et au romantisme « la liberté du sujet » et « la belle allure », Le présent, lui, offrira au poète toute sa poésie, cette poésie moderne qu'a renouvelée l'esprit scientifique et les mille préoccupations parmi lesquelles nous vivons aujourd'hui, « la poésie de l'homme dans la nature, dans la société qu'il s'est créée, l'amour, l'amitié, la jalousie, les révolutions, le jeu du doute et de la foi, les élans de l'hérédité, les misères de la folie ».

Le poète n'a qu'à choisir. Il a pour ses yeux et ses chants l'humanité vivante.

Faisant abstraction, en ce moment, de ma propre pensée pour donner, sans la farder ou la compromettre, celle de Paul Souchon, je m'applique à suivre son texte, tel un traducteur, et à restituer avec fidélité, le programme qu'il trace au Théâtre poétique.

A-t-il rempli ce programme? Il s'en défend et il a raison.

Un programme poétique a ce point de commun avec un programme politique qu'il faut, pour le réaliser, le travail assidu du temps et de plusieurs générations. Au fond, pris individuellement, nous ne pouvons que remplir notre tâche. Paul Souchon travaille à la sienne avec une intelligente ténacité et les deux tragédies qu'il a données à la scène nous ont permis de mesurer l'angle sous lequel lui apparaît le théâtre d'aujourd'hui et celui de demain.

L'action, dans *Phyllis*, quoique violente, se résout en des lignes simples. Deux sentiments puissants : l'amour et le devoir se heurtent, mais ils se heurtent sans cris romantiques. De l'élégance couvre le combat, mais une élégance racinienne qui ne nuit point à l'émotion et qui la sert, au contraire, en rendant plus brutale et plus saisissante l'intervention du destin et de la mort.

La nourrice de la reine Phyllis, Chariclée et Hésione, sa suivante, remplacent en quelque sorte le chœur antique. On voit que Paul Souchon s'applique à les rendre nécessaires. Ils ne représentent pas la foule, procédé qui choquerait aujourd'hui, ils sont mêlés à l'action, la renforcent et mêlent à la noblesse parfois un peu monotone de l'alexandrin la souplesse d'un rythme moins nombreux.

Phyllis est une tragédie, solidement construite, et parmi ces cinq actes que de beaux vers.

> Quand la moisson est mûre au gré du moissonneur
> Il se lève et l'abat. Quand la toute puissance
> Du destin aura mis son doigt sur la balance,
> La cité des Troyens descendra dans la nuit.

..... La vie est à tous ceux
Qui savent la porter et la nourrir en eux!
..... Le ciel lui-même est vide
Puisque tu n'es pas là pour le voir avec moi!

Paul Souchon ne dilue pas la pensée, il la ramasse entre les mots essentiels; de là des vers qui font balle et des images frappées comme des médailles. Ainsi par le choix du sujet et la manière de le traiter, il s'applique vraiment à réaliser son idéal dramatique.

Mais c'est dans *Le Dieu Nouveau* qu'on peut voir, plus violemment encore, le souci de réaliser un programme strictemeut.

« La poésie de l'homme dans sa propre pensée... le jeu du doute et de la foi... les élans de l'hérédité (1) » voilà de quoi est fait *Le Dieu Nouveau*, pièce qui sait rester vivante et forte en étayant d'une action dramatique le conflit de deux systèmes et de deux métaphysiques.

Si *Le Dieu Nouveau* est, par sa construction, dans la tradition du cycle grec, elle revêt un aspect moderne en rendant sensibles les grands courants du christianisme et du paganisme.

Les personnages qui s'y meuvent sont plus que des hommes ou des femmes, ils sont des idées, des valeurs abstraites. Comme *Tartuffe*, *Le Dieu Nouveau* est une thèse, mais on ne la voit pas, l'auteur l'ayant étroitement mêlée au sang et à la chair de ses héros.

Apollon incarne le paganisme et le panthéisme; Madeleine symbolise le christianisme. Vie et mort, douleur et joie, n'y a-t-il pas, dans le heurt de ces mots représentatifs, toute notre intellectualité présente et n'est-ce pas une haute actualité que de mettre en présence, sur la scène, les soucis de nos cerveaux et les rêves de nos cœurs.

Grâce à ce conflit caractéristique, *Le Dieu Nouveau* est pareil à un clair miroir. Le visage contemporain, nou-

(1) *Phyllis*. — Préface.

veau Narcisse, s'y contemple. Quoique ennemis en apparence, la poésie et la science révèlent leurs points de contact et que la pensée poétique, après la vaste consultation scientifique du XIXe siècle, a évolué vers une conception plus vraie de l'univers. L'homme, en effet, chaque jour se rend un peu plus maître des éléments, les forces naturelles, par la puissance de son intelligence deviennent ses collaboratrices assidues. Ainsi se vérifie l'unité de la matière et les correspondances qui lient l'être aux choses et les choses aux êtres détruisent peu à peu le mythe d'un dieu personnel.

La pensée et la chair, l'âme et le corps, après un duel implacable déposent les armes, reconnaissant qu'ils étaient des frères ennemis et que d'une entente commune naîtra une vie nouvelle plus exacte, plus large et plus magnifique.

Le poète, à cause de sa sensibilité même, ne peut rester inerte en face de l'être qui se crée et déjà, pareil au coq qui salue l'aube d'un beau cri, il chante la nouvelle conscience de l'humanité. Par là, il reprend vraiment son rôle d'officiant sacré et répète le geste du poète grec qui était en quelque sorte l'ouvrier du dogme. C'est en vertu d'une splendide hérédité qu'il concentre en de nobles vers, toute la beauté du panthéisme.

Lorsque tout était jeune et que, dans la nature,
Librement, fortement, vivait la créature;
Quand la vigueur, l'ardeur, la joie et la santé,
Fleurissaient sous le ciel et parmi la clarté,
Lorsque tout était pur, naïf et que la terre
S'offrait à ses enfants sans voile et sans mystère,
Lorsque tout était beau, les esprits et les corps,
Les dieux et les humains, je rayonnais alors !
Personne, en ce temps-là, ne faisait de la vie
Une route d'horreur péniblement suivie !
Elle était le seul bien, le trésor éclatant
Que l'on voyait briller aux yeux de chaque instant,
Et dans l'enivrement où plongeait la matière,

On accordait la vie à la nature entière !
Mêlés aux éléments, sublimes, agrandis,
Les hommes possédaient alors ce Paradis
Que ton Christ, à présent, ne peut plus que promettre !

Ainsi parle Apollon, momentanément vaincu par le christianisme. Vaincu à jamais ? Non. C'est lui qui nous rassure.

... Rentrons dans la vaste nature
D'où nous sommes sortis ! Mais lorsque l'imposture
Du dieu de la laideur sur terre cessera,
L'homme désespéré vers nous se tournera !
Guidé par son instinct et le chant des poètes
Il renouvellera nos rites et nos fêtes,
Nos temples sortiront plus beaux, plus éclatants,
De la poussière antique et de l'oubli des temps,
Et vous aurez encor, pour vos danses divines,
Muses, des bois sacrés et de vertes collines !

De tels vers et l'assurance qu'ils contiennent d'un beau devenir doivent réjouir ceux qui servent l'Art.

Rappelons-nous que le panthéisme ressuscita au XVIIe siècle avec Spinoza et que parallèlement à cette résurrection fleurirent d'une vie intense l'art, le théâtre et la poésie française.

A chaque fois que nous tentons de secouer le joug du Fils de l'Homme, venu avec douceur nous offrir le renoncement et la volonté de souffrir, il semble que les dieux veuillent nous récompenser d'un effort à comprendre leur véritable sens et la nature se donnant à nous, des chefs-d'œuvre s'affirment.

Puisse l'exemple d'une encourageante analogie se répéter pour nous et couler dans nos cervaux et dans nos doigts un peu de cette énergie divine avec quoi se crée la Beauté !

*
* *

Voilà, fixés dans ce qu'ils ont d'essentiel, les traits d'un des meilleurs ouvriers poétiques de l'heure présente.

Dans la mêlée littéraire — hétéroclite composé de rares artistes et de féroces industriels, — parmi le mouvement incessant de générations qui passent et de livres qui meurent, j'ai cru bon de m'attarder en compagnie d'un jeune poète qui a réalisé, avec modestie, une œuvre dont une petite partie aurait suffi à vingt autres que je connais, pour s'édifier un socle solide et entretenir une bruyante renommée.

Si nous possédons beaucoup de joueurs de flûte, il est exceptionnel de trouver un artiste qui sache établir, en un harmonieux équilibre, les rapports d'une ferme pensée et d'une belle langue, et qui semble donner raison à Hegel quand ce philosophe offre, comme support à la perfection littéraire, le rapport adéquat du fond et de la forme, de la pensée et de l'expression.

Paul Souchon, esprit maître de soi-même, continuera probablement, avec cette logique qui ne l'abandonne jamais, à suivre sans faux-pas son imperturbable chemin.

J'imagine que, parti de l'antiquité, et spectateur fervent du gigantesque conflit qui nous déchire tous : rétrécissement de l'individu par le pessimisme chrétien, élargissement du moi par l'amour éclairé de la vie, M. Paul Souchon, de plus en plus, évoluera vers le présent, se mêlera aux mœurs ambiantes, traduira nos fièvres, nos élans, et que, délaissant pour un temps le passé, il donnera à la scène une tragédie contemporaine (1).

Mais il est vain de prophétiser !

Il suffit, pour l'instant, à M. Paul Souchon d'être vrai-

(1) Ce livre était prêt à paraître lorsque le théâtre antique d'Orange et le théâtre du poète Paul Barlatier « Athéna-Nikè » représentèrent le *Roi Midas*, comédie antique de MM. Paul Souchon et André Avèze. Constatons que le sujet n'a servi aux auteurs que comme une heureuse transposition. Paul Souchon et André Avèze eussent organisé leur pièce sans Midas et ce qui s'est appelé une « comédie antique » eût pu s'appeler une comédie moderne.

Cette audace, accueillie avec faveur, constituera une utile indication pour les jeunes auteurs dramatiques.

ment un poète et d'épuiser la noble signification de ce mot en jetant, par ses hautaines conceptions, de l'énergie et de la virilité au cœur des hommes.

Grâce à lui, je vois surgir Apollon à l'horizon, Apollon dieu impérissable. De sentir que ma vie, accordée aux éléments, à la couleur du ciel, aux reflets mouvants des eaux, revêt une vigueur inconnue jusqu'ici, je grandis en force et en santé.

Et n'est-ce pas la marque du Poète de doubler l'homme, de l'augmenter par le sortilège du rythme, des beautés éparses dans l'univers, et de renouveler ainsi, en modifiant l'individu, l'atmosphère de la Cité ?



Madame de Noailles, poète de l'Orgueil

Après Don Juan, je crois que l'auteur des « *Natchez* » fut le plus orgueilleux des hommes ; néanmoins, par une suprême ironie, M. de Chateaubriand se trompa en définissant l'orgueil « la vertu du malheur ». Non, non, cent fois non ! Il y a mal donne dans les termes. Disons plutôt que l'orgueil est la vertu du bonheur et renvoyons ceux qui ne nous croiraient pas à l'œuvre de Mme de Noailles.

Ils y trouveront certainement une réhabilitation souveraine du premier des péchés capitaux et quand ils auront lu les poèmes dionysiaques dans lesquels le tact, l'ouïe, la vue, s'accordent en une complicité magnifique afin de voir, d'entendre et de toucher l'univers infini, ils ne pourront plus nier, même les plus chrétiens, que l'humilité ne soit une maladie de l'âme; ils seront obligés de convenir que la vraie sagesse consiste à se jeter avidement sur la beauté du monde et à se l'incorporer ; que la santé, c'est la joie, que la joie, c'est la vie et que la vie, c'est l'orgueil.

Bien plus. A réfléchir un peu sérieusement sur ce sujet, il apparaît que la vie est tellement la seule puissance féconde que tout ce qui veut la limiter ou la restreindre ne peut avoir qu'une existence paradoxale.

Le christianisme nous a souvent entretenu de l'humilité, mais il nous l'a offerte en spectacle bien rarement et quand il a eu des exemples à nous proposer, il a dû aller les chercher parmi la classe des esclaves.

Chez les dirigeants de l'esprit chrétien, je parle de ceux

qui possédaient une intelligence véritable, l'humilité, déclarée vertu, ne fut jamais qu'une vertu de droit non de fait et l'énergie de leurs rêves dominateurs, fut pour l'humilité qu'ils vantaient la plus puissante des contradictions.

N'est-ce pas le contraire de l'humilité, n'est-ce pas de l'orgueil, du plus démesuré et du plus fol, que le songe d'un Christ qui croit que sa mort contient en germe la réhabilitation du monde et qu'à son flanc est rattaché toute la destinée humaine?

N'est-ce pas de l'orgueil que l'opiniâtreté géniale des apôtres essayant d'adapter à la réalité l'ambition spirituelle de Jésus et imaginant comme limites à l'expansion religieuse, les seules limites du globe ?

Et même chez le très humble François d'Assises, n'est-ce pas un orgueil étouffé qui se venge, que son amour immense auquel les hommes ne suffisent plus et qui distingue les fleurs, les arbres et les oiseaux jusqu'à leur conférer une identité humaine et à les appeler « mes petits frères ! »

L'orgueil ? Mais il est partout. Dès qu'il y a phénomène de volition, il y a manifestation d'orgueil. Dès qu'il y a dessein de s'augmenter en puissance, il y a orgueil. Un soupir de regret, un cri d'espérance, un baiser qui veut aller jusqu'à l'âme, une foule qui veut devenir une démocratie, voilà de l'orgueil. Il suffit de vivre et d'aimer la vie pour être orgueilleux, l'orgueil est la vertu des forts tandis que la vanité n'est que la laideur des faibles. L'orgueil est partout, dans l'homme qui veut vivre et dans la nature qui ne consent pas à mourir. Il est partout.

Mais, nulle part, il n'est aussi persuasif, aussi abondant, aussi ivre de sa vertu que dans les vers de Mme de Noailles.

*
* *

Mme de Noailles a fait autre chose que des vers. Elle a fait, ou plutôt, elle a cru faire des romans. Il est curieux

de remarquer que les poètes ont souvent envie de s'occuper de ce qui ne les regarde pas.

Mme de Noailles, donc, s'est essayé au roman et au roman psychologique et il lui est arrivé l'aventure qui devait fatalement lui arriver : les qualités qui la servaient dans la poésie l'ont desservie dans le roman. Je ne sais si elle s'en est aperçue à la fin, mais il me semble qu'elle aurait pu le deviner avant que de commencer.

Si Mme de Noailles, au lieu d'être instinctivement ce qu'elle est, eût été froidement un de ces demi-poètes qui, possédant quelques dons misérables les font soigneusement valoir et les exploitent, grâce à de petits procédés de métier, comme on exploite une vacherie ou un domaine, Mme de Noailles eût compris avant d'écrire *La Nouvelle Espérance, Le Visage Émerveillé* et *La Domination* que sa subjectivité, précieux adjuvant en poésie, deviendrait un défaut capital dans le récit, que ses récits quoiqu'en prose resteraient toujours des poèmes, moins la rime, et qu'à tout prendre, mieux valait les écrire tout de suite en vers.

Mais à quoi bon récriminer. Mme de Noailles a voulu construire des romans et elle a composé des poèmes en prose d'ailleurs exquis en certains endroits, presque toujours maniérés, d'une subtilité un peu naïve, d'un style qui n'est, en dehors de l'image, qu'un exercice de préciosité, parfois rebutant, qui sent son Hôtel de Bourgogne et sa Madeleine de Scudéry.

La trame en est falote, la psychologie en est presque toujours absente et les personnages confondant la littérature avec la vie, parlent, se mouchent et aiment comme des *gendelettres*. Aussi tiennent-ils des propos puérils et charmants.

Heureusement, Mme de Noailles veille sur ses héros et sur ses lecteurs. Aux premiers, elle donne de la tenue en leur soufflant des paroles divines, aux seconds elle donne le courage de continuer leur lecture, en enchantant leurs

yeux d'une poésie qu'elle déploie comme un éventai peint par Watteau.

Je jure que ce ne sont point là, de ma part, des accusations gratuites ou des compliments à l'eau de rose et voici des exemples.

Comme tous les grands passionnés, Mme de Noailles ne s'intéresse au monde extérieur qu'autant qu'il se rapporte à sa propre personnalité. Incapable de dissocier l'acte d'autrui de sa sensibilité, elle transporte sa sensibilité dans l'acte d'autrui et même dans la façon d'être des choses.

« L'air glacé et contracté semblait souffrir, comme portant en soi de l'oppression,.. » ... « Par instants le vent salubre et triste... » ... « musique faible et toussante qui prenait froid en montant dans l'air d'hiver... » (1) dira-t-elle. Et qu'on ne croie pas que je choisisse ces phrases à cause de leur contexture douteuse.

Sabine et Marie causent en ces termes.

« Mais l'air, le plaisir, dit Sabine, la tristesse prise au moment où on la veut, la flânerie avec ses beaux projets sourds et sombres, le rire trop long, ou bien, le soupir sur tout, si fort... » (2)

C'est qu'étant maintenant réfléchie et grave, et probablement selon ma vraie nature, j'ai pourtant, par instant, le souvenir d'un être passé, si différent, si fou, si pauvre, mais qui riait et pleurait à en mourir de félicité... »

C'est encore Sabine qui dit : « moi, j'aime l'instinct, la force et la vie, et tout ce qui crie, s'élance et tombe, et tout le mauvais caractère humain, si touchant et si sensible » montrant ainsi qu'elle a lu les livres de Mme de Noailles avant que d'y jouer un rôle.

Savez-vous comment elle voit Jérôme Hérelle, candidat à son cœur.

(1) *La Nouvelle Espérance*, roman.
(2) *Ibid.*

« Elle trouvait qu'il devait ressembler à Adolphe de Benjamin Constant, à Werther, à l'amant de Manon, et elle reportait si ingénument sur lui le goût qu'elle avait de ces héros, qu'il lui apparaissait véritablement empreint de leur fièvre et de leur mélancolie. »

Et tout cela, en vérité, fait bien de la littérature pour une amoureuse.

Parfois, il arrive à Mme de Noailles de délaisser la psychologie sentimentale pour s'essayer à l'observation sérieuse.

Elle voudrait bien exposer les moyens dont se servira Henri de Fontenay pour arriver à la députation. Son embarras alors est manifeste. Elle le résume modestement en deux mots « manœuvres habiles » et croit être quitte envers le lecteur. Il est certain que le nommé Balzac eût édifié sur ces « manœuvres habiles » un volume de cinq cents pages ! La littérature de Sabine, si elle est exagérée, est inépuisable.

« Vous êtes toute l'intelligence, dit-elle à son amant Philippe Forbier... J'aime que, sachant la vie avec une si sèche exactitude, il monte continuellement de vous une tristesse et un désir qui refont de la buée sur les choses.,. Vous êtes pour moi l'ouvrier de l'infini. L'autre soir, dans le beau jardin du Luxembourg, quand vous étiez debout, et que vous parliez et que vous bougiez au moment du crépuscule, il me semblait qu'une de vos mains baissait le jour, et que l'autre ouvrait les grilles d'argent de la nuit... »

Au fond, on le voit, la Sabine de « *La Nouvelle Espérance* », n'est pas une sensuelle, mais une cérébrale. Quand on a lu Spinoza à 15 ans, il en reste toujours quelque chose à trente. En réalité, c'est moins l'amour qu'Ibsen qui la tue à la fin du livre. Après avoir tenté des essais, elle n'a pu goûter à toute la joie humaine et comme elle est une belle orgueilleuse dans le genre de Mme de Noailles, elle comprend que la mort, seule, est digne de la recevoir.

Si Sabine est plus cérébrale que sensuelle, si elle ressemble davantage à Mme de Noailles qu'à la Sabine rêvée par Mme de Noailles, la religieuse du « *Visage Emerveillé* » ne le cède en rien, sous ce rapport, à sa sœur. Elle est une Mme de Noailles qui a pris le voile.

Un jeune homme Jullien Violette vient la visiter la nuit dans sa cellule et elle y prend plaisir, car cette délicieuse nonne est une ingénue et si elle a lu les « *Fleurs du Mal* » et Ronsard, et probablement Marivaux, elle a lu « *Le Cœur Innombrable* ». Toutes ses facultés amoureuses sont blotties dans ses yeux. Son sexe ne s'épuise que par ses regards et son Dieu n'est pas dans le ciel, mais au cœur des lys et dans la pulpe savoureuse des abricots mûrs.

Elle chante des cantiques, mais à la gloire des jardins. Elle célèbre le raisin « qui a le goût du musc et de cassis », la prune verte « fendillée, décollée, crevée, qui est si petite qu'on ne goûte ni la première, ni la seconde », la « petite nèfle déjà morte, morceau d'automne qui tient dans le creux de la main, petit cadavre de fruit qu'on a composé en pilant les feuilles moisies de la terre » et à qui elle dit « vous avez cinq beaux noyaux, ronds, lisses, vernis, luisants, soyeux, comme de beaux hannetons vivants qui ont des ailes. »

Voilà de jolies occupations pour une religieuse. Il faut l'en louer. Ceci la sauve de cela. L'amour des belles choses la sauvera de l'amour des hommes. Elle est une de ces orgueilleuses qui ne se peuvent humilier que devant la nature, parce que la nature leur donne tout d'elle-même et ne leur demande rien.

Aussi, voyez combien est touchant le ravissement continuel de la fragile nonne adoptée par Mme de Noailles. Pour elle, tout est doux, son corps est « doux », la nuit est « douce », le crépuscule est « doux », la lune est « douce », le ciel est « doux ». Je pourrais citer une page où il est parlé de « l'essence de votre douce douceur ». Mme de Noailles devrait se méfier de ce mot. Il exagère.

Soyons justes. Un jour, Mme de Noailles a fait un effort violent afin de réussir un roman et elle a écrit « *La Domination* » et espérant sortir de soi-même, elle a essayé de mettre debout « un homme » et elle n'a pas mieux réussi et « *La Domination* » est un livre d'une réelle valeur poétique comme les deux autres et la « *Domination* » est une analyse scrupuleuse, beaucoup plus que les deux autres et la « *Domination* », en définitive est un poème en prose comme les deux autres.

Antoine Arnault pense, aime, vit avec la frénésie de Mme de Noailles.

« Antoine Arnault riait doucement de plaisir en regardant devant lui l'azur du soir... La vie devant lui était si belle qu'il la prenait dans ses deux mains, lui souriait, la baisait comme un visage », écrit-il à son ami Martin Lenôtre. Il chante l'été « la douceur de la verte prairie ». Il parle des « reines-des-prés », des « trèfles fleuris », de « l'angélique sauvage ».

« L'été, dit-il, c'est justement ce qu'on ne peut pas dire ! Les pelouses et le ciel font deux amoureuses haleines... Le corbeau doucement traverse l'azur... les hauts blés remués et défaits semblent le lit de Cérès voluptueuse ».

Si la religieuse du « *Visage Émerveillé* » avouait « J'ai de l'orgueil. Quand il fait beau et parce que je suis jeune, j'ai de l'orgueil... », Antoine Arnault, lui, s'écrie :

... « Lorsque je marche près de lui, mon orgueil, loin de s'abattre, s'élève. Je m'écrie : Ah ! qu'importe, je le sens bien. nul être ne m'est supérieur ! Oui, Martin, les chants du jeune Shakespeare ne l'énivraient pas davantage que ne m'enivrent les parfums de mon cœur. »

Lorsqu'il aime, ne croyons pas que ce soit avec ses sens.

S'il fait de Donna Marie sa maitresse, c'est parce qu'elle possède « un cœur aristocrate » et s'il fait de la suivante de Donna Marie sa maitresse, c'est pour mieux jouir de

l'humiliation d'un « cœur aristocrate ». Un Don Juan sommeille dans l'âme de tout homme qui a le culte du « moi ».

Et après tout cela, et malgré tout cela, je répète volontiers que les romans de Mme de Noailles, quoique ratés, se lisent et se relisent.

Il est vrai qu'à chaque page se rencontrent des images ravissantes, des pensées originales et d'heureuses rencontres de mots. Mme de Noailles, par exemple, invente des définitions telles que celles-ci :

« Le silence est un voile fin qui se balance... » Etre heureux, c'est avoir le cœur, l'esprit, les mains vides... » .. « La volupté, c'est un moment silencieux et haut comme une voûte infinie... » ...« La conscience, c'est une tristesse qu'on éprouve après un acte qu'on vient de faire et qu'on referait encore... » .. « L'été est une route d'or qui marche et nous entraîne... » (1).

Mme de Noailles trouve des images dont la justesse est à louer.

«... Un moulage de l'admirable visage de Beethoven, visage large et plat, détendu par la mort, et comme écrasé de sublime... » (2) ...« Elle regardait le ciel éteint, et les hirondelles, passant sans bouger les ailes, posées de travers, comme une barque qui tangue... » (3) ...« Dans l'air chaud... le silence semblait filer du soleil et du miel, aidé par le vol des insectes énervés qui faisaient un imperceptible bruit de rouet... » (4) ...« Je ne fais rien que rêver et prier. Mes doigts joints, pointus, sont inactifs et doux comme des petits cierges qui brûlent... » (5).

Et enfin, je ne connais rien de plus chantant, de plus frêle, de plus parfumé que cette prière qui clôt « Le Visage Émerveillé ».

(1) *Le Visage Émerveillé.*
(2) *La Nouvelle Espérance.*
(3) *Ibid.*
(4) *Ibid.*
(5) *Le Visage Émerveillé.*

« Sainte Vierge Marie, je vous offre le mois de mai, le mois de mai où chantent les colombes, où les douces nuits brûlent comme des veilleuses blanches, où le cœur de toutes les jeunes femmes se brise, quand, au bord des fenêtres d'été, l'odeur du jasmin est plus forte que tout leur courage. »

Qui ne voit maintenant que les romans de Mme de Noailles ne sont que chants et que ce qui serait blâme pour un autre est à son endroit la plus scrupuleuse des louanges.

Constater, que malgré elle, Mme de Noailles ne sait être en fin de compte, que Mme de Noailles des *Eblouissements* et rien de moins, qu'est-ce à dire, sinon que Mme de Noailles a une véritable personnalité, qu'elle est un beau poète et un beau poète de l'orgueil.

*
* *

Et elle l'est absolument. Elle l'est, avec une magnificence incomparable.

La phrase qui rôde autour de l'image et la crée, la phrase qui se creuse, qui demande à l'épithète la nuance et le moelleux, le rythme qui se veut parfait et qui pour y arriver rejette souvent le mot propre au profit du mot inattendu, l'ardeur admirative, la frénésie impulsive, le lyrisme bouillonnant qui, tout à coup, dans le récit, obligent Sabine ou Arnault à parler comme Mme de Noailles, autant de graves défauts qui se muent en qualités et qui, se surpassant toujours, devenant d'heure en heure plus enthousiastes, plus dévorants font des poèmes de Mme de Noailles de splendides clameurs lyriques.

On se fait communément du lyrisme — ceci ne s'adresse pas aux lettrés — une idée, qui, si elle était juste, ne s'appliquerait probablement pas au génie de Mme de Noailles.

Le lyrisme se confond souvent avec la sensibilité. On oublie que s'il fut en Grèce, comme le choc en retour

d'une sensation, il est devenu depuis pour plusieurs une fièvre purement intellectuelle où les sens n'ont point de part.

Il en va ainsi pour Mme de Noailles. Ses chants sont des hymnes, ses hymnes sont violents, fougueux. Ils donnent l'illusion d'un emportement où plus rien de discipliné ne subsiste et cependant je suis persuadé que Mme de Noailles n'a pas un sang tumultueux et que c'est son cerveau seul qui s'exaspère à la vue de la beauté.

Sensuelle, Mme de Noailles l'est, si l'on veut, mais elle est, qu'on me passe l'expression, une « sensuelle cérébrale ». Ses sens ne régentent pas son cerveau. Son cerveau utilise le travail de ses sens. Et ce n'est pas la même chose et tous les passionnés en sont là. Don Juan n'est pas du tout un sensuel au sens terre à terre du mot, mais un dominateur, un orgueilleux ; le marquis de Sade est peut-être son frère. Et Mme de Noailles est de leur famille.

Seulement, comme elle est femme et que son rôle sexuel d'être passif s'accommode mal avec son caractère de conquérant, elle oublie l'amour humain et reporte son activité sur les plantes, le soleil, les saisons et les fleurs.

La forme des corps vivants l'intéresse peu. Si elle songe parfois à en presser une contre sa chair, son désir franchit le temps et n'invite à l'étreinte qu'une forme antique et morte, c'est à-dire purement abstraite.

Pauvre faune qui va mourir
Reflète-moi dans tes prunelles
Et fais danser mon souvenir
Entre les ombres éternelles.
Va, et dis à ces morts pensifs
A qui mes yeux auraient su plaire,
Que je rêve d'eux sous les ifs
Où je passe petite et claire.

. . . .

Et dis-leur que dans les soirs lourds,
Couchée au bord frais des fontaines,

J'eus le désir de leurs amours
Et j'ai pressé leurs ombres vaines...

A Mme de Noailles se pourrait appliquer les paroles qu'elle adresse à Bittô.

Sentant que votre cœur, si lourd et si dolent,
Pesait à votre sein comme un nid aux ramures,
Vous avez cru qu'aux mains du berger violent
Il pourrait s'effeuiller comme une rose mûre...
Ah ! Bitto, quelle ardeur et quelle volupté
Auraient donc pu guérir votre malaise insigne ?
— L'amant que vous vouliez, c'était le tendre Été
Saturé d'aromate et de l'odeur des vignes !

Les ambitions de Mme de Noailles dépassent donc la vaine agitation des hommes et embrassent la nature.

La nature, c'est une fécondité perpétuelle, un visage toujours jeune et éternel, un clair miroir dans lequel elle pourra se mirer et s'aimer. Elle dira à la nature ce que Sabine de la « *Nouvelle Espérance* » disait à son amant... « Je n'attends de vous que mon amour pour vous... » et quand elle grave, au fronton du « *Cœur Innombrable* », la pensée de Marc-Aurèle « O monde, tout ce que tu m'apportes est pour moi un bien », soyons assurés qu'elle veut écrire « O monde, tout ce que tu m'apportes est pour moi un plaisir. »

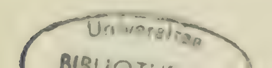
Et elle met son honneur, son bonheur et sa gloire à paraphraser la pensée du sage et elle y apporte tant de chaleur et tant de fougue qu'elle trouvera le moyen d'écrire trois volumes de vers, de refaire cent fois le même poème et de le refaire avec une beauté sans cesse renouvelée et sans cesse accrue.

*
* *

En définitive, comment classer Mme de Noailles ?

Mme de Noailles adore l'antiquité et elle est arrivée à l'antiquité par les vers de Ronsard.

Mme de Noailles adore Ronsard et il y paraît dans sa



manière, mais Mme de Noailles adore Hugo et il y paraît dans son lyrisme et elle adore Chenier et il y paraît dans plusieurs de ses vers et elle ne déteste pas Lamartine et Verlaine, à certains moments ne lui est pas antipathique et Baudelaire, elle l'a fréquenté et pour Rousseau, elle est tout imprégnée de son esprit.

Qu'est-ce à dire ? Sinon que Mme de Noailles est une romantique d'inspiration et une classique d'expression.

Elle a pris soin, d'ailleurs, pour éviter au critique le souci d'être ingénieux, de noter au cours d'un poême « Paganisme », cette sorte de dualité.

Elle demande à la déesse Aphroditè :

Me pardonnerez-vous d'avoir eu dans les veines,
D'avoir eu dans mes yeux, — ô Déesse au front pur,
Qui m'avez fait un don de miel, d'air et d'azur, —
Ce goût voluptueux, pesant, courbé, mystique,
Du saule élégiaque et du buis romantique ?

Et elle ajoute :

Mais, c'est fini, cette âpre et déchirante lutte,
Je viendrai, mes deux mains tenant la double flûte...
Les coudes joints, tenant serrés à mes côtés
Ces linges que l'on voit sur les stèles sculptés,
Le front ceint du bourgeon violet des acanthes,
Dans la terre amoureuse où dorment les bacchantes... (1)

Le sens de l'ordre, elle le possède et l'apprécie. Elle sait parfaitement que, sans ordre, il n'y a ni harmonie, ni génie et ce qu'elle goûte par dessus tout du paysage français, c'est précisément sa disposition sereine et disciplinée.

Tout est dispos, exact, indolent et béni,
Il semble que le cœur de mon Ile de France
Soit soumis à la loi qui régit l'infini,
....
O suave bonheur d'un azur qui se lève.

(1) *Les Éblouissements.*

Où des bouquets de bois si doucement sont peints
Que l'on ne pourrait pas, sans déranger le rêve,
Courber ou remuer la branche d'un sapin.

Ce sens de clarté qu'exhale la terre française et qui constitue en somme une grande partie du génie national, Mme de Noailles le fait sien et nous pouvons constater qu'il constitue pour elle la plus efficace des défenses.

Ce poète, qui se laisse influencer comme toutes les femmes, par tant d'esprits divers, par Rousseau et par Neitzche ne sera pas touchée par la crise décadente, et si dans son œuvre peuvent se saisir quelques négligences, du moins n'y trouve-t-on jamais cette obscurité néfaste dont plusieurs écrivains ont cru bon de voiler leur pensée. Ses vers seront toujours coulés dans un moule strictement français.

Sa technique se rapproche donc du classicisme, mais pour chanter la nature, il faut apporter autre chose que cela sous peine de rééditer le plat Delille. Mme de Noailles l'apporte.

Considérant le ciel comme une couronne faite pour son front, le gazon comme un tapis pour ses pieds, les fleurs comme des encensoirs suspendus sur sa route, elle se sent ivre d'orgueil et elle offre à la nature le don royal de son cœur et de sa vie.

Nature au cœur profond sur qui les cieux reposent,
Nul n'aura comme moi si chaudement aimé
La lumière des jours et la douceur des choses
. . . .
La forêt, les étangs et les plaines fécondes
Ont plus touché mes yeux que les regards humains;
Je me suis appuyée à la beauté du monde,
Et j'ai tenu l'odeur des saisons dans mes mains (1).

Tous les sentiments pour elle, se résolvent en images puisées dans la nature.

(1) *Le Cœur Innombrable.*

La joie et la douleur sont de grands compagnons,
Mon âme qui contient leurs battements farouches
Est comme une pelouse où marchent des lions...
J'ai le goût de l'azur et du vent dans la bouche (1).

Une forme d'esprit telle mène tout droit au panthéisme. Panthéiste, Mme de Noailles l'est par toutes les fibres de son cœur et de son corps de naissance et d'instinct.

Pour elle, le panthéisme ne consiste pas en une théorie philosophique. Il n'est pas un choix après des promenades parmi les dogmes multiples, le résultat d'une comparaison ou d'une méditation.

Aussi est-elle panthéiste aussi purement que pouvait l'être un antique et Mme de Noailles nous offre ce spectacle tout à fait curieux, à mon sens, d'une femme du xxe siècle sur qui le christianisme a glissé sans laisser aucune trace.

Ceci mérite qu'on s'y arrête, car ceci est rare.

Certes, ils sont nombreux, à notre époque, ceux qui se sont libérés du dogme chrétien, mais je crois qu'aucun d'eux n'a pu se débarrasser d'une façon d'être ou au moins d'une façon de sentir chrétienne.

Mme de Noailles, elle, n'a rien gardé de lui, ni dans son cerveau, ni dans sa chair. Sur la vie, sur la mort, ses conceptions sont ingénuement panthéistes.

Je songe quelquefois à mon commencement
        L'azur venait d'éclore
Et déjà, je vivais avec un cœur charmant
        Eparse dans l'aurore
Je suis comme le temps, ma vie est faite avec
        La matière du monde...

Ses origines ainsi établies, il est certain que la vie lui apparaîtra comme un échange incessant de plaisirs entre la substance de la nature et sa propre substance. Son rôle de poète se bornera à transcrire son enthousiasme infini.

(2) *Le Cœur Innombrable.*

Elle dira :

Et l'air a la bonté des fruits, du lait, du pain.

Elle chantera les matins où l'on goûtait !

Buvant l'aurore sur la cime,
La divine pudeur de se sentir sublime !
Où le désir, à l'aigle audacieux pareil,
Était un arc d'argent qui vise le soleil ! (1).

Devant le jour d'été, elle s'exalte !

Je ris, je tends les mains, je baise l'herbe molle,
Et là-bas, dans l'azur, un train s'est enfoncé
Avec son cri de joie et ses sanglots pressés,
Tandis que, détaché d'une invisible fronde,
Un doux oiseau jaillit jusqu'au sommet du monde ! (2)

Le soir lui inspire ces vers délicieux.

L'étendue est un calme, un sensuel visage !
Que ne puis-je épuiser sur toi ma tendre rage,
Croissant, bouche d'argent dans le ciel des étés,
Douce bouche qui rit les deux coins remontés... (3).

Pour parler aux fleurs, elle ne sait balbutier que des mots d'amante prosternée.

Mais vous, force des nuits, feu d'argent, tubéreuse
Reine des soirs puissants, cœur profond, chair heureuse
Dont le velours est fait de parfums condensés,
. . . .
Fleur humide d'ardeur, ô brûlante pleureuse,
Aspersoir dont les brins sont des parfums tressés,
Comme vous absolvez dans la nuit langoureuse,
Les âmes sans répit et les cœurs caressés ! (4).

Ainsi va M[me] de Noailles, adorant et chantant les roses,

(1) *Les Eblouissements.*
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*
(4) *Ibid.*

les prunes, les lys, la lune, la nuit, la tiédeur du printemps, la chaleur de l'été.

Son plaisir dérobe à sa vue tout ce qui n'est pas couleur, parfum où lumière et son plaisir est si vif qu'il se hausse jusqu'à l'orgueil.

Et mon cœur est unique, universel, puissant,
Mon esprit est ouvert comme une immense porte ;
Je m'attendris, je meurs, je m'exalte, je porte
Quelque chose ce soir, de divin dans mon sang...

Elle sait bien qu'elle mourra un jour et à cette pensée elle jette de beaux cris de désespoir, mais Mme de Noailles se sent assez vivante pour pouvoir se récréer.

Moi, je ne verrai plus, je serai morte, moi,
Je ne saurai plus rien de la douceur de vivre...
Mais ceux-là qui liront les pages de mon livre,
Sachant ce que mon âme et mes yeux ont été,
Vers mon ombre riante et pleine de clarté
Viendront le cœur blessé de langueur et d'envie,
Car ma cendre sera plus chaude que leur vie...

Arrivé à ce point, l'orgueil païen rejoint l'humilité chrétienne. Possédant l'éternité, il ne se peut plus dépasser et en attendant que le corps qu'il anime meure « pour être encore plus proche de la terre » il ne lui reste qu'à regarder les cimes et à converser avec le soleil. Le soleil représente aux yeux de Mme de Noailles, la plus haute forme et le plus énergique symbole de l'orgueil et quand elle parle de lui, elle est dans le sens de son génie puisque les plus beaux poèmes qu'elle invente, les plus belles images qu'elle crée, c'est de lui qu'ils viennent et à lui qu'ils vont.

Ah ! de votre plus chaud rayon
Percez mon âme toute entière,
Et que je sois un papillon
Qui meurt, cloué par la lumière...

Elle s'exalte, elle voudrait pouvoir trouver des mots point encore dits pour exprimer son ivresse.

« Prince de l'espace », « Bouche de la nature », « Haleine des saisons », « Visage de mes dieux », elle couronne le soleil de toutes les couronnes. Elle lui crie :

C'est pour vous que j'écris, c'est pour vous que je rêve,
Rien ne m'est suffisant qui n'est pas votre égal,
Je ne veux rien que toi ; que ma course s'achève
Entraînée à ton char, Apollon matinal !
Que j'abandonne tout, que je quitte la terre,
Que je ne sache plus où je vais, d'où je vins,
Et que mon cœur qui fut royal et solitaire
Soit un des sabots d'or de tes chevaux divins...

Et enfin, car il faut se borner, Mme de Noailles écrit à la gloire du soleil un admirable poème qui, à mon sens, est le sommet de son œuvre poétique parce qu'en lui, l'auteur des « *Éblouissements* » a créé des images neuves et exaspérées et saisissantes et passionnées.

Ma joie est un jardin dont vous êtes la rose,
Enorme soleil d'or, flamme en corolle éclose,
Héros, d'ardents regards et de flèches armé,
Soleil, mille soleils en vous seuls enfermés !
Immobile splendeur dont la face tournoie
A force de plaisir, de rayons et de joie !...
. . . .
Moi seule, en vous voyant, je prie et je chancelle.
Il semble qu'en mon cœur un aigle ouvre ses ailes,
Et qu'en roses l'été fait éclore mon sang,
Quand vous apparaissez, beau soleil jaillissant !
— O masque d'or par où l'éternité regarde,
. . . .
Voici qu'à l'aube douce où vous venez de naître,
Toute avide de vous, je suis à ma fenêtre,
Ma joie est aussi claire, aussi chaude que vous,
Quelque chose est en moi qui vous aime à genoux.
— Fronton d'or, dont mes bras sont les vivants pilastres,
Vous êtes comme un cœur, mon cœur est comme un astre,
Si bien que je crois voir, dans le matin vermeil,
Luire et se saluer l'un et l'autre soleil...

Il faudrait tout citer.

Quand on a lu « La Prière devant le soleil », il est certain qu'il n'y a plus qu'à se taire et à admirer.

Mme de Noailles est un poète et l'orgueil une grande vertu.

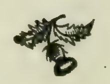
*
* *

Mme de Noailles n'a pas inventé de rythme nouveau. Elle a pris le vers tel qu'il était, elle a montré aux décadents qu'on n'avait pas besoin de le torturer pour qu'il donne tout son chant, elle a utilisé le vers moelleux et fondu de Racine et l'a animé d'un souffle romantique.

Son apport à la technique proprement dite est à peu près nul, mais, par contre, son « sensualisme cérébral » lui a inspiré des accouplements de mots imprévus, des images exquises, fortes et neuves. Avec M. Abel Bonnard et quelques rares jeunes poètes, elle a su créer des images d'une incontestable beauté et si ce don ne suffit pas pour faire d'un écrivain un grand écrivain, du moins suffit-il presque toujours à un poète pour être un véritable poète.

Mme de Noailles n'a pas développé une idée particulière qui puisse avoir un rapport quelconque avec les luttes mentales de ce temps. Elle s'est emparée de l'antique croyance païenne que la nature est une représentation grandiose de la vie, et elle l'a ressuscitée tant elle l'a chantée avec une magnifique violence.

Bien entendu j'ignore ce que renfermera son prochain volume, mais je suis sûr qu'il sera une variation sur le même motif. Mme de Noailles est de taille à refaire encore le livre de vers qu'elle a déjà fait trois fois. Avec l'amour et l'orgueil qui l'enivrent, rien ne lui est impossible. Mme de Noailles est capable de se surpasser soi-même en se plagiant.



M. Pierre Valdagne,

moraliste

On éprouve un plaisir tellement vif à lire les romans de M. Pierre Valdagne, qu'on est tenté de les goûter égoïstement sans faire réflexion sur leur auteur. Quand une coupe élégamment ciselée contient un champagne sec, frais et pétillant, on se soucie bien de la marque et d'où il vient. On se contente de le boire !

Cependant, M. Pierre Valdagne ayant été décoré par un ministre intelligent (1), j'ai cru bon de m'attarder avec lui et j'ai relu ses livres. Paris n'étant pas mon lieu de naissance, j'ai de bonnes raisons pour laisser croire que je suis Parisien et un Parisien qui se respecte doit connaître à fond « *La Confession de Nicaise* », « *Touti* » ou « l'*Amour du prochain* ».

Ma lecture terminée, je pensais comme tous ceux qui m'avaient parlé de l'ascendance littéraire de M. Valdagne « Il est vrai : l'auteur de « *Touti* » descend en ligne directe de Marivaux, un Marivaux à peine mûri par un siècle d'analyse et de science ».

J'en serais resté là. Mais je creusai l'idée et peu à peu, je vis se modeler et s'affirmer une image beaucoup plus nette. L'ombre de Marivaux me parut légère, elle s'estompa, s'évanouit. Des liens plus vigoureux rattachèrent M. Valdagne au passé. Je m'aperçus que le fantôme de Pascal et celui de La Rochefoucauld menaient vers moi leur arrière-petit-fils Pierre Valdagne. Le voile de l'erreur se déchira. Je connus, soudain, que M. Pierre Valdagne était le plus austère et le plus farouche des moralistes.

(1) Cet article fut publié au lendemain du jour où M. Pierre Valdagne fut nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Blaise Pascal me dit : « Il n'y a que trois sortes de personnes : les unes qui servent Dieu l'ayant trouvé, les autres qui s'emploient à le chercher ne l'ayant pas trouvé, et d'autres qui vivent sans le chercher ni l'avoir trouvé. Les premiers sont raisonnables et heureux, les derniers sont fous et malheureux ; ceux du milieu sont malheureux et raisonnables ».

Hâtons-nous de classer « Touti » dans la première catégorie. Il est vrai que cette délicieuse femme ne sert pas précisément Dieu ; mais enfin, elle sert la vertu. N'est-ce pas la même chose ? Et puisqu'elle est heureuse et raisonnable à la fois, ne répond-elle pas au signalement dessiné par la dialectique de Pascal ?

Touti n'a pas toujours été heureuse, ni raisonnable. Elle a mis un long temps pour découvrir la suprême sagesse qui n'est, après tout, que la suprême vertu et on sait qu'il n'est pas commode d'en arriver là !

Touti, jeune veuve, qui n'a renoncé au mari que contrainte et forcée, n'a pas cru devoir renoncer à l'amour. C'est une faute de goût que commettent beaucoup de jeunes veuves. Elles se remarient ; le public sourit et dit : « En voilà encore une qui s'est vite consolée ! » Enfin, elles sont en règle avec les convenances. La situation est claire. Ce sont des femmes à l'ame vulgaire, passons !

Mais Touti n'est pas une femme banale. Tendre, son cœur n'est pas comblé ; veuve, elle n'a pas la vocation du veuvage... « Que ne prend-elle un mari ? » demandez-vous.

J'entends bien. Mais il y a une grosse difficulté. Touti est une femme vertueuse et comme elle a une fille qui se nomme Catherine, et qu'on nomme Kate, parce que le nom que l'on porte n'est jamais celui qu'on avoue, et que Kate est une personne modern' style, prudente, ambitieuse, peu scrupuleuse, et que Touti l'adore et qu'elle ne veut pas lui imposer un beau-père, vous voyez que Touti est fort embarrassée !

Ah ! si Touti n'était pas une femme vertueuse, sa décision serait vite prise, car, avoue-t-elle : « J'ai Antoine plein mon cœur ! » Mais Touti, je ne le répéterai jamais trop, a de la vertu qu'elle respecte et une fille qu'elle aime. « Dans mon cœur, j'ai aussi Kate, le bonheur de Kate ! »

Alors, doit-elle renoncer à Antoine ?... Non, elle ne renoncera pas à Antoine... Pour être vertueuse, on n'en est pas moins femme ! Touti sauvera le bonheur de sa fille. Périsse le monde plutôt que la félicité de Kate. Seulement, Touti ne se privera pas non plus d'amour parce qu'elle en mourrait et qu'elle morte, Kate ne serait plus heureuse et alors animée par un esprit de sacrifice inouï dont seules furent capables les saintes de jadis, Touti fera d'Antoine son amant et non son époux ! Elle sacrifiera sa propre vertu en faveur d'une vertu supérieure. Admironsjusqu'où peut aller l'héroïsme d'une mère !

Il peut aller plus loin encore. Pour arriver à conclure un riche mariage avec le fils du milliardaire Quérigut, Kate poussera sa mère par mille moyens un peu rudes, dans les bras du père Quérigut et c'est une guerre implacable qui s'engage entre les deux femmes.

Touti essaiera bien de résister aux sollicitations savantes de sa fille, mais son respect exagéré de la vertu la prive de ses meilleurs moyens de défense.

N'est-ce pas son devoir maternel que d'assurer le bonheur de Kate ? Et puisqu'il faut pour cela répondre à la sympathie exagérée de Quérigut le milliardaire, elle y répondra et devra « à une faute » le remords qu'elle éprouve « à en commettre une autre ».

Et voilà où mène une trop grande rigidité de mœurs ! Touti gardera sagement Quérigut et Antoine, le jeune et le vieux. Elle commence à éprouver que devant un choix par trop difficile, la vraie sagesse consiste « à ne pas choisir du tout ».

Grâce à l'énergie de Kate, le bonheur est rentré dans la

maison. Et Touti prouve (ces sortes de preuves sont rares, il faut les signaler) que par hasard, il arrive encore à la vertu d'être récompensée !

— « Quand les vices nous quittent, a dit La Rochefoucauld, nous nous flattons de la créance que c'est nous qui les quittons ».

Touti ne se flatte pas d'avoir réduit ses passions. Elle n'a pas d'orgueil. Elle est confite en humilité.Touti est un vase de vertu.

— « Ce qui nous empêche souvent de nous abandonner à un seul vice, a dit le même moraliste, c'est que nous en avons plusieurs »,

Vous le voyez, nous sommes d'accord avec la morale. Touti ne possède qu'un vice. Elle s'y tient avec une douce fermeté. Touti est un professeur de vertu et M. Pierre Valdagne un moraliste sévère.

*
* *

N'allez pas croire surtout que je choisis Touti pour les besoins de la thèse !

Nicaise offrirait à l'examen, avec une âme différente, une égale bonté. Ne se donne-t-elle pas à Lucien Le Lauzet, par charité, comme nous donnons un sou à un pauvre. Il est vrai que ce jeune rêveur, un jour, lui rendit un petit service. Mais qui se souvient, aujourd'hui, des bienfaits ? Nicaise qui n'a que trois amants à la fois est, avant tout, une honnête femme et elle a la mémoire du cœur.

On peut même ajouter que sa morale est par trop scrupuleuse « Je n'allais pas donner quelque chose de très pur à Julien... Dans quelques heures, il serait trop tard, je serai la maîtresse payée d'un homme que je n'aimerai pas... »

Nicaise rend le bien pour le bien, largement, avec usure. Elle est charitable, reconnaissante, généreuse. Nicaise est un jardin où fleurissent les vertus théologales !

Sa sœur Hermine de Réserve, elle aussi, sert le même Evangile. « L'amour du prochain » l'obsède, et, dans son château, où villégiaturent des ménages mal assortis, elle réussit, par une série de chassés-croisés à rétablir une harmonie délicieuse.

Crécy, rêveur, ne s'entend point avec sa femme Alizon, qui adore « parler, rire », et... agir.

Au contraire, Viviane, élégiaque et sentimentale, fut fort mal mariée au député Ritouret. Songez qu'il prépare ses discours jour et... nuit au lieu de soutenir d'un bras ferme les languissants abandons de sa femme.

Hermine de Réserve n'entend point que ses invités soient malheureux sous son toit.

Par des manœuvres savantes, elle unit les semblables aux semblables et les contraires aux contraires. Viviane devient la maîtresse de Crécy, Bollène celui d'Alizon.

Chaque partenaire ayant égaré sa vertu est contraint d'afficher une vertu aimable.

Les disputes s'éteignent, les foyers redeviennent calmes et tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, un monde organisé par le génie altruiste de la vertueuse Hermine.

*
* *

On voit de reste, par ces quelques exemples, que les livres de M. Pierre Valdagne sont, avant tout, des manuels à l'usage des consciences et qu'une jeune fille les doit lire. Elle y gagnera d'apprendre la haute valeur du devoir et que pour une femme, ne pas avoir de vertus est le seul moyen qui lui permettra de devenir vertueuse.

Et je crois sincèrement que le ministre a décoré, en M. Pierre Valdagne, plus que le conteur spirituel, plus que l'écrivain pénétrant, mais bien le descendant — par les femmes — de Solon !



Le Roman et l'Histoire dans l'Œuvre de M. Maurice Maindron

Parler de M. Maurice Maindron (1) c'est s'interdire par avance tout vagabondage dans la fantaisie, car je ne connais pas d'écrivain dont le style plus précis supporte des événements plus strictement ordonnés et escorte des faits plus logiquement enchaînés.

Ce serait donc maltraiter M. Maurice Maindron que de le traiter par à peu près et de se permettre à son endroit des broderies imaginatives. Il faudrait que la Critique apportât, même dans la rédaction de ces quelques notes, autant de conscience froide que de sûreté d'information.

M. Maurice Maindron, en effet se sert d'une langue à ce point parfaite, qu'on la souhaiterait parfois d'une perfection moins tendue.

M. Maurice Maindron situe ses romans dans un paysage historique réel ; il anime dans ce paysage fidèle des héros à qui il restitue leurs mœurs, leurs usages, leurs appétits. Il les entoure d'objets toujours précis, de leurs chevaux, de leurs gens d'armes, de leurs chiens, de leurs valets. Il les habille avec les vêtements de leur époque et il n'est pas un détail de la toilette ou de l'intérieur qui ne soit reconstitué dans sa vérité scrupuleuse.

Les armures des gens d'armes, ce qui les coiffe et ce qui les chausse, rien n'est décrit de chic par le romancier,

(1) *Le Tournoi de Vauplassans*, 1895. — *Blancador l'Avantageux*, 1901. — *Saint-Cendre*, 1903. — *M. de Clérambon*, 1904. — *Le Carquois*, 1907. — *L'Arbre de Science*, 1907. — Voyages : *Dans l'Inde du Sud*, 1907. — Théâtre : *Le Meilleur Parti*, 1905.

mais photographié par l'homme de science avec des scrupules minutieux. Le moindre détail, dans les livres de M. Maindron révèle la compétence d'un homme infiniment savant.

M. Maurice Maindron est donc un écrivain sans imagination ?

Au contraire. Cet homme de science est un romancier. S'il n'était pas un romancier, c'est-à-dire, s'il ne possédait pas suffisamment d'imagination pour reconstruire la vie, il ne serait qu'un savant, ce qui est déjà quelque chose.

Il se contenterait de connaître à fond la science du costume et la science de la guerre. Il serait un très sévère et très ennuyeux membre de l'Institut.

Mais cet érudit a de l'imagination. L'érudition qui sert généralement à ennuyer le prochain, M. Maindron l'emploie à passionner son prochain.

De ce qu'il connaît à fond l'histoire du XVI[e] siècle, les causes et les effets des guerres de religion, les mobiles qui pouvaient faire agir un Colligny, ou un Henri de Navarre, la psychologie des calvinistes, papistes ou huguenots, il s'ensuit que M. Maindron a pu douer d'une vie singulièrement vivante une foule de personnages dont le romanesque n'est fait que de réalité.

Appétits violents qui trouvent pour se déchaîner la complicité d'événements propices, désirs d'or et de luxures, conflits d'intérêts, d'ambition et de passions sensuelles ou politiques, gentilshommes qui ont des mœurs de soudards, soudards qui ont parfois des mœurs de gentilshommes, tout cela passe et repasse dans les livres de M. Maurice Maindron et son œuvre, traversée par l'Ironie qui grince ou par l'Amour qui sourie, est une action bouillonnante dont l'intérêt ne languit jamais.

*
* *

Je suis de ceux qui croient qu'on a prêté à Dumas père plus de génie qu'il n'en avait reçu du ciel et qu'on a confondu chez lui l'abondance avec la qualité.

Alexandre Dumas a fait du roman de cape et d'épée à coups de poings et rien de plus. Ses mousquetaires ont quelque chose de livresque qui est agaçant et pour la vraisemblance historique, on sait comment Dumas la trousse.

Les héros de M. Maurice Maindron, eux, nous ressemblent et se ressemblent. Ils sont humains. Ils n'obéissent pas à je ne sais quel souci de surenchère héroïque, mais bien à leurs instincts, comme nous. Quand ils dégainent pour défendre une femme, c'est parce qu'ils ont envie de cette femme. En un mot, ils obéissent à soi-même et c'est pourquoi, au lieu d'apparaître artificiels comme un Porthos, un Athos ou un Aramis, ils nous ressemblent comme des frères et nous enchantent, même quand ils sont méchants.

Placés par le destin à une époque où la guerre, cette grande école de vérité individuelle, leur permet de se démasquer, ils volent et violent.

L'homme est toujours pareil à l'homme. Qu'une guerre surgisse demain et l'on verra si Blancador l'Avantageux n'est pas vivant encore ?

*
* *

J'ai dit que la science de M. Maurice Maindron était infinie. Ce curieux du passé qui semble croire que les hommes n'existent plus depuis qu'ils portent redingotes, passe sa vie d'écrivain à se complaire dans cette période des guerres religieuses qui s'étend de 1562 aux environs de 1600.

Il s'y complaît parce que son tour d'esprit, sa façon de concevoir l'individu et la vie trouvent dans les manifestations un peu vives du XVIe siècle une approbation et une excuse.

M. Maurice Maindron doit avoir, je pense, une tendance à conférer à la notion de force, au sein des sociétés, une valeur considérable.

Toute notre sensiblerie rousseauiste et notre sensibilité évangélique lui apparaissent, je présume, comme des signes d'anémie. L'homme qui tente de réaliser la justice parfaite au moyen de l'idéologie pure doit probablement exciter son sourire. Il doit lui préférer celui qui établit sa suprématie par la force du poignet ou la vigueur du caractère.

Or, comme cela devient impossible dans nos sociétés trop policées où l'ordre feint de régner sous l'égide des puissances législatives, M. Maurice Maindron détourne de nous ses regards méprisants. Il se venge du vingtième siècle en glorifiant le siècle seizième.

En le glorifiant?... Non. Il n'approuve ni ne blâme. Il n'oublie point qu'il est un conteur et un historien. Ses récits et la langue mesurée, sobre, éloquente, dont il se sert ne paraissent pas soutenir une thèse.

Il n'empêche qu'à travers son impassibilité même, on perçoit la sympathie de M. Maindron pour un temps qu'il blâme tout en le regrettant, sympathie qui recule cependant à certaines heures quand le sang de Jacqueline coule trop fort ou quand Jean Textor défend devant le tribunal marital la pauvre Mme de Corpoy.

Parmi des faits précis, des événements historiques, il anime des personnages imaginaires à qui il confère une vie intense par la triple contribution de la psychologie, de la coutume et du milieu, il les lâche dans la mêlée des guerres civiles, moins pour soutenir leur foi que pour satisfaire leurs passions.

Mlle de Gardefort est belle. François de Bernage et M. de Morguen l'aiment. Ils se battent. Le sang coule. Enlèvements, meurtres, guet-apens.

Et lorsqu'on a terminé la lecture de ce beau livre tumultueux qu'est *Le Tournoi de Vauplassans,* on ne plaint pas ces gens-là, car notre estime va volontiers à ceux qui savent mourir pour leur plaisir.

Ils vivaient, ils aimaient, âmes de spadassins qui fré-

missaient sous l'injure et ne tremblaient pas devant la mort.

*
* *

M. Maurice Maindron, je le répète, est assez éloigné de la façon de sentir de ce temps. Notre débilité lui inspire des dispositions peu bienveillantes. Il n'est ni un humanitaire ni un féministe.

M. Maurice Maindron n'est pas féministe. La théorie de « L'Associée », qui est de ce siècle, n'obtient pas son suffrage. Il considère plutôt la femme comme une récompense, comme l'enjeu d'une partie et il exerce sur elle, en toute occasion, une verve mordante et froide.

Saint-Cendre (qui est le chef-d'œuvre, je pense, des livres de M. Maindron) nous renseigne abondamment là dessus. Quand Gillonne agit mal envers lui, il ne lui adresse aucun discours. Il la fesse simplement. Admirable trait de sagesse !

Le marquis de Saint-Cendre, en effet, sait aussi bien que son ami M. de Clérambon, que « les femmes croient aux seuls sentiments qui s'étendent en surface, qu'elles préfèrent le geste à l'action, le clinquant à l'or, et qu'elles se flattent de demeurer insensibles, à tout ce qui ne parle pas directement à leur goût. » (1).

Connaissant les éternelles lois de l'amour féminin, il les applique et s'en trouve bien.

M. Maurice Maindron nous apprend que Mlle de Vignes ayant épousé le 15 mai 1563, le chevalier Saint-Cendre, elle reconnut le lendemain de ses noces, qu'elle avait trouvé un maître. « Mais elle demeura la plus heureuse des esclaves, n'étant point de ces femmes qui, jalouses de la gloire des docteurs, sacrifient le bonheur à la joie précaire d'épiloguer sur leurs droits. »

De l'ironie, oui, et de la meilleure, circule dans les

(1) *Saint-Cendre*.

livres de M. Maurice Maindron, que ce soit le Maindron du roman ou celui du voyage. Il dira de Saint-Cendre, lequel fit étrangler la servante de sa femme afin que son honneur de mari soit sauf. « Ayant mis la dernière main à ses affaires domestiques... »

Il regarde toujours les choses avec une hauteur un peu dédaigneuse et son sens critique s'exerce dans l'*Inde du Sud* à l'égard de l'Administration comme elle s'exerce dans ses romans à l'égard des mœurs du XVIe siècle.

En ce sens, on peut assurer que son œuvre est morale. Une bouche qui ricane n'appelle pas le baiser et il y a dans l'attitude des héroïnes de M. Maurice Maindron une telle légèreté, elles subissent avec tant de consentement heureux les violences irrémédiables des temps de siège qu'elles en perdent le charme de la pudeur, c'est-à-dire la partie dangereuse de l'amour.

*
* *

Après avoir enquêté — et avec quel bonheur — sur les mœurs du XVIe siècle. M. Maurice Maindron a bien voulu se souvenir qu'il vivait au XXe et il a jeté les yeux sur lui.

Ses regards, il faut le dire, n'ont pas été flattés par le spectacle et comme nous ne souffrons que de voir rabaisser ou mutiler ce que nous aimons, M. Maindron a poussé dans l'*Arbre de Science!* cette clameur indignée « La Science est en danger! »

Un fait significatif s'est produit au cours de ces deux derniers siècles et surtout au cours de celui-ci. Les savants, suivant en cela le sort des gens de lettres et des artistes sont devenus des personnalités considérables, des valeurs sociales nettement classées. On les entoure d'hommages, de flatteries et de respect.

Cette évolution correspond à une évolution sociale. L'humanité qui a besoin de socles solides sur lesquels puissent s'ériger ses certitudes, pose sur le socle

« Science » tout ce qu'elle arrache au socle « Dieu », sans se rendre compte qu'au point de vue de l'Absolu, celui-ci est beaucoup moins solide que celui-là.

Cette application de l'activité sociale au matérialisme ne pouvait que rehausser le prestige de la Science.

Puisqu'elle devenait officielle en revêtant l'importance d'une religion d'État, puisqu'elle devenait administrative en participant aux rouages gouvernementaux, la Science revêtit l'allure pontifiante et sainte de *la Sinécure!*

Il s'ensuivit que plusieurs pères de famille qui auraient destiné leurs fils au comptoir de l'épicerie, les ont dirigés vers la Science officielle. Que voulez-vous ? Ce sont des places de tout repos, *et il y a une retraite !*

La Science, hauteur accessible jusque-là à quelques rares natures d'élite est descendue dans la plaine. La vocation a dégénéré en détail sans importance et la chasse aux diplômes a commencée.

Il s'en est suivi qu'une nuée de cancres s'est abattue sur le Temple de l'Intelligence et voilà les parasites dangereux que fouaille M. Maurice Maindron dans ce roman moderne : L'*Arbre de Science*.

Le cancre dont il est question dans ce livre solide est M. Lionel Gauguet. Autour d'une chaire de zoologie au Muséum d'Histoire Naturelle, ce jeune homme agite son incapacité et sa suffisance. Cependant, il arrivera aux honneurs, car, s'il est d'une ignorance crasse, il a l'esprit d'intrigue à en revendre, il juge son époque à sa juste valeur, il se sert des théories démocratiques avec succès en les appliquant à sa propre fortune — et surtout, il connaît la puissance de l'éternel féminin et il en use.

Avec une cruauté froide, M. Maindron nous conduit dans les officines mondaines où s'élaborent les nominations, à la table de Mme Lagagne de Foncin où s'assoient des gens ignares, des grands hommes, des ambitieux venus là pour préparer, entre la poire et le fromage, des carrières, des adultères et des mariages.

L'*Arbre de Science* est un livre amer et moral.

*
* *

Je crains de n'avoir pas su montrer combien M. Maurice Maindron, par la virilité de son talent, la clarté de son style, le sens général de son œuvre, était un écrivain classique et bien français.

L'action sous toutes ses formes, par le geste et la pensée, tel semble être le conseil qui se dégage de ses livres.

Peut-être y aurait-il intérêt et profit, a rechercher dans quelle mesure l'esprit scientifique a pesé sur son cerveau et comment l'homme de lettres s'est souvenu de l'homme de science.

Ce qui est bien certain, c'est que M. Maurice Maindron doit à son érudition d'avoir pu situer ses intrigues romanesques dans un temps et dans un décor réels; ce qui est bien certain, c'est qu'il doit à la faculté maîtresse du savant : l'observation, d'avoir édifié des romans solides, élégants et construits, un livre remarquable sur l'Inde où les belles pages abondent et un roman moderne qui est une cruelle satire des mœurs universitaires.

Ses dons d'archéologue et de naturaliste ont servi à merveille l'imagination de M. Maurice Maindron.

Ils ont fait de cet excellent classique qui n'aurait pu être qu'un romancier, quelque chose comme l'historien des mœurs du XVI[e] siècle.

M. Maurice Maindron peut se résumer d'un mot. Stylliste impeccable, conteur exquis, cet écrivain savant est un savant écrivain.



Le Romancier
Louis Bertrand

M. Louis Bertrand possède un œil de peintre qui lui permet de voir avec une intensité particulière la beauté des paysages et des couleurs.

M. Louis Bertrand a reçu des dieux un don spécial de « pénétration » grâce auquel, s'oubliant soi-même, il devine les désirs, les sensations, les appétits d'autrui.

M. Louis Bertrand est doué de cette vertu, si rare, hélas! chez nos jeunes gens de lettres : l'intelligence, ce qui lui permet de rattacher les manifestations individuelles à un conceptgénéral qui les domine et les ordonne.

Enfin, M. Louis Bertrand a eu le bonheur de naître curieux et de trouver dans sa race et dans son sol les éléments d'une langue claire, spacieuse, variée, violente mais contenue, qui vient en droite ligne du classicisme et rejoint Emile Zola en passant par le « gueuloir » de Flaubert.

Ainsi armé, on comprendra aisément que M. Louis Bertrand puisse être un écrivain de premier ordre sur qui l'injustice du silence a pesé jusqu'ici, nous semble-t-il, par trop lourdement, un romancier vigoureux, précis, clair qui méritait qu'on le louât après *Pepète-le-Bien-Aimé*, qu'on le célébrât après le *Sang des Races* ou *Le Jardin de la Mort*, et qu'on s'inclinât devant lui, presque sans réserves, après *L'Invasion*.

* * *

M. Louis Bertrand professa toujours pour le classicisme une admiration à la fois frénétique et raisonnable

et il nous souvient d'un temps — le temps héroïque des manifestes littéraires — où M. Louis Bertrand, dans sa haine du romantisme, allait jusqu'à blasphémer contre M. de Chateaubriand.

Il écrivait alors des romantiques : « Ils se sont installés de parti-pris dans l'inintelligence et le dégoût de leur temps. Ils ont oublié cette grande vérité : que l'art suppose la vie, dont il n'est que le reflet. Ils ont nié la vie, et ils ont cru pouvoir fonder dans le vide un art paradoxal fait de réminiscences littéraires et de nostalgies malsaines. »

Et il ajoutait que la raison d'être du romantisme était le « culte de la mort et de la pourriture » et que le naturalisme se bornait à perpétuer ce culte mauvais.

Mais alors, en ce cas, il est permis de se demander — très sérieusemeni et sans ironie — pourquoi M. Louis Bertrand, adversaire résolu du naturalisme, a signé une œuvre nettement naturaliste ! Et voici, du phénomène, une explication vraisemblable.

M. Louis Bertrand, avons-nous dit, est un peintre qui a de la sensibilité et des idées générales. Celui-ci se passionne pour les images violentes, les grouillement pittoresques, écrit des pages qui éclatent d'action colorée, des pages dans lesquelles il y a de la beauté, de la laideur, de l'humanité. Mais l'artiste n'est point seul. Derrière lui palpite l'homme, l'homme, « social » si j'ose ainsi parler.

Celui-là réagit sur l'œuvre littéraire et quand M. Louis Bertrand éreinte le naturalisme après avoir signé une œuvre naturaliste, le paradoxe n'est qu'apparent. Chassons les craintes vaines et abordons, même en littérature, quand il le faut, le domaine politique. Les littérateurs ne se rendent pas un compte assez exact des rapports qui existent entre la sociologie et l'œuvre littéraire et quelque étude préciserait avec profit la réelle part d'influence qu'a pu avoir la théorie politique sur un Zola, un Hugo, un Balzac.

Ne nous y trompons pas. C'est le citoyen Louis Bertrand et non le romancier Louis Bertrand qui pense et écrit « Ce sont les mêmes gens qui aujourd'hui voudraient imposer leur propre morale à nos ouvriers, que dis-je, à la nation tout entière, ignorant que chaque Etat, pour ne pas dire chaque individu, trouve en lui-même le vivant principe de sa morale... Ce sont eux qui vont lire Ibsen dans les ateliers de modistes, qui jouent *Britannicus* devant un public de cultivateurs et de terrassiers et qui demandent qu'on emploie les dimanches de nos troupiers à les initier aux beautés du Corrège ou de Paul Veronèse ».

En ces lignes dédaigneuses se cache le secret d'une contradiction.

M. Louis Bertrand est l'ennemi du naturalisme parce que le naturalisme va vers le peuple, mais, au fond, et c'est là que je voulais en arriver, les idées politiques de M. Louis Bertrand, sont telles à cause même du sens artistique de M. Louis Bertrand. Chez lui, l'homme qui pense, l'homme qui sent, l'homme qui agit est toujours subordonné, en dernier ressort, au peintre. M. Louis Bertrand n'est citoyen et électeur que par réflexe.

M. Louis Bertrand, après d'autres, a développé la théorie des aristocraties « sauvegardes des nationalités » ; son rêve est de refouler les esclaves afin d'assurer la suprématie des Élites.

Il y aurait beaucoup à dire là-dessus. La justification des aristocraties dans le passé, si on les examine bien, provient de nécessités passagères plus que de leurs propre valeur. Quand la nécessité disparaît, les aristocraties disparaissent avec elle. Mais laissons cela et notons seulement que le souci de la pureté de race, la division du peuple en esclaves qui obéissent et en aristocrates qui commandent, tout cela n'est que manifestations de peintre.

M. Louis Bertrand adore la force parce que la force

déchaîne la lutte et que la lutte représente des muscles en saillie, des reins cambrés, des torses puissants, des attitudes intéressantes et surtout de la pompe et du sang, c'est-à-dire des lignes et de la couleur.

Lisez les pages où M. Louis Bertrand chante la gloire du passé en contemplant Versailles. Pourquoi ces chants et ces apothéoses sinon à cause des magnificences qui contentent son œil.

« Embarquement pour Cythère ! » s'écrie-t-il. Et il se révèle tout entier en transposant son émotion sur le mode de Watteau.

« O ma France, nulle part, je ne t'ai vue si belle que dans ces lieux ou tu triomphais sous tes justes maîtres ! » s'écrie-t-il encore.

Ne nous y trompons point. C'est moins son cerveau que son œil qui lui inspire ce cri-là !

Je ne voudrais pas faire ici œuvre de polémiste et montrer ce que peut avoir d'incertain et d'artificiel la théorie chère à M. Louis Bertrand. Je me suis aventuré a rédiger ces notes, parce qu'elles situaient assez bien M. Louis Bertrand, en montrant que ce romancier était surtout un grand peintre puisque sa vision déterminait ses préférences, ses haines et son idéologie, c'est-à-dire toute son œuvre de créateur.

*
* *

M. Louis Bertrand s'est imposé une tâche : « célébrer la renaissance des races latines dans l'Afrique française ». Au lieu de décrire et d'analyser les mœurs et coutumes des Arabes, il a jugé plus intéressant — avec raison — de se passionner pour ces hommes de chez nous, d'Espagne, d'Italie qui vont s'installer dans ce pays — le leur, par la toute puissance du génie romain.

« La dureté des steppes africaines, a-t-il écrit dans le *Jardin de la Mort*, le flamboiement de leur soleil, l'haleine dévoratrice des sables... et d'autre part, l'influence

mystérieuse du vieil impérialisme latin, avec son goût de la pompe et de la vie décorative, avec ses habitudes d'autorité, son culte de l'individu et de la famille ; tout cela se retrouvait pour l'auteur aussi bien dans les plus humbles héros que dans les protagonistes les plus ambitieux de ses romans, aussi bien dans *Le Roulier Rafael*, dans *Pepete, Le Pêcheur de Sardines*, que dans l'*Archevêque Puig*, ou *Le Tribun Carmelo*. Décrire, en sa magnificence, le cadre immuable où se déroule tout drame africain, ranimer les débris de cette civilisation romaine dont le souvenir agit encore obscurément dans la conscience des peuples, en un mot illuminer le présent de toutes les gloires du passé, voilà donc ce qu'il a tenté. »

... Ce qu'il a tenté et ce qu'il a réussi, pourrions-nous ajouter, dans ce livre magnifique *Le Jardin de la Mort*, dans ce roman de vie ardente : *Le Sang des Races*. Depuis Zola, certes, aucun écrivain n'a « décrit » comme M. Louis Bertrand.

Ce peintre voit toujours juste. Rien d'inharmonique n'échappe à son contrôle. Il broie la couleur, dose les nuances, marque le trait fort avec une habileté consommée. Lisez ces lignes que je prends à la première page du *Jardin de la Mort*.

« Il est un peu plus de 7 heures du matin, lorsque le train s'ébranle. Alger fuit derrière nous. La baie de l'Agha, arrondie comme le bassin d'un port antique, réfléchit, sur ses eaux tranquilles, la grâce candide de cette aube de mai.

Le ciel est tout blanc, d'une blancheur de gaze, où scintillent des gouttelettes nacrées, pluie d'atomes lumineux dont la chute emplit l'éther d'une immense vibration qu'on dirait musicale. Le golfe, presque tout entier, semble une grande étoffe de soie blanche lamée d'or roux, qu'une faible brise gonfle par places. Les petites ailes triangulaires des voiles latines flottent, à demi renversées sur l'eau molle, comme des plumes de cygnes. Mousse-

lines éparses, les traînées des vapeurs s'échevèlent tout le long des plages, s'amoncellent en bosquets d'arbustes neigeux, s'étalent en parterres de fleurs printanières : grappes d'aubépines et de lilas blancs, corolles d'orangers et d'amandiers à peine rosées par les teintes purpurines de la plaine et des montagnes. Au loin, vers le promontoire de Matifou, une bande légère de moire bleue cerne l'horizon d'un trait si fin qu'il s'évanouit dans la limpidité du ciel pâle ; et, à travers tout cet espace livré aux jeux brillants des reflets, on sent, plus encore qu'on ne le voit, un épanchement continu de splendeur qui revêt d'une mobile dorure jusqu'aux stores poussiéreux du wagon et qui fait reluire les sémaphores de la voie comme des disques de pierreries. »

Voyez comme l'objet se détache avec netteté :

« ... la peau de bouc suintante sous sa toison violette et qui, toute gonflée d'un gros vin rouge qui dégoutte, les quatre pattes roidies et nouées de cordes, a l'air d'une bête de boucherie récemment égorgée » (1).

On ne se lasserait pas de citer les descriptions de M. Louis Bertrand, tant elles sont éloquentes, précises, scrupuleuses.

« Il n'est pas encore six heures du matin. L'espace, où flotte la buée poudreuse du sirocco a l'aspect terne et brumeux d'un carreau de verre brouillé. Les surfaces des objets émergent de cette plate lumière, comme des îlots à demi-noyés sous les eaux pluvieuses d'une inondation, dans la tristesse d'un soir d'automne. L'atmosphère sans perspective pèse à l'œil qu'elle écrase ; et les contours trop rapprochés du regard se distribuent sur un même plan, avec l'apparence purement graphique de lignes ciselées en creux sur le fond d'un plat d'argent. Pas un reflet ne rompt la tonalité mate qui règne uniformément dans toute l'étendue. Les eaux mêmes de l'Oued paraissent

(1) *Le Jardin de la Mort.*

opaques et solides, comme la croûte pétrifiée d'une mer morte, où les images se décomposent et s'éteignent » (1).

Si M. Louis Bertrand « voit » le paysage, il « voit » aussi les mœurs humaines, ces mœurs qui après tout sont encore un paysage, et quand on sort de son œuvre, les livres de M. Pierre Loti apparaissent comme de petites îles très lointaines, noyées de brume.

C'est qu'il y a entre les livres de M. Pierre Loti et ceux de M. Louis Bertrand, la même différence qu'entre la littérature et la réalité.

L'auteur du *Sang des Races* ne se promène pas comme un dilettante sceptique et charmant. Il se mêle à la foule qu'il veut observer. Il l'absorbe toute et puis la recrée. Quand il veut douer de vie cette population bigarrée de l'Afrique française où ceux de la Provence se mêlent à ceux du Piémont, d'Auvergne et d'Espagne, il commence d'abord par agir avec eux et comme eux. Le livre, ensuite, sort vivant de cette promiscuité féconde.

Voilà pourquoi toute une race prend dans les volumes de M. Louis Bertrand un relief si vigoureux. Voilà pourquoi le lecteur assiste au jour le jour à l'existence de ces rouliers, ivres de soleil et de liberté, instinctifs qui vivent selon la chair et prennent au hasard des routes, les filles qui sont encore sensibles à la vigueur des muscles et à la souplesse des reins.

Tel est, d'ailleurs, l'ordinaire public de M. Louis Bertrand dont les livres ne conviennent ni aux ratés de la littérature ni aux jeunes demoiselles anémiques. Hauts en couleur, ils explosent de haine, d'amour, de plaisir et de sang.

Ramon, du *Sang des Races* subit « l'énervement du sirocco ». Les « propos d'amour de Pascaluette le Borrego et de Juan le Mahonnais sonnaient de nouveau à ses oreilles ; il souhaitait de tuer et de faire l'amour éperdu-

(1) *Le Jardin de la Mort*.

ment » et l'exemple de M. Louis Bertrand prouverait une fois de plus, s'il en était besoin, la vanité des théories et que l'impersonnalité est presque une chimère.

M. Louis Bertrand chérit la Force et Ramon, pour ne citer que lui, partage pleinement les idées de M. Louis Bertrand. « L'idée de sa force l'enleva soudain ainsi qu'un grand vent venu de la mer. Son corps allégé lui semblait se dissoudre par la violence de son âme qui s'élançait éperdument avec une sorte de rage dévastatrice. Comme tout son sang brûlait, il se remit en marche dans la nuit avec Pascaluette... »

* * *

M. Louis Bertrand aurait pu rester toute sa vie l'auteur du *Sang des Races* et en être honoré. Mais l'honneur n'est que la menue monnaie de la gloire. Elle ne peut suffire à un artiste. M. Louis Bertrand qui désire plus, a écrit *L'Invasion* et *L'Invasion* est presque un chef-d'œuvre.

Je dis « presque » ... Pour plus de précision, il importe d'ajouter que le volume est composé de deux parties : la première qui est un chef-d'œuvre et la seconde qui ne l'est pas parce qu'elle a voulu l'être.

L'Invasion comprend en réalité deux livres très beaux : l'un fait de psychologie scrupuleuse, d'émotion sincère, de construction habile ; l'autre, fait de peintures vives, de fresques largement traitées, d'idéologie abondante et touffue. Il y a dans *L'Invasion* un roman et une épopée qui, réunis, se font mutuellement du tort.

Le roman, c'est la vie humble, ardente de Marguerite, le dévouement obscur et instinctif d'Emmanuel ; l'épopée : c'est l'envahissement de Marseille par la horde des Napolitains, des Espagnols, des Levantins, des Asiatiques, la représentation des vices, des tares de leurs races ; l'épopée c'est encore l'influence des idéologies barbares s'infiltrant dans les cerveaux mal organisés pour les recevoir.

Or, un moment arrive dans le livre où le roman jusque-

là admirablement mené, se heurte à l'épopée, se confond avec elle et se dilue dans les parlottes anarchistes. Certes, le lecteur continue à être intéressé, car on ne peut se détacher aisément d'une œuvre à ce point puissante, mais il est saisi d'un vague malaise. La ligne est cassée. L'idéologue a joué un mauvais tour au romancier.

Et malgré tout, je me hâte d'écrire, en guise de conclusion, que M. Louis Bertrand est un remarquable écrivain, que *L'Invasion* est un beau livre dans lequel se heurtent, en un tumulte ordonné, les races, les intelligences, les cœurs, un beau livre illustré de superbes descriptions, car M. Louis Bertrand, qu'il soit conteur ou psychologue ou sociologue, reste surtout un véritable artiste qui n'a qu'un défaut : celui de croire et d'écrire, en sa mystique ferveur pour la Force, qu'il vaut mieux, pour les hommes, « souffrir l'injustice que la misère ».



Rachilde,

Poète de l'Instinct

M. Camille Lemonnier ayant eu à préfacer le plus clair, le plus net et le plus beau (après la *Tour d'Amour*) des livres de Rachilde : *La Sanglante Ironie*, a voilé d'un peu de brume le cas de cette étrange femme de lettres qui a besoin au contraire, ce me semble, d'être pénétrée de sèche logique et de froide raison.

L'évocation à laquelle il se livre à son sujet sent son esprit mystique. Il manque à M. Lemonnier — qui est Belge — d'être latin et on peut ramasser au hasard dans sa préface du « *Satanisme*, du *Soufre*, des *Pois enflammés*, des *Ailes tourmenteuses d'un Baphomet révolté*, du *Siphon qui tourbillonne dans des régions de mort et d'épouvante*, voire des *Cornes de diable !* »

M. Camille Lemonnier peut être excusé de son lyrisme et absous de sa magie.

Devant l'œuvre de cette Rachilde qui paraît — selon les jours — effroyablement touffue ou divinement simple, tumultueusement romantique ou strictement réaliste, terriblement mystique ou affreusement pathologique, devant cette œuvre qui touche à l'observation minutieuse ou à la divination du visionnaire, à la photographie et à la cabalistique, je veux dire au rêve échevelé où à la réalité implacable, l'esprit du lecteur qui lit ou du commentateur qui cherche, est naturellement enclin — pris dans le tourbillon — à emboucher une trompette sonore afin de goûter l'illusion qu'il domine le fracas et commande à son épouvante.

Moi-même, en ce moment, et malgré que je cherche à condamner M. Lemonnier pour m'obliger à ne le point suivre, j'ai peine à résister au mouvement qui m'entraîne. La panique verbale, à chaque instant essaie de griser ma plume et ma raison cherche des raisons pour se légitimer de n'écouter — à son détriment — que la voix incohérente de mon instinct.

Mais voici, si je ne m'abuse, qu'en avouant les sollicitations dont je suis l'objet, je viens de résumer, presque à mon insu, le cas de Mme Rachilde.

Les mots « raison » et « instinct » seront, je crois, les deux pôles entre lesquels courra — après la pensée Rachildienne — ma propre pensée.

On m'objectera peut-être qu'un si vaste champ laissé à une critique favorisera malaisément une conclusion précise.

Je l'accorde. Au surplus je n'ai nullement l'intention de conclure. Là où Rachilde reste entre terre et ciel, je ne saurais, sans la perdre de vue, rester ferme au ciel ou sur la terre. Il convient, si je la veux rejoindre, que je la suive.

Rachilde symbolisera pour nous le bonheur après lequel on s'essouffle toujours sans le toucher jamais. Tour à tour, elle nous apparaîtra avec les traits grimaçants d'Edgard Poë, les regards visionnaires de Villiers de l'Isle Adam, la bouche souriante d'un Crébillon qui serait plus marquis de Sade que Crébillon, le sourire sarcastique d'un Beyle.

Elle sera tantôt l'ange qui regarde de haut le monde vil ou la belle brute quadrupède qui fait de la beauté avec les besoins de son estomac et de son ventre et qui ne regarde jamais les cieux. Ange ou bête, esprit ou matière, elle représentera tour à tour un poète délicat ou une femelle ardente, mais ici comme là, dans un rôle comme dans l'autre, elle restera, en dépit de ses inclinations mêmes, le poète épique de l'Instinct.

*
* *

Proudhon enseignait que la femme était un moyen terme « entre l'homme et l'animal » et Renan la considérait comme un intermédiaire « entre l'homme et Dieu ». Encore qu'au premier abord, les deux sentences aient l'air de s'exclure l'une l'autre, elles pourraient très bien à elles deux constituer une approximation de la réalité. Quand les philosophes se contredisent, ils sont bien près d'avoir raison et le public bien près d'y voir clair.

Il reste que si nous voulons être de bonne foi et regarder la femme d'un œil désintéressé, ce qui ne nous arrive pas souvent, il faut lui reconnaître cette supériorité qu'en sauvegardant la suprématie de l'Instinct, elle assure la perpétuité du monde et par là la possibilité de progrès indéfini rêvé par les chimériques.

Tout est bien de ce qui est. Un certain fatalisme ne messied pas à nos jugements. De ce que la femme ait été — à une époque reculée — la proie offerte en récompense au plus fort et qu'elle ait gardé de cet asservissement un pli si nettement marqué, il y là une grande beauté dans la conduite du Destin.

Servante, domestiquée, femme à demi-nue qui préparait au fond d'une sombre caverne le repas qu'allait venir manger le conquérant un instant désarmé, elle fut, craintive, oppressée, tremblante, le premier abri de la pensée, cette vengeance des faibles.

Il est bien qu'elle ait été battue. Son humiliation et sa rage lui ont appris, non seulement à ruser, mais à cultiver sa puissance interne et à associer ses idées.

Il est bien qu'elle n'ait été qu'un ventre aux yeux des primitifs obligés par la constitution même d'une embryonnaire sociologie à défendre loin du foyer, par la hache ou la flèche, la vie de l'enfant ou la sienne. Elle a cru comprendre — et pour jamais — de quelle valeur était la force et que celui qui succombe n'est pas digne de respect.

Avant l'esclave antique, elle a dit au dedans d'elle-même « Frappe, mais écoute » et elle a ajouté, à voix basse, « Je sais de quel nom il convient d'appeler la justice ».

Près de la bête par son rôle et par sa tâche, apprenant par la nécessité de vivre *contre les autres*, l'importance de l'instinct, elle a échappé à l'autorité du mâle en se constituant une vie interne dont elle se sentait la propriétaire incontestée. Elle en a l'apanage. C'est par là qu'elle nous échappe. Il y a un domaine chez la femme que l'homme ne viole jamais. Des siècles d'art et de littérature, de poésie et de théâtre sont bâtis sur cette incompréhension.

Elle avait le loisir de se récréer. C'est dans le loisir qu'on apprend à penser. Une société collectiviste mourra naturellement au bout d'un temps parce qu'il y aura des loisirs et que la masse inoccupée pensera au lieu de laisser ce soin à l'élite.

Dans la caverne, près de l'enfant endormi, que faire, en attendant l'homme, sinon rêver doucement. La femme rêve. Lui, guerroie contre les hommes ou contre les loups.

L'activité physique lui tient lieu d'intelligence. Elle a ce grand avantage sur lui d'être sédentaire. Cette jolie brute a le temps de regarder ce qu'elle ne comprend pas, la clarté des étoiles, la marche lente de la lune, le cri du hibou. Toutes ces correspondances qui se répondent harmonieusement, tantôt pour souligner l'éclat du jour, tantôt pour faire valoir la mélancolique nuit, la femme les contrôle.

Dans ses songeries confuses, elle tisse déjà la robe blanche de Jésus. Ce ne sera pas sa faute, plus tard, si les fils du Fils de l'Homme ne tiennent pas les promesses divines et si la hiérarchie chrétienne, par une sorte de vrai miracle, transmue la douce simplicité de l'amoureuse indulgence en une épaisse maçonnerie de dogmes étroits et compliqués sous laquelle s'abritera encore une fois la loi du mâle.

Mais les conseils de la caverne n'auront point été vains. Après des millénaires, le besoin féminin de profondeur et de poésie se montrera au moyen âge. C'est la femme qui accueillera les chanteurs et qui, tandis que l'homme guerroie en Palestine, saura faire éclater son idéalisme et son instinct dans l'administration prévoyante du foyer et les tendres complications des cours d'amour.

Plus que tout autre, elle sera touchée par la philosophie et elle ouvrira à la pensée l'asile de ses salons aux XVIIe et XVIIIe siècles. Enfin, à elle échoiera l'honneur de déléguer cette Jeanne d'Arc qui réalise le type représentatif de la femme, le symbole du mysticisme mêlé à l'instinct et qui défendra son pays ainsi que ses ancêtres défendaient l'enfant contre le fauve, stratégiste qui calcule, esprit qui s'enflamme, dogue qui s'élance, la gueule ouverte, prêt à déchirer.

Voyez comme les deux facultés maîtresses de la femme se conservent pures au cours des âges sans rien perdre de leur première vigueur. Une Jeanne d'Arc en est la preuve éclatante. Elle écoute des voix invisibles, mais elle entraîne des soldats. Elle lève sur la nation une épée qui symbolise sa force, mais aussi un étendard qui symbolise son rêve. Proudhon et Renan avaient raison tous les deux.

Ainsi a-t-elle cheminé à travers les siècles, détentrice d'un secret dérobé aux sources naturelles de la vie, porteuse d'une clef forgée parmi ses songes, corrigeant ce que pouvait avoir de dangereux pour sa conservation la cérébralité toujours plus aiguë de la race en faisant intervenir, dans la tendance au repos des tribus ou des nations vieillies, la proie vivante et belle de sa chair; rappelant à l'homme que les exagérations intellectuelles amoindrissent la puissance vitale et que la force héritée de nos ancêtres a une valeur et qu'elle n'est pas méprisable.

De plus, l'habitude de l'isolement lui a conféré une autre faculté intuitive dont les résultats sont d'une savoureuse ironie quant au prestige de l'esprit scientifique.

La Cité que la science masculine s'obstine à bâtir par la méthode et la recherche, la femme l'a construite bien avant nous. Elle a été panthéiste avant que le panthéisme ait un nom. Elle a senti ses veines prolongées au cœur des arbres, au delà du sol et ses regards ont dépassé le toit de la maison. L'instinct est arrivé sans effort au but après lequel s'obstine l'homme par la synthèse et l'analyse. C'est lui qui suggéra de frotter vigoureusement deux branches l'une contre l'autre et qui créa le feu. Le vingtième siècle, malgré ses savants et ses académies, n'a pas réalisé de découverte plus belle,

Ainsi à cette heure nous apparaît la femme : une admirable simplificatrice, une image aussi fidèle que possible de la vie, une créatrice d'action, une conservatrice traditionnelle, doublée d'une exploratrice de l'inconnu.

Même chez celle qu'on appelle « intellectuelle » et qui semble s'être arrachée à elle-même, les traits distinctifs se retrouvent intacts.

Poète, avocat, écrivain, elle est restée celle qui ramène l'action ou le rêve *au point où le rêve où l'action servent la vie.* A vrai dire, elle n'est que cela : une servante, mais elle l'est avec une magnifique inconscience et par ces deux manifestations : rappel de la force, évocation de l'inconuu, elle renoue la tradition ancestrale, elle empêche une dégénérescence trop rapide, favorise l'adaptation des générations à des formes nouvelles, étend la vision de l'humanité et rétablit l'équilibre entre le corps et le cerveau, entre le paganisme et le christianisme, entre le rêve et l'action.

Parfois, il peut arriver que cette femme anonyme prend une plume et imagine des aventures. Elle les imagine comme elle les sent. Elle se lance avec une ardeur aveugle dans des domaines inconnus, elle crée des hommes à la fois plus petits et plus grands que nature et qui peuvent être traités indifféremment de fous, d'assassins ou de dieux, parce qu'ils ne connaissent ni morale sociale, ni gênes oppressives, ni lois restrictives, parce qu'ils

n'ont qu'une idée fixe : se développer librement selon leur instinct et selon leur rêve.

Cela peut arriver. Que dis-je ? Cela arrive. La preuve en est que je peux vous parler de Rachilde aujourd'hui.

*
* *

Rachilde fut, en un temps étrange où l'on s'émouvait encore de l'œuvre d'un écrivain, quelque chose comme l'impératrice de la perversité.

Alors, M. Camille Mauclair écrivait en parlant d'elle que la luxure était une vertu quand on l'aimait, M. Louis Dumur, oubliant les *Liaisons dangereuses*, s'écriait « Rachilde a enfin apporté au monde le livre pervers. Nous l'attendions. Qu'il soit le bienvenu. » et M. Maurice Barrès ajoutait « cette jeune fille fut toujours d'une parfaite inconvenance. »

On visait alors l'auteur de *Monsieur Vénus*. On l'insulta, on la poursuivit. On la condamna.

Rachilde qui est toute pétrie d'ironie, répondit à ce concert en publiant un recueil de contes exquis pour l'édification des jeunes communiantes, puis elle refit *Monsieur Vénus*, je veux dire qu'elle continua à concrétiser ce sensualisme sensuel et cérébral qui en faisait le fonds, ce sensualisme qui n'est pour elle qu'un moyen de peindre des créatures frénétiques et des désaccords violents.

L'acte physiologique est un symptôme de vigueur saine. Il ne pouvait laisser indifférent cet apôtre de l'instinct. Par lui, nous remontons aux sources vives de la jeunesse humaine ; par lui, les enveloppes factices, ces bandelettes dont la civilisation nous enroule ainsi que des momies, se défont. C'est donc lui, lui seul, qui pouvait servir de base à l'œuvre de cette Rachilde qui note les conflits terribles entre la virginité du monde et la vie banale, fade jusqu'à la nausée, que le perfectionnement social nous a faite et qui touchera à son dernier degré de stupi-

dité quand, après une dernière convulsion, la société fatiguée s'en remettra au socialisme du soin d'accomplir son destin.

Et la hautaine figure de Sylvain d'Hauterac, de *La Sanglante Ironie* donnera, je pense, une forme suffisamment concrète à ma pensée.

« — J'étais né délicat, pour vivre dans les parfums et les robes des dames spirituelles... j'aimais l'eau dormant sous les plates feuilles satinées des nénuphars, et les rigides lances des joncs, l'eau de la Mauronne moirée de reflets clairs. J'aimais l'eau du ruisselet courant au proche moulin, l'eau guillerette racontant des histoires semées de plaisanteries, aux libellules bleues... J'aimais le foin mûr... J'aimais les lointains des bois..., ces pays de chimères où l'on espère qu'il n'y a plus d'humanité, où l'on se bâtit tout de suite la tour d'ivoire constellée de pierres précieuses.

J'aimais l'or du blé, quand on le rassemble en tas, le soir de la moisson... J'aimais les yeux de la nuit, la bouche de l'aurore et le teint fleuri du jour... »

Comment Sylvain d'Hauterac a-t-il pu arriver au crime avec des goûts si virgiliens ?

Précisément à cause d'eux.

D'Hauterac perçoit la beauté des choses. Là où passe la foule sans voir, il passe en admirant et il s'organise, avec ses admirations une mentalité particulière, donnant ainsi raison aux théories de feu Condillac.

Une mentalité formée de tels éléments devient une mentalité d'exception. Il faut, pour être ce que la société actuelle appelle « un honnête homme », corriger la synthèse admirative par une critique médiocre, C'est ce qu'oublie de faire un anarchiste. C'est ce qu'oublie également Sylvain d'Hauterac. Il veut que le monde soit un reflet exact de ses visions. Par là, il en arrive à chérir le rêve et nous en arrivons à admirer Rachilde, d'avoir prouvé — peut-être sans le vouloir — que le rêve est la plus haute forme de l'instinct.

Et maintenant, si le Rêve ou si l'on veut, l'Idéal, s'est imposé à un homme jusqu'à lui devenir aussi nécessaire que le pain, il est bien certain que cet homme deviendra le pire ennemi de la société.

Être idéaliste n'est pas une vocation facile et je ne conseillerais à personne de le devenir avant d'avoir consulté Rachilde. Elle s'y connaît. En créant Sylvain d'Hauterac, elle nous a dit à quoi l'on s'expose si l'on veut être un homme au-dessus de la moyenne.

Une fois le joug de l'Idéal accepté, la volonté intervient. Il s'agit de s'incorporer l'Idéal. Alors, voilà quelles sont les pensées ordinaires d'un d'Hauterac. Devenant sincère, il devient simplificateur.

« Les cris de nature qu'une hypocrisie transmise de siècle en siècle, empêche d'éclater », il les hurlera. « Les secrets que l'on garde par une politesse exagérée vis-à-vis des lois inutiles », il les avouera.

Un de ces concepts favoris sera celui-ci : « En dehors de l'assassin vulgaire ou du roi batailleur, il n'y a plus que des fous. » Il ajoutera : « Celui qui diminue le nombre de ses semblables, surtout aujourd'hui où des complications de lâcheté attiédissent la guerre et finiront par supprimer cette si nécessaire périodique saignée des peuples, celui-là, bon gré, mal gré, améliore la situation de ses voisins... Le sang habilement répandu fait la santé des corps, et trop de sang conservé mène à la pourriture. »

La justice, il la nie, quand on veut la donner à tous. Pour lui, la méchanceté réside dans la vulgarité. Tout est méchant de ce qui contrarie ses tendances. La vie lui apparaît comme un bien qu'il « vole à tout le monde ». Il y a un risque à voler. La nécessité d'un châtiment ? Chaque acte le porte en lui-même. Mérite ou démérite ? Mais tout bonheur désiré est mérité, par cela seul qu'on souffre en le désirant et en ne l'ayant point. Tout dans tout, voilà toute la morale.

Etant situé dans la vérité de l'instinct, il saisira très

lucidement les courants sociologiques. Il découvrira — pour s'absoudre — qu'au fond la politique est basée sur « le socialisme à outrance et l'autocratie ornée du glaive de son plaisir », théories reposant toutes deux sur le principe de la suppression.

Mais il ne s'attardera point avec les spéculations. Il est trop sincère pour feindre un intérêt envers autrui. Les broutilles sociologiques le laissent froid. Seul existe, pour d'Hauterac, le besoin de contempler — face à face — son rêve.

Contemplation impossible. Le mécanisme de la vie moderne s'y oppose. D'où sa colère.

Aura-t-il plus de chance avec les morts qu'avec les vivants ? Il l'espère.

Sa mère, qu'il n'a pas connue et qui par conséquent lui apparaît comme très mystérieuse et très belle, il la désire voir « drapée dans un suaire blafard, toute pâle au milieu de la chambre sombre..., ce serait beau..., une aventure qui changerait le cours de ma vie... Je croirais en Dieu, je croirais en un autre monde sublime, peuplé de femmes-clartés n'ayant ni corps ni besoins avilissants, de femmes à chevelures d'étoiles, d'anges flottants impalpables le jour ; et la nuit descendant au chevet des pauvres jeunes hommes pour leur enseigner les secrets de l'amour pur... »

Et comme il regarde, anxieux, dans le salon, que voit-il ? « Il y avait bien une femme devant moi, une femme éclairée par une des bougies des girandoles ; elle était sur le canapé, un homme la tenait à la taille... » Et il reconnaît la seconde femme de son père ou plutôt la maîtresse de son père en train de faire l'amour avec son professeur.

La désillusion que comporte un tel spectacle se doit payer et quand il envoie son chien sur les coupables, c'est moins pour venger son père dont il n'a cure, que pour se venger lui-même dont il a souci. Son acte n'a qu'une intention purificatrice. C'est pour rester pur qu'il fait le premier pas sur le chemin du crime.

Il se tuerait plutôt que de se ravaler au niveau commun. Toutes occasions lui sont bonnes pour s'élever. Ayant rencontré une jolie fille bâtarde, il s'exalte : ... « Les êtres de ma sorte doivent se régénérer par l'amour... J'élèverai la femme aimée si haut qu'elle me tiendra lieu de famille ; elle sera ma religion, elle sera mon Dieu... C'est une primitive nature qui se laissera diriger, m'aimera, car je me ferai son Dieu à mon tour... Je soufflerai sur cette argile, et l'âme de ma statue sera mon propre cœur... »

Va-t-il donc enfin saisir l'Idéal ?

Julien Rosalès, son rival, le gêne. Il le tuera, simplement. « Le crime ne représente au courant des actes de la vie qu'un acte de plus. »

Après son crime, d'Hauterac s'imagine complaisamment que Grangille va l'injurier et s'évanouir sur sa poitrine. Il veut absolument se créer une atmosphère d'exception et réussit presque, cet impulsif amoral, à se forger un remords et à se chercher des excuses.

« — Non, non, me disais-je, rien n'est de ma faute ! Chaque individu aspire au bonheur... Il doit y avoir une logique, ou ce ne serait plus la peine d'aimer, d'exister. L'amour, qui est la vie, doit être logique ; s'il me pardonne, j'ai eu raison ; s'il me condamne, j'ai eu tort et je me soumets aux pires angoisses. »

Or, il heurte à la fenêtre, il se glisse dans la chambre où l'attend Grangille et l'amante-justice, l'amante-châtiment. la Némésis solennelle le reçoit par ces mots :

« — Chut ! J'ai vu passer la vieille Raton du côté de la ligne ; c'est une curieuse, celle-là... Ce n'est cependant pas *l'heure de chercher pour les lapins...* »

A tout instant, à travers la *Sanglante Ironie*, comme à travers l'œuvre presque entier de Rachilde, des oppositions de ce genre éclatent.

Chaque fois que Sylvain d'Hauterac, par l'enthousiasme sensuel, croit s'élancer vers un hautain sommet, la Vie,

symbolisée par Grangille, vient saper — d'un mot vulgaire — son enthousiasme.

Il faut lire, pour s'en rendre compte, le récit de la première nuictée d'amour. Il est pareil à un morceau de musique où à des motifs harmonieux répondraient les discordances d'une fausse note.

Dès que le jeune homme s'exalte, l'Amante parle. Elle dit par exemple, en réponse à une tendre romance, — « si tu es soldat, j'irai chez le cousin Fermiette, il écrit qu'il a besoin de quelqu'un pour tenir son magasin... »

Sylvain suffoque — « Le cousin Fermiette ! L'épicier ! »

Hélas, pourquoi les femmes parlent-elles, quand nous les aimons. Le baiser a dû être inventé pour les faire taire, car chaque Roméo a un épicier au moins dans sa vie.

L'épicier de Rachilde, qui ne paraît pas dans le livre, qu'on ne voit pas, est en quelque sorte le personnage principal. Rachilde, qui est réaliste et qui est romantique, est aussi un écrivain symboliste.

Je parlais, en commençant, des deux pôles de la pensée Rachildienne. C'est trois que j'aurais dû dire, si ce n'eût été une sottise. Peut-être même la virtuosité de Rachilde tient-elle surtout dans la symbolique.

Dans la scène de l'enlèvement, même procédé « ... J'avais rêvé, la nuit précédant mon départ, dit d'Hauterac, une foule de choses délicieuses... Nous serions seuls dans un wagon réservé, nous tomberions aux bras l'un de l'autre... nous découvririons l'univers en nous... »

La vérité est un peu différente. Grangille porte un sac et une cage dans laquelle se trouve le corbeau Julien dont elle n'a pas voulu se séparer. Julien lâche « ses ordures puantes sur les banquettes ». Oh ! Poésie ! Le corbeau est encore un personnage symbolique.

Un corbeau, un épicier, Grangille, Sylvain d'Hauterac, voilà si je sais compter, quatre symboles dans la *Sanglante Ironie* de Rachilde et quand j'aurai évoqué Jeanne Siméon, nous serons à cinq.

Jeanne Siméon n'a de féminin que son nom et un « beau buste à mettre sur une cheminée entre deux potiches ».

Entendez par là qu'elle vit seulement de la tête aux hanches et que le reste de son corps, frappé de paralysie, est mort.

Faisons-y attention. Il n'y a pas là qu'un caprice pathologique de Rachilde, mais un symbole souverain.

Au corps de Grangille, à la vie banale mais vivante de Grangille, au sexe normal de Grangille s'opposera l'impossibilité sexuelle de Jeanne. Au sexe sexuel, si j'ose ainsi parler, répondra le sexe cérébral, au rêve la réalité et Jeanne Siméon sera une proie naturelle à l'amour inextinguible de Sylvain, car elle représente à ses yeux « l'impossible », c'est-à-dire l'Idéal et il sait que « celui qui aurait la volonté de ne pas conclure en amour, serait Dieu. »

« Jeanne Siméon était la fontaine scellée dont parle l'Ecriture. » Avec elle, point de détail vilain ni de dessous malpropre, elle était une forme de chair faite marbre, et on ne devait jamais savoir ce qui se passait en elle puisqu'on ne pénètre point, d'ordinaire, dans le cabinet de toilette qui sert d'antichambre à la morgue ! »

Le jour où elle lui donne sa bouche, il entre en ravissement. Il a la sensation d'approcher son Rêve incarné. Il s'écrie ardemment : « Je venais de toucher une chimère de mes lèvres ! »

Mais c'est le sort des chimères d'être instables et celui des symboles de s'évanouir. Jeanne Siméon meurt, mais la Vie, elle, ne meurt pas et quand Sylvain d'Hauterac revient du cimetière où fut inhumé l'irréel, il retrouvera Grangille, *parce que Grangille est éternelle.*

Logiquement, le jeune homme qui a déjà trempé deux fois ses mains dans le sang par dévotion pour son instinct, va se ruer sur la vie, cette vie qui surgit de partout, qui entre par la fenêtre même avec le cri de la rue « Limande à frire... Limande à frire... » et tandis que

Grangille s'apprête à organiser sans lui, anormal, l'existence pratique et raisonnable des gens normaux, d'Hauterac, « insouciant... », « très calme... », d'un geste « plus prompt que la pensée même du meurtre » lui enfonce, entre les deux épaules, la lame de son couteau.

*
* *

Rachilde est savante dans l'art des gradations. Elle dose ses effets avec un compte-goutte et la quantité nécessaire y est toujours... ou presque. Ceci se voit dans l'*Animale*, j'ai essayé de le montrer dans la *Sanglante Ironie.* On pourrait faire ce petit travail sur tous les autres livres de Rachilde.

Mais ce sont là questions de composition. Il suffit de l'indiquer pour être quitte envers l'équité littéraire et je préfère exposer, en examinant les volumes de Rachilde, comment elle refait dans chacun de ses romans, avec une variété fertile, l'histoire d'une bataille qui ressort à la fois du domaine physiologique et du domaine spiritualiste.

A ce point de vue, Madeleine Deslandes, de *La Princesse des Ténèbres* est une sœur de Sylvain d'Hauterac, de *La Sanglante Ironie.*

Elle aussi, comme lui, sera une meurtrière ; seulement, c'est sur elle seule que porteront ses coups. Elle aussi, comme lui, souffre de se heurter du front à la vulgarité. « ... ses parents avaient leurs occupations d'être bornés, leurs potins, leurs cuisines, arrangeant tous les restes de Paris à la sauce de la province... Et la lecture du *Courrier* local, et les comparaisons sur les différents prix de la volaille... »

L'ennui du milieu et probablement le poids d'une virginité trop longtemps gardée ont altéré son système nerveux et fait dévier son instinct sexuel.

Rachilde, notons-le en passant, a une prédilection marquée pour l'heure sexuelle chez les jeunes filles.

Impitoyable, elle poursuit son dessein qui est d'élu-

cider, avec une sincérité admirable, la vérité physiologique de la femme.

« Ah! vous croyez, a l'air de dire Rachilde, à l'extérieur paisible de cette jeune fille réservée et à sa blancheur de lys? Voilà l'intérieur! »

Et elle vous démonte l'oie blanche, ce corps lascif et curieux, qui vit de sa propre luxure.

Ne vous disai-je pas que Rachilde était le poète de l'Instinct ?

Sous quelque masque que ce soit, masque toujours imposé par l'éducation artificielle, dont la jeune fille couvre ses traits, ne subsiste en fin de compte que le vieil appétit de la bête qui veut être violée, assure Rachilde.

Il faut avoir quelque courage pour avouer ces choses quand on est une femme. C'est ne pas respecter l'esprit de corps si puissant chez nos compagnes. On se met à dos du même coup, et les hommes à qui on enlève la partie que j'appellerai chrétienne de leur plaisir, et les femmes qui détestent par dessus tout de découvrir leur vraie nature et de se trouver ainsi en état d'infériorité au cours de la lutte éternelle.

D'Hauterac avait raison. La violence est nécessaire. Si un Soleilland raffiné et discret avait violé Madeleine Deslandes, la santé de Madeleine eût été mieux équilibrée, Elle aurait rendu son mari heureux et procrée de beaux enfants au lieu de bâtir, grâce à un phénomène d'hallucination et de dédoublement de personnalité, le fantôme Hunter, amant *impossible* comme fut impossible dans la *Sanglante Ironie* la paralytique Jeanne Siméon.

La croyance au surnaturel, le mysticisme n'est qu'une perversion de l'instinct sexuel et Madeleine Deslandes une sorte de sainte Thérèse laïque. Il y aurait une intéressante étude à écrire sur l'influence de la littérature sur les mystiques. Madeleine, j'allais dire Rachilde, en d'autres temps, se fût acharnée après l'ombre du Christ au lieu de courir après Hunter. Entre sainte Thérèse et Rachilde, il

y a le Faust de Gœthe, Byron, l'école de 1830 et les Fleurs du Mal de Beaudelaire. Mais ce n'est pas mon sujet.

Déjà, aux premières pages de *La Princesse des Ténèbres,* Madeleine est prête à recevoir un amant idéal.

Elle se couche afin « d'oublier une journée bête et à en recommencer une plus bête », mais elle habille les choses et les faits les plus naturels d'une vie étrange.

Puisque la vie ne répond pas à l'ardeur de ses songes, elle va en inventer une inouïe et surnaturelle. La science appelle ça une maladie... mais la science... Peut-être est-ce une impuissance que l'équilibre...

— « Elle voulait fermer sa fenêtre; les deux battants résistèrent, elle ne put y réussir et fut stupéfaite. Pourquoi ces battants ne se fermaient ils pas naturellement, comme au grand jour? Pourquoi, surtout, faisait-il froid ainsi, par une belle nuit de juin? L'angoisse la saisit.... »

Le décor est organisé. Le fantôme peut venir. Il vient et voici Hunter.

« Il avait, sous le brouillard blanc, un visage livide, dont on remarquait surtout les lèvres saignantes, imberbes.... Il avait le front large, les yeux brillants, le cou flexible comme un cou de femme, et si long, ce cou, que l'idée venait d'un oiseau portant une tête trop lourde.... »

Encore un symbole que cet Hunter et un symbole qui a de la lecture. Il a lu Poë et l'Isle Adam. Il se souvient qu'il est écrit dans Axel : « Tu n'es ce que tu penses; pense-toi donc éternel. » « Les dieux sont ceux qui ne doutent jamais » et dans Poë (colloque entre Monas et Una) « Pendant que tu parlais ainsi, n'as-tu pas senti ton esprit traversé par quelque pensée relative à la puissance matérielle des paroles... chaque parole n'est-elle pas un mouvement créé dans l'air? »

« *Tu m'aimes. je suis* », dit le fantôme Hunter à Madeleine, l'heure a sonné des réalisations de l'impossible... Tu l'as voulu, je sors enfin des entrailles pourries de la mort. Appelé par toi de si loin, ton adorable charité me

soustrait encore une fois au néant... Cela ne devait aboutir qu'à l'étreinte éternelle... et qu'importait ? Selon l'admirable expression du saint : tout ce qui finit est trop court pour les créatures froides, de la froideur signifiant que rien ne peut leur suffire.. »

Madeleine aimera Hunter, qui n'est que son imagination réalisée, la projection de son « moi », un symbole encore et tandis que l'époux, le docteur Sellier, c'est-à-dire la réalité, un autre symbole, attend le moment si désiré de pénétrer en vainqueur dans la chambre conjugale, Madeleine fuira par la fenêtre, dans la nuit et dans le froid.

Le mari n'est que le possible. Elle le méprise. Hunter, lui, est « le bien-aimé mystique, bien aimé pour cela seul... qu'il demeurait l'inconnu .. »

Plus tard, quelques pages un peu obscures ont l'air de laisser deviner que, par son *impuissance physique*, Hunter descend du trône où l'amour pur l'avait placé, mais l'ironie de Rachilde est d'une subtilité souvent excessive et à cultiver le symbole, on risque d'écrire des pages qui signifient tout ou rien selon l'œil qui les regarde ou le moment où on les lit.

Enfin, Madeleine veut bien consentir à s'exprimer un peu plus clairement.

... « Je voudrais tellement vivre... Il ne me suffit plus d'être aimée comme une sœur ou comme une idole... Je désire être aimée comme une femme, simplement. J'abdique, je te rends ma couronne de princesse des Ténèbres ! »

Devant l'humanité surgie, le fantôme Hunter se dérobe, et Madeleine deviendra sa propre meurtrière comme Sylvain d'Hauterac devint le meurtrier d'autrui et la Princesse des Ténèbres est une *Sanglante Ironie* qui s'est affaiblie en voulant devenir plus violente. Il y a du vrai dans l'instinct des bibliophiles qui recherchent les premières éditions.

Je ne voudrais pas qu'on vît dans cette boutade un trop grand amoindrissement. Je ne connais pas, quant au sujet, dans tous les romans parus ces dernières années, un volume plus « fort », plus réel dans l'étrange, plus étrange dans le réel que celui-ci, un volume plus romantique étayé avec plus d'exactitude quant à la composition du milieu où se meut le drame.

*
* *

Je parlais tout à l'heure, au sujet de la *Princesse des Ténèbres* de Villiers de l'Isle Adam et d'Edgar Poë. J'aurais dû attendre, pour citer ces deux hautains génies, un moment de plus. Les *Hors-Nature* m'en eussent fourni une occasion plus propice, s'il est possible.

Dans un de ses rêves les plus passionnés, la *Puissance de la Parole*, Poë développe cette pensée que « tout mouvement de quelque nature qu'il soit est créateur » et que nos rêves et nos passions ont le pouvoir de procréer par le seul charme de leur volonté. « Cette étrange étoile, — il y a de cela trois siècles, dit Agathos — c'est moi qui, les mains crispées et les yeux ruisselants, — aux pieds de ma bien-aimée — l'ai proférée à la vie avec quelques phrases passionnées. Ses brillantes fleurs sont les plus chers de tous les rêves non réalisés, et ses volcans forcenés *sont* les passions du plus tumultueux et du plus insulté des cœurs !... *Chaque parole n'est-elle pas un mouvement créé dans l'air ?...* »

Ecoutons maintenant Reutler, ce « hors-nature », parlant à cet autre hors-nature qu'est son frère Paul Eric.

... « Tu as bien tort de dire des choses affreuses. Tu devrais te souvenir que le verbe projeté a quelquefois la puissance de créer de nouveaux êtres. Un jour, le démon sortira de ton souffle ! (1) »

Villiers de l'Isle Adam a écrit dans ce magnifique livre

(1) *Les Hors-Nature.*

d'orgueil *Axel* : « Les dieux sont ceux qui ne doutent jamais... Tu n'es que ce que tu penses, pense toi donc éternel... Sache acquérir, dès ici, de pouvoir devenir ce qui, dans l'au delà te menace... fais-toi donc comme l'avalanche qui n'est que ce qu'elle entraine.. Si tu veux la posséder (la Vérité) crée-la ! comme tout le reste !... Tu ne seras que ta création... Tu es ton futur créateur... »

« — Seigneur, s'écrie Reutler, orgueilleux humain qui veut s'accomplir en son frère, .. Seigneur... si vous n'existez plus en moi, je vous recrée, je vous somme d'être, je vous appelle et ma volonté doit suffire à vous faire descendre... »

Le premier conte de Rachilde dans son *Imitation de la Mort* est comme une réplique du *Colloque entre Monos et Una*, de Poë.

Ces rencontres, non seulement dans le fond de la pensée, mais même parfois dans les termes, indiquent suffisamment une parenté intellectuelle. Rachilde est une intuitive et voici expliquée toute sa perversion. On est pervers dès qu'on cherche. Les héros de Rachilde sont tous avides d'inconnu.

Je ne voudrais pas avoir l'air de soutenir une thèse.

Paul-Éric, des *Hors Nature*, comme Sylvain d'Hauterac de la *Sanglante Ironie*, comme Madeleine Deslandes de la *Princesse des Ténèbres*, cherche l'impossible et le dit.

« — Elle était très belle, hein? demande-t-il à son frère... Vois-tu, Reutler, c'est la seule dont je sois amoureux, car elle est morte et *elle est l'impossible !* »

Paul-Éric, comme Sylvain d'Hauterac, comme Madeleine Deslandes, souffre des mots banals prononcés par sa maîtresse.

Jane Monvel choisit une étoffe. « *Riche ! Éclatant ! Distingué !* chantonne Paul-Éric, répétant avec une ironie amère les paroles de la jeune fille... Les traits des brunes *qui durcissent*... Tu viens d'étiqueter ton bagage de femme en partance pour la vie ».

Ce que d'Hauterac disait de la femme : « Les femmes les plus saines laissent toujours traîner autour d'elle, à une heure de négligence, le détail compromettant... (1) » Paul-Éric le pense aussi et le répète en d'autres termes. « ... Toute beauté naturelle a une tare »... tandis que le damas qu'il caresse de ses doigts gourmands « Cela, vois-tu, c'est de la beauté artificielle, mais c'est réellement, suprêmement beau... » (2)

Rachilde n'approuve pas le faux. Elle ne l'exalte probablement que pour montrer mieux son envers et puisqu'avec elle il faut employer le symbole, toute son œuvre tient dans ces quelques lignes, en raccourci.

« ... Battant le fond des bassins de zinc de leurs palmes enchaînées, ils (les cygnes) faisaient ruisseler sur les moires de cette onde, sage comme une étoffe, un peu de la vie animale de la grande nature, et l'un d'eux, mi-dressé dans l'épanouissement d'une colossale gerbe de diamants liquides dont la fraîcheur commençait à pénétrer ses plumes, déploya la splendide envergure de ses ailes, *tout effrayé par l'intensité de cette apothéose du faux, il poussa un cri discordant, son terrible cri de réalisme.* »

Voilà le procédé décrit par le procédé lui-même.

Rachilde est devant ses héros comme le cygne qui bat des ailes devant le décor d'opéra et qui, par son « cri discordant » remet les choses au point.

*
* *

Je pourrais multiplier les citations. Au seuil de chaque volume, le Rêve et la Vie debouts, face à face, se mesurent du regard. Entre les deux symboles, le Héros déchiré se débat. Étouffé par le manque d'air des civilisations trop avancées, il essaie de réaliser ses songes en recréant le réel.

(1) *La Sanglante Ironie.*
(2) *Les Hors Nature.*

Le Rogès de l'*Heure Sexuelle* élit en son cœur comme reine une fille de trottoir, mais il la recrée et la taille à la mesure de Cléopâtre.

« — Orient! Orient! dit-il à la pierreuse, qui croit avoir affaire à un fou, Orient! Cléopâtre adorable! princesse exquise! souple fillette, gerbe de roses. . »

L'exquise princesse répond « Chameau ! »

Fidèle à la vie, cette vile prostituée ne s'adaptera jamais à cet homme généreux qui cessa d'être, avoue Rachilde, « le jour où devant cette fille, la réalité « il a choisi « le rêve ».

Symbole encore, symbole toujours, Rogès est un hors-nature.

La pierreuse, avec sa fatalité inconsciente, va vers son but logique : le souteneur.

Voilà les sévères leçons données par Rachilde. Une fois de plus se vérifie que le royaume du ciel appartient aux cœurs simples qui ne suivent que leur instinct.

L'héroïne du *Dessous*, Marguerite Davenel, elle, est un peu pâle « parce que les jeunes filles qui attendent un mari pâlissent toujours en attendant ».

De même que le sol du pays qu'elle habite a une surface fleurie et des dessous pestilentiels, elle a un *dessus* de bourgeoise superposé sur un fonds de nature.

Elle aime la peur et la force dans l'anarchiste Fulbert, homme libre qui va jusqu'à craindre d'aimer son maître en sa maîtresse . Elle flotte toujours « entre la crainte de se compromettre et le désir de jouer aux aventures ».

Dyptique : nature et éducation. D'un côté les conventions, de l'autre l'*amour* « le seul qu'on n'épouse pas, mais le seul qu'on désire ». Et Rachilde ajoute à ce propos « mais comme on l'épouserait volontiers si la nature était faite pour l'humanité aussi bien que pour les animaux. La nature, c'est le *dessous* de toute espèce de société ».

Ah! oui, le progrès a réussi à feindre une victoire de

l'artificiel sur le vrai, de l'arrangement sur le spontané. Mais que ce vernis est inconsistant ! et comme elle est mince la couche parfumée dont nous avons cru recouvrir la belle pourriture d'où naît, toujours vierge, cette chose éternellement triomphante qu'est la vie !

— « L'odeur entêtante des jacinthes et des roses » ne durerait pas... Cela sentirait le cadavre et la pharmacie. Le poison devait inévitablement sourdre de la plus merveilleuse fraîcheur des herbes nouvelles. L'Amour est le seul terrain qu'on n'améliore pas... »

Le voilà exprimé, le grand mot sincère !

Il me semble que Rachilde achève par lui le cycle d'une pensée ingénue et que je rejoins, si je n'ai fait fausse route, le début de cette étude.

Rachilde veut dire que, refoulé, gêné, compressé par les lois issues des hommes et qui, réunies, forment ce qu'on appelle pompeusement « la conscience humaine », l'amour, malgré tout, reste la seule référence qu'une nature a existé, une inégalité, une vérité, *une santé*.

Alors apparaît la vanité de ces valeurs fausses qui ont gangrené le corps social à mesure qu'il a vieilli, comme les maladies gangrènent l'individu au fur et à mesure de sa déchéance. La civilisation exagérée, c'est l'artériosclérose de l'humanité et un retour vers l'innocence instinctive est nécessaire si nous voulons nous débarrasser des notions d'absolue justice, d'équité parfaite qui nous étouffent parce qu'elles méconnaissent les lois naturelles et qu'elles font de nous des Marguerite Davenel, des Paul Eric, des Reutler ou des Rogès, c'est-à-dire toute une armée de hors-nature incohérents.

Et Rachilde nous indique alors qu'il nous faut nous tourner vers la femme qui, elle, est restée, dans le naufrage, la seule valeur instinctive possible.

En elle seule subsiste la survivance d'une notion de force. Elle seule, tenue à l'écart de l'exagération cérébrale, a pu conserver un vague reflet de la lumière ances-

trale, elle seule a gardé la dose de bestialité nécessaire à l'homme s'il veut continuer à vivre, elle seule peut ressusciter la notion de « l'enjeu » et réagir ainsi contre la conclusion du christianisme : la résignation.

Pour la femme comme pour Rachilde, le mot « résignation » « ne représente qu'un homme regardant par le soupirail d'une cave » (1). Pour la femme comme pour Rachilde, il n'y a de joie que dans la conquête.

Fulbert, dans *Le Dessous*, dit brutalement à la femme qu'il désire : « Tu es vierge? Je veux le croire. Tu es belle, je le constate. »

Mais il ne consent pas à se sacrifier pour jouir de cette virginité et de cette beauté. Le sacrifice est un aveu d'impuissance qui détourne l'activité et provoque des malentendus sociaux.

Fulbert propose un marché auquel préside la vieille loi du troc : « Je te veux, tu me veux, unissons-nous ! Et je souhaite que *mon* plaisir vaille le tien... »

Déclaration de guerre à la résignation et au sacrifice, ces vices chrétiens, il y a là un renversement complet des valeurs chrétiennes.

Rachilde a ainsi pris une place dans la bataille idéologique de ce temps. Par l'intuition, elle a bâti une philosophie. Elle a inventé la pensée nietzchéenne avant que la pensée nietzchéenne ait été connue en France.

*
* *

J'ai dit comment Rachilde constituait l'historien atrocement sincère de l'Instinct. Il s'agit de prouver qu'elle en est souvent le poète, mais en cette matière, c'est son affaire plus que la mienne.

Rachilde dit quelque part, dans *Le Dessous*, je crois, en parlant d'un imaginaire livre : « Le livre, clos, sur le

(1) *L'Heure sexuelle.*

guéridon laqué blanc, *conservait un aspect hostile* au milieu de la naïveté voulue de la pièce. Il était relié en vilain carton noirâtre, pas suffisamment ancien pour inspirer le respect, pas assez neuf pour intriguer la vertu. De plus, *écrit en une langue dure, âpre, d'une sincérité malséante, il osait parler de la peste...* »

Pour avoir ainsi jugé un livre qu'elle n'avait pas écrit, Rachilde me dispense d'inventer un jugement sur celui qu'elle a écrit.

Il est vrai. L'œuvre de Rachilde conserve un aspect hostile et la langue dans laquelle elle est enveloppée n'inspire pas toujours une vive admiration parce qu'elle est trop souvent dure et âpre ou lachée et filandreuse. Elle va à la dérive ou s'élance en tumulte, participant de l'abandon ou de la vivacité de l'instinctive maîtresse qui la mène. En ceci, Mme Rachilde montre qu'elle a les défauts de ses qualités, mais je me hâte d'ajouter qu'elle a aussi les qualités de ses défauts.

Rachilde ose parler de la peste et a cette audace, elle a dû d'être traitée de perverse par les gens vertueux qui ne paraissent vertueux, on le sait, qu'à la condition de feindre une violente indignation contre ceux qui ne le sont pas.

Rachilde a dû autre chose au don de « parler de la peste ». Elle lui a dû ses plus vigoureuses pages. Là, on la sent à l'aise. Toutes ses qualités s'unissent et Rachilde, qui a su ne se classer ni parmi les réalistes, ni parmi les romantiques, ni parmi les symbolistes, ainsi qu'il arrive d'ordinaire à la généralité des écrivains, participe à la fois du symbolisme, du romantisme et du réalisme ; elle assouplit son style, le plie à l'interprétation du mystère, du symbole, du terre à terre, du poème en prose. Elle révèle ainsi son sexe. En littérature comme en amour, une femme est toujours une créature passive.

Je voudrais pouvoir citer les pages où apparaît la

silhouette de Mme Sellier (1) et la conversation qui s'engage entre elle et Deslandes avant le mariage de Madeleine et du docteur Sellier. J'y renvoie le lecteur qui voudrait connaître une Rachilde observateur.

Il y a dans *La Tour d'Amour*, le livre le mieux écrit, le plus ingénieusement composé et le plus saisissant que Rachilde ait signé, du moins à mon sens, des passages pleins d'un réalisme vigoureux et précis qui va souvent jusqu'au naturalisme le plus brutal. L'image y abonde, le plus souvent admirablement taillée sur le réel, quelquefois d'une originalité neuve et heureuse.

« Le pauvre petit vapeur des Ponts et Chaussées se secouait sur ses machines, toujours battantes, à vous donner le vertige ; *les vagues caracolaient le long de ses bords, et quelques unes, plus furieuses, venaient vous tirer la langue et vous faire de la salive sous le nez* » (2).

« L'horloge balayait son heure de son allure monotone au milieu du chambard, et quand ça craquait jusqu'au roc, on l'entendait craquer de son côté, *telle une vieille sourde qui dérangerait un peu sa chaise en toussant* » (3).

Une pauvre fille enceinte marche. Elle est éreintée. « Quelqu'un semble la mener par son ventre qui est si gros qu'il est toujours plus avant qu'elle sur le chemin » (4).

« Le petit garçon, brun, d'aspect plus solide, *conservait la bouche triste de ceux qui ont trop bu d'huile de foie de morue* » (5).

Rachilde descriptive? Un beau panthéisme anime ses visions. Tantôt l'action elle-même les influence et les déforme, soit pour en faire des symboles surnaturels, soit pour les ramener à ce qu'ils doivent être par rapport

(1) *La Puissance des Ténèbres.*
(2) *La Tour d'Amour.*
(3) *Ibid.*
(4) *Contes et Nouvelles* (La Buveuse de Sang).
(5) *Ibid* (Le Petit goûter du Chien).

au personnage qui les regarde. Les noisetiers grêles sont semblables « à de pauvres rideaux déchirés ». La route est pareille à un « linceul de poudre claire », les peupliers ont « la tenue rigide de hauts moines fuyants » ; la ville dort « d'un lourd sommeil de vieille personne paralysée que plus rien n'agitera ».

Un gros arbre, un hêtre, demeurait abattu, en travers du sentier, celui que le dernier orage de l'été avait choisi pour porter les péchés de tous ses frères ; et, couché comme un long cadavre, les bras s'accrochant encore désespérément à deux puissants rejetons de sa souche, il étalait une blessure colossale, brune, charbonneuse, aux lèvres crevassées de soufre, l'ayant éventré du tronc jusqu'à la cime. On pouvait lui palper les entrailles, lui toucher les veines ouvertes où la foudre avait bu, d'un seul coup, toute sa sève d'honnête végétal » (1).

... « Trois buis, taillés jadis en silhouettes de capucins, se dressaient de distance en distance, et le dernier, au fond, près de la haute muraille de clôture, *avait un aspect d'homme sinistre planté le dos tourné* » (2).

Rachilde, amateur de poésie en prose et de rythme? La voici. « La plus belle... brillait comme un morceau d'ambre. Ses cheveux ramenés sur le front, ses dents découvertes par le rire de l'épouvante, et ses yeux fixes pleurant de la lumière, elle avait l'air d'une bête des forêts. *Ces femmes-là s'agrandissent les yeux à compter les étoiles*... (3).

... « Toutes mes passions sont acides et rouges comme le sang des grenades... » (4).

... « Quelles sont ces fleurs flottant comme des œufs vides?... Oui, le sable est plus fin, plus pâle, et il plonge

(1) *La Puissance des Ténèbres*.
(2) *Contes et Nouvelles* (Le Piège à Revenant).
(3) *Ibid.* (La Mort d'Antinoüs).
(4) *Ibid.* Ibid.

sa pente unie sous les vagues limpides. *On dirait une tunique de lin plis à plis noyée...* » (1).

Et surtout cette belle phrase rythmée...

... « Dominatrice, (la lune), impérieuse, ouverte en rond comme un puits d'or, aspirant tous les arômes et tous les souffles, elle avance, un peu de travers, titubant d'une énorme ivresse tranquille, elle hume des choses ou des êtres dont les multiples vies, s'étouffant, font ce silence mortel qui frappe de vertige » (2).

Encore qu'elle soit souvent un peu obscure — surtout dans les *Hors-Nature* qui est un livre presque hermétique — Rachilde arrive parfois à ramasser une pensée dans une langue condensée comme une sentence.

« Il n'est pas de dévouement merveilleux qu'on ne puisse bien étayer sur une mauvaise passion, dit Reutler. La vertu n'est que l'art de dissimuler son âme. Un mot l'explique encore mieux : elle n'est que du silence. La suprême vertu, c'est la mort. » (3).

La définition d'un confessionnal : «Je suis une provision d'obscurité enfermée dans un placard. » (4).

Voilà qui nous mène directement à un chapitre intitulé « Rachilde ironiste » mais je ne l'écrirai pas, voulant laisser au lecteur le plaisir de suivre dans l'œuvre de Rachilde cette ironie, presque toujours souple et fluide quelquefois brutale et éclatante, qui ne se repose jamais, qui est présente parmi les situations les plus dramatiques, qui se mêle à la douceur, à la haine et à l'amour, tantôt corrigeant le lyrisme, tantôt attisant l'imprécation.

A dire toute ma pensée, j'avouerai même que la présence constante de l'ironie jointe à une certaine obscurité symbolique sont probablement les deux raisons pour lesquelles le grand public n'est pas venu à l'œuvre de

(1) *Contes et Nouvelles* (La Mort d'Antinoüs).
(2) *Ibid.* (La Buveuse de Sang).
(3) *Les Hors-Nature.*
(4) *Contes et Nouvelles* (Parade Impie).

Rachilde et pourquoi Rachilde n'occupe pas — en dehors du public lettré — dans la hiérarchie littéraire, la place qu'elle mérite à coup sûr. Ses romans sont déconcertants, par cela seul qu'ils procèdent d'un tempérament tout à fait exceptionnel qui, s'il avait possédé assez de volonté pour se discipliner, eût été, dans le véritable sens du mot, un tempérament génial.

* * *

Il serait curieux de se demander comment se terminera l'évolution de Rachilde et si, la jeunesse ayant jeté toutes ses flammes, Rachilde s'avisera d'allier le positif au négatif et de modeler les désirs effrénés de l'individu sur les parois de la société-

En toute sincérité, je crois que l'importance du problème ne lui apparaîtra jamais et au surplus, il n'importe. En dehors de son propre consentement, son œuvre parle pour elle. Amazone lancée, nous reconnaissons la route qu'elle a suivie par les ruines qu'elle y laissa et sans qu'une intention formelle l'ait voulu, nous pouvons juger par le seul spectacle de l'Instinct, que décidément, dans le jeu des forces humaines, une discipline doit, en plusieurs cas, s'imposer au libre essor de nos appétits.

Ainsi, ironie suprême que l'auteur de la *Sanglante Ironie* n'avait pas prévue, Rachilde, poète de l'Instinct, prêtresse de la perversité, historien scrupuleux de la réalité sexuelle, devient en fin de compte une sorte de moraliste inconscient. Si elle nous prouve que l'homme, malgré son hypocrisie, reste à un état de nature qui assure au surplus la perpétuité vivante de sa race, elle nous prouve encore la nécessité d'harmoniser les clameurs de l'instinct et les langueurs du rêve afin de composer, dans l'équilibre, la symphonie sociale.

En tout cas, on a vu, au moins par les citations que j'ai prodiguées, les unes qui dénoncent un écrivain curieux de

détail, les autres un romantique effrené qui chante une sérénade à la lune, le pied sur un tombeau, d'autres enfin, un artiste visionnaire qui dilate la puissance nerveuse jusqu'à créer un monde imaginaire, on a vu que M. Camille Lemonnier était bien excusable d'avoir appelé à son aide des puissances inconnues pour élucider le cas de cet étrange écrivain qui a construit par pure intuition d'adorables songes et d'atroces cauchemars, et dont l'œuvre ressemble à cette Aurore de qui elle a dit « l'Aurore dont les doigts sont sanglants de tous les crimes de la terre et qui conserve toujours des yeux purs. » (1).

(1) *L'Imitation de la Mort.* « Le Cœur du Moulin ».



M. Briand, orateur

Nul ne contestera qu'au milieu de la mêlée parlementaire, la physionomie de M. Briand se détache avec une netteté bien particulière. Par ses qualités de rude tacticien, de combattant habile, par le sang-froid réfléchi avec lequel il mène au feu le bataillon de ses idées, par la logique souvent déconcertante à force d'être aiguisée de son argumentation, par l'autorité qui s'attache à ses déductions, M. Briand est un des rares hommes, on peut l'affirmer en dehors de toute préoccupation dogmatique, qui donnent à la tribune une vie intense et qui animent le bois mort où s'appuient parfois les paumes de ses mains d'un frisson vivant.

Tout le monde ne partage pas les idées de notre ministre de la justice et j'imagine qu'il serait désolé si le contraire était vrai ; mais ses adversaires, et ses partisans sont unanimes à reconnaître le souple talent de cet homme plutôt frêle d'aspect et qui soutint naguère sur ses épaules tombantes tout le poids d'une discussion capitale que ne coupa nulle trêve et qui, sans faiblir, avec une endurance un peu dédaigneuse, mena à bien de longs discours, fit face contre les attaques de ses adversaires et souvent de ses anciens amis et put signer, en fin de compte, cette séparation des Églises et de l'État qui marque, dans la mentalité idéologique de la France, une orientation nouvelle.

M. Briand est un caractère, et comme rien de ce qui touche à un caractère n'est indifférent, il m'a paru intéressant de pénétrer la méthode de travail de ce robuste politicien. Le voir à la tribune est passionnant. L'écouter est un charme qui peut tenir de la conviction ou simple-

ment de l'art. Mais avant que l'orateur entre dans l'action existe une période préparatoire d'élaboration.

Avant d'aborder la tribune quelle est la méthode employée par M. Briand pour s'incorporer le sujet qu'il va traiter? A quel genre d'entraînement essaie-t-il ses forces ?

On a dit et écrit à ce sujet pas mal de sottises. J'ai voulu les corriger. J'ai interrogé des familiers de M. Briand, ses collaborateurs immédiats, tous ceux qui sont avec lui en rapport de pensée ou d'action et voici le résultat de cette enquête. On va voir qu'une harmonie parfaite existe entre M. Briand et sa méthode de travail et que la mise en œuvre de la pensée s'adapte logiquement avec la qualité de la pensée elle-même.

*
* *

Quand Waldeck-Rousseau montait à la tribune il n'y montait pas seul, sa serviette l'y suivait. Il l'ouvrait, en tirait des papiers couverts de notes. La trame de son discours était prête.

Interrompu, il faisait face à l'interrupteur et y répondait sans aucune difficulté apparente d'improvisation, mais enfin Waldeck-Rousseau étalait devant lui ses points de repère et le plan de son sujet. Il tirait d'un dossier les pièces à conviction. L'orateur, à la Chambre comme au prétoire, n'oubliait pas l'avocat.

Au contraire, voyez Briand monter à la tribune. Ses mains et ses poches sont vides. Nul papier, nulle note. Il est en tête à tête avec la Chambre sans que rien ne s'interpose entre la Chambre et lui. Il n'est pas là pour quelques minutes, mais pour plusieurs heures.

A-t il appris son discours par cœur. Jouit-il d'une prodigieuse mémoire ?

D'aucuns le croiraient, mais leur hypothèse est vite démolie.

Voilà qu'une voix à droite ou à gauche a interrompu. Et alors, on est frappé de ce fait. Non seulement M. Briand

ne dédaigne pas l'interruption, non seulement il la rétorque, mais il la saisit avidement, comme un noyé saisit la perche qu'on lui tend et, abandonnant la ligne de son argumentation première, il prend prétexte de l'interruption pour s'engager sur un autre chemin.

Ce procédé nous donne tout de suite la clé de l'éloquence de M. Briand. M. Briand est de l'école socratique. Il ne cherche ni à séduire par la recherche des mots ni à violenter par l'opposition des images. M. Briand est un *accoucheur* des esprits. Il veut faire lever dans le cerveau de son auditeur une vérité qui est pour lui la « vérité ».

Je causais récemment avec M. Parsons qui fut, avec M. Grunebaum-Ballin, le collaborateur de la première heure du ministre de la justice et bien entendu la conversation roulait sur M. Briand. M. Parsons me dit alors cette parole : « Briand est la plus belle organisation cérébrale que je connaisse »

Il avait raison. Et je crois que la grande force de son organisation cérébrale résulte de ce fait qu'elle est en rapports étroits avec la vie. Le cerveau de Briand possède le don très rare *d'enregistrer les faits et les contours de la vie sans les déformer. M. Briand est un réaliste.* Je donne ici à ce mot toute sa forme précise et sèche.

M. Jaurès cède à la beauté d'une belle ligne et ne résiste pas à l'harmonieuse ordonnance d'une période. Il voit les hommes et les choses sous un angle « absolu », j'allais écrire sous un rapport « d'éternité ». Il habille les êtres d'une belle robe et s'écrie : « Voyez comme ces hommes sont beaux ! »

Au contraire, le cerveau d'un Briand est un enregistreur. Son talent n'est pas la cause de sa vision, mais bien l'effet de sa vision. Il n'existerait pas si des correspondances précises et mathématiques ne liaient point les hommes aux événements et les événements aux hommes. Tout le rôle de M. Briand se borne à constater ces correspondances et à les appliquer à la vie sociale.

La tactique de M. Briand pendant la Séparation prouve bien la vérité de cette assertion psychologique. Non sans élégance, M. Briand a été un « adaptateur ». Après avoir pris les mesures du corps social, il a pratiqué des entailles dans la nouvelle toilette idéologique de la France, aux endroits des articulations, afin que la marche du pays et ses mouvements ne soient pas entravés.

*
* *

A ce rôle, il été préparé par son éducation première.

Tandis que les camarades du petit Briand, alors à Saint-Nazaire, apprenaient à penser entre les murs froids d'un collège, lui, au contraire, recevait son instruction dans une fortifiante liberté. Il avait eu le bonheur de rencontrer un professeur intelligent qui l'instruisit dans les études classiques tout en se promenant. L'élève et le maître côte à côte, allaient à travers les rues ou les jardins. L'enseignement prenait ainsi pour l'enfant un aspect bienveillant et agréable. Les mots, au contact des choses et des êtres, se gonflaient de vie. Les premières notions des sciences naturelles et physiques, Briand les apprit en les contrôlant d'après les spectacles qu'il avait devant les yeux ; les beautés de la littérature classique, au lieu de revêtir un visage rébarbatif et mort, s'animaient de toute la beauté éparse qui leur faisait un vivant décor.

Ainsi, M. Briand apprenait à penser en regardant. Si sa vie intellectuelle jaillit du contact des choses, sa vie politique jaillit de même du contact des hommes et l'on comprend dès lors comment il peut prononcer ses discours sans notes, sans préparation écrite, avec une seule période de réflexion pendant laquelle il puise dans le souvenir de ses observations et de ses expériences.

C'est donc la vie en fin de compte, la vie seule qui lui fournit les éléments de son art oratoire.

Quand s'approche le moment où il veut imposer par la

persuasion sa méthode et son système, il ne prépare rien, il ne lit rien, mais de taciturne et de silencieux il devient presque bavard. Qu'il rencontre un ami au détour d'une rue ou des collègues dans les couloirs de la Chambre le voilà qui parle avec abondance.

C'est là, il ne faut pas s'y tromper, le premier stade de sa préparation, le premier champ de bataille où il fourbit ses armes, avant l'action. L'ami rencontré est sa victime. Il offre des cigarettes, il en fume lui-même à bouffées rapides. Il fait causer. Avec une nonchalance apparente, il essaie ses arguments, il se renseigne, il se documente, il tâte le fer et ces conversations sont pour lui très importantes en lui montrant ce qui porte et ce qui ne porte pas.

Ses amis m'ont dit que lorsqu'il a essayé ainsi un argument et qu'il en a contrôlé la valeur, s'il fait état de cet argument au cours de son discours, cinq, huit, dix jours après, il le présente avec les mêmes mots et dans les mêmes termes employés par lui au cours de la conversation.

Ces escarmouches terminées, M. Briand entre alors dans ce que j'appellerai la phase méditative. De ses souvenirs, de ses conversations, un bloc d'abord informe, puis façonné, se dégage.

A ce moment, il s'isole, non en fait, mais en esprit. Au milieu de vingt personnes, Briand est seul. Il réfléchit et il fume. Plus sa méditation est profonde, plus il fume.

Un jour Jaurès, et quelques amis, dont Briand, était à la campagne. On devisait. Briand, lui, très songeur, se promenait mélancoliquement en tirant sur sa cigarette. Alors M. Jaurès le montra à ceux qui l'entouraient.

« Vous croyez qu'il se repose, dit il... Non... Il travaille ! »

Cette petite anecdote montre bien mieux que des phrases la façon dont Briand se prépare à un rôle actif.

En possession de la tribune, il n'a plus qu'à parler. L'œuvre oratoire est préparée dans son cerveau. Elle est faite de tous les documents que la vie offrit jusque-là à l'orateur.

Phénomène identique à celui qui met aux mains du sculpteur ou de l'écrivain, ou l'ébauchoir ou la plume.

*
* *

On voit que M. Briand pour édifier ses théories sociologiques ne demande des conseils qu'à la vie et que l'épithète de réaliste que je lui appliquais au début de ces lignes lui convient parfaitement.

Son éloignement pour tout ce qui pourrait puer l'artificiel est si grand que la littérature n'a sur lui aucune influence.

Un écrivain lui ayant demandé un jour quel était le livre qui l'avait le plus vivement influencé, Briand resta silencieux avec un visage étonné, puis il se contenta de sourire.

Il ne trouvait rien à répondre tant la question était étrangère à son tempérament.

L'idée livresque ne porte pas en elle assez de vie. Il ne se l'adapte pas. En dehors de l'influence initiale de l'éducation, il reste lui-même, c'est-à-dire un *classique*, à condition de restituer au mot classique sa plus pure et générale signification qui est toute de simplicité et de clarté.

Etre simple, être clair, ne pas subordonner l'idée à la phrase, mais l'exprimer dans sa forme la plus naturelle et la plus précise, ne pas renverser les termes en faisant de l'idée le véhicule des mots, formuler à la rigueur une phrase qu'un puriste trouvera défectueuse, mais qui dira ce qu'elle doit dire, plutôt que de dessiner une noble période obscure, tels sont, je crois, à peine indiqués, les soucis auxquels obéit l'orateur Briand.

J'ai suivi avec attention les discours de Briand. J'ai remarqué que l'auteur de la Séparation se dirigeait de plus en plus vers la simplification, suivant en cela une évolution logique.

Quand un orateur construit une phrase, c'est qu'il n'est

pas sûr de sa pensée. Il la cherche et il se cherche en la cherchant. Il n'est pas encore lui-même.

Au début de la carrière politique de Briand, cette constatation est très visible. Qu'on se rappelle ses premiers discours.

Briand se révélait alors comme un généralisateur. En morale, en religion, en politique, il aboutissait à de véritables truismes révolutionnaires ou idéologiques.

Briand, à cette époque, faisait des phrases. Mais à mesure que sa personnalité politique se développe et qu'il devient maître de sa pensée, la phraséologie disparaît de plus en plus de ses discours. Il serre le fait, accable ses adversaires sous le poids d'une argumentation serrée et se permet à peine quelques constatations théoriques où s'exprime de plus en plus clairement le réaliste qu'est M. Briand.

On voit que de si brillantes facultés d'improvisation laissent peu de place à l'écriture.

M. Briand éprouve d'ailleurs une répugnance instinctive à écrire.

Quand il collaborait à la *Lanterne*, il faisait paraît-il le désespoir des secrétaires de rédaction. Son article était toujours en retard tant Briand mettait de soin à l'écrire.

J'ai causé avec quelques-uns de ses amis. Chacun se plaint de ce que Briand ne répondait jamais autrefois à une lettre. Son secrétaire, M. Sasias, en sait quelque chose, lui qui était chargé de rédiger les réponses.

Depuis qu'il est ministre, il paraît cependant que de temps en temps, il consent à en écrire une ou deux... mais de tels événements sont rares... Plus tard, les autographes de M. Briand atteindront des prix très élevés... !

Aussi, lorsqu'il a été chargé par la Chambre du rapport sur la Séparation, M. Briand se fit aider par quelques collaborateurs de confiance. Ce sont eux qui se sont occupés de la partie « documentation » mais contrairement à beaucoup d'hommes politiques qui se déchargent

en général de ces soins subalternes sur des collaborateurs, M. Briand a tenu à ce que la forme définitive soit donnée par lui. Cela se comprend aisément. Une personnalité aussi originale peut seule traduire sa pensée avec exactitude et il est permis de constater que l'œuvre écrite de M. Briand est assez considérable.

Plusieurs lui ont même reproché l'abondance de ses circulaires. Quand on les relit on se rend compte qu'elles constituent simplement une interprétation logique de la Séparation et que l'unité de vues de leur auteur n'en est nullement altérée.

En tous cas, connaissant la répugnance de M. Briand à l'égard des pages d'écriture, il est hors de doute qu'il n'a pas rédigé des circulaires pour son plaisir.

Circulaires et discours écrits — je pense en ce moment aux discours prononcés à Marseille pour l'inauguration du monument Puget et à Paris pour les funérailles de Berthelot — sont évidemment pour M. Briand, la partie la plus désagréable de sa tâche ministérielle, surtout si l'on songe que certains (celui de Puget par exemple) dut être écrit en quelques heures, le déplacement du ministre ayant été décidé à l'improviste.

On peut être un orateur éminent, on peut être M. Briand lui-même et ne pas être suffisamment documenté sur la vie de Puget, et le sculpteur qui se vantait avec un bel orgueil de faire trembler le marbre, pouvait bien réussir à effrayer un ministre.

M. Briand ne trembla point. Documenté par ses collaborateurs, il écrivit quelques belles pages synthétiques et fit de Puget un éloge qui séduisit M. Camille Pelletan lui-même. Il est vrai d'ajouter que M. Pelletan s'est vite repenti de son emballement et il se punit de son enthousiasme en écrivant ensuite que M. Briand « n'a pas de style », prouvant ainsi, une fois de plus, que la politique peut fausser, jusqu'à le rendre partial, un jugement littéraire !

*
* *

Voilà comment, après une étude minutieuse, j'ai pu reconstituer la personnalité de M. Briand orateur, sans autre dessein que de rechercher sa méthode de travail. Le caractère d'un homme est fait de mille petites choses. C'est avec des contingences qu'on se guide vers l'absolu et il me paraît que ces quelques notes jettent un singulier jour sur l'œuvre d'un parlementaire qui est certainement un des premiers parmi les premiers.



Le Roman social
et M. Émile Solari

M. Émile Solari, qui publie *La Cité Rebâtie*, fait partie de cette génération montante d'écrivains qui, ayant participé presque malgré elle et par la force des circonstances, au formidable déplacement des valeurs sociologiques de ce temps, au renversement des anciennes tables de la loi, crée des œuvres attestatrices : soit d'une inquiétude anarchique, soit d'une foi nouvelle, soit d'une candeur de nihiliste, œuvres de moraliste dans tous les cas.

Leur morale n'est pas toujours très plaisante, surtout quand elle affirme. Il n'y a encore que les sceptiques pour être aimables, et si Voltaire est agréable à lire, Rousseau, à parler franc, est souvent ennuyeux. Le grand vice des moralistes d'aujourd'hui, comme de ceux d'avant-hier, c'est de dessécher au cœur de l'homme la magnifique force de la joie, de faire remonter la sensibilité dans un cerveau trop froidement spéculatif et de nous habituer ainsi, peu à peu, par une infiltration lente et terrible de virus raisonnable, à organiser l'individu, et par suite, la société, selon de précis syllogismes. Le collectivisme qui nous guette et qui nous égorgera, si nous n'y prenons garde, est un crime de la morale. Il est un néo-christianisme mal digéré. Il vient en droite ligne des Pères de l'Église. Il se présente faussement sous les apparences de la révolte. Au fond, il n'est qu'une doctrine de résignés et d'esclaves. Son visage a tous les signes d'un visage chrétien.

Ces réflexions qui pourraient s'appliquer sans injustice à plusieurs des écrivains que je visais en commençant, ne s'appliquent point à M. Émile Solari (1).

M. Émile Solari possède la foi au point délicieux où la foi est encore aimable, et je pense qu'il se tiendra à ce point avec une obstination heureuse, Son roman *La Cité Rebâtie* » est peut-être plus qu'un beau livre, il est une suprême habileté.

En le concevant tel qu'il l'a conçu, M. Solari a prouvé sa clairvoyance.

« Je suis un moraliste a-t-il l'air de dire. C'est entendu, mais je me rends compte que la morale est chose fort ennuyeuse, souvent pédante, presque toujours lourde, je ne suis pas le moraliste sans le savoir. Je le sais et voilà pourquoi, tout en l'étant, je n'ai pas l'air de l'être et tout en ne l'étant pas, je le suis.

« Je suis un moraliste, c'est entendu. Je le suis même deux fois, une fois parce que je veux perfectionner l'individu, une autre fois parce que je rêve de perfectionner la société. Mais si j'ai une foi, ce n'est pas une foi aveugle. Je me souviens que le catéchisme fit bâiller mon enfance et, comme, au fond, je suis un altruiste, je ne veux pas que le public bâille à cause de moi. Ma morale s'enveloppe de séduction comme le poison féminin s'enveloppe de baisers. Peut-être deviendrai-je ennuyeux un jour, car c'est le propre du sage de devenir ennuyeux, mais ce sera dans longtemps, et quand j'aurai l'âge de M. Paul Bourget ou de

(1) M. Emile Solari est un écrivain tout à fait original puisqu'il méprise la littérature, je parle de la littérature à ficelle, et qu'il réclame de l'homme qui écrit une sincérité indomptable. Il a publié, outre « *La Cité Rabâtie* » et un grand nombres de nouvelles, un roman philosophique « *La Nouvelle Foi* » et deux livres pour les enfants « *Le Manoir des Roches Bleues* » et « *Les Aventures au Maroc du Grain-d'Or et de Sourcil de Loup* ».

M. Emile Solari prétend que les enfants ont droit à la littérature. Il y aurait lieu évidemment de commenter cette pensée.

M. René Bazin. Jusque-là, avouez que si je suis un moraliste, vous pouvez lire mon livre sans vous en apercevoir. »

Et c'est vrai. « *La Cité Rebâtie* », livre de moraliste et de sociologue, est un conte passionnant. M. Émile Solari a saisi la bonne manière. Afin de nous imposer ses rêves et de nous convertir à ses utopies généreuses. M. Émile Solari s'est déguisé en voyageur.

Il a supposé qu'une catastrophe terrible, un nouveau déluge avait submergé la terre, que seule une petite troupe d'êtres humains avaient pu se réfugier sur un plateau d'Algérie que la montée des eaux avait épargné, et le livre nous fait assister aux efforts de ces hommes et de ces femmes pour conquérir sur les éléments et les bêtes féroces le droit à la vie.

Ici, le lecteur sourit. « Eh quoi, demande-t-il, Robinson Crusoé nous donna déjà, voici longtemps, le mot de l'énigme. » Pardon, et c'est ici que l'aventure imaginée par M. Émile Solari prend de l'envergure. Pardon, Robinson Crusoé était seul. Une fois acquis des instruments de travail, un gîte et des aliments, il n'a plus qu'à vivre et à vivre pour lui. Il est le maître absolu de ses rêves, de ses désirs. Nulle promiscuité ne le gêne, nulle barrière ne le limite. Il peut vivre selon son instinct. S'il veut conformer ses actes à une morale chrétienne, libre à lui, mais il n'y est pas obligé ; s'il veut subir un joug supérieur à lui, il le peut, mais personne ne l'y contraint ; ses gestes n'ont aucune répercussion, ni aucune conséquence en dehors de sa personnalité. Il est, en un mot, l'homme seul, c'est-à-dire l'homme libre.

Au contraire, les héros de M. Emile Solari sont destinés, non seulement par goût, mais encore par nécessité, à vivre ensemble. Un artifice ingénieux les a rassemblés, et comme ils sont tous différents par leurs origines, leurs goûts, leur éducation, ils auront à surmonter une difficulté que Robinson ne connut jamais dans son île, celle de créer de toutes pièces une société, une société avec ses

attributs, des institutions, un Code, des règles destinées à réfréner l'excès de la liberté individuelle pour assurer la liberté de tous.

Et c'est ainsi qu'un livre, qui paraît au premier abord n'être qu'une extraordinaire aventure, devient en quelque sorte une vivante synthèse qui nous explique comment la seule loi de la nécessité suffit pour créer des symboles, c'est-à-dire l'art ; des lois, c'est-à-dire la législation ; des pouvoirs, c'est-à-dire une constitution ; des règles de conduite, c'est-à-dire une morale.

Et comme toute morale qui se respecte, elle sera une morale d'intérêt. Elle se basera sur ce principe : « Chaque fois que l'un d'entre nous procurera une joie à un autre, il augmentera sa vitalité, sa force de résistance, son courage et la communauté en profitera. »

*
* *

On voit que M. Émile Solari a soutenu une thèse sans en avoir l'air. Son livre n'est qu'une apologie adroite de la sociabilité et un acte de foi envers le progrès auquel il croit avec une belle conviction.

Il y croit tellement, qu'obligé de réserver une place à la négation dans son livre, il la place de façon à ce qu'elle ait tort.

Et voilà où je ne suis plus du tout de l'avis de M. Émile Solari, que je trouve décidément trop optimiste et disciple trop zélé de Jean-Jacques.

Je sais bien que la petite société organisée dans la *Cité Rebâtie* peut se permettre, vu son exiguïté, de vivre à la rigueur dans l'harmonie, mais enfin il n'en reste pas moins vrai que, le danger passé, ces êtres divers, agrégés un moment par la peur les uns aux autres, rentreront en conflit et Pierre Lichen ne sera pas seul à arborer des désirs illicites.

Précisément à cause de leur instinct de sociabilité, pré-

cisément à cause de cet art, de cette science et de cette morale qu'ils ont reconstruits, des conflits vont les diviser, conflits de sentimentalité, de croyance, de méthode et d'appétits, Parmi eux naîtront des invertis, des détraqués et des malades, des envieux, des méchants et des hommes politiques. J'aurais aimé que M. Émile Solari nous conviât à ce spectacle, au spectacle d'une jeune société repassant par tous les états de la nôtre et arrivant précisément aux mêmes résultats négatifs dont nous sommes les mélancoliques témoins.

Mais je dis là des paroles vaines. M. Émile Solari croit en la bonté native des hommes. C'est un défaut dont on ne se corrige jamais et peut-être, au surplus, est-ce un défaut excellent.

Il reste que *La Cité Rebâtie* est un roman tout à fait original, écrit par un écrivain qui a le sens épique, ce qui est rare, qui manie des idées, ce qui est tout à fait exceptionnel et qui use d'une langue parfois un peu lourde, mais toujours vigoureuse et nourrie, ce qui n'est pas très fréquent chez nos jeunes romanciers dont la caractéristique est de se confier un peu légèrement à l'enflure lyrique ou à la banalité sentimentale.



L'Innombrable Visage de M. Valère Bernard

Il faudrait être à la fois critique littéraire et critique d'art pour parler équitablement de cet artiste innombrable qui s'appelle Valère Bernard.

Valère Bernard n'est pas un impulsif. Il est l'Impulsivité elle-même. Il n'est pas seulement un homme doué d'une curiosité ardente. Il est la Vie elle-même dans tout ce que la vie a d'abondant, d'affamé, d'inquiet, de sensuel.

La plus grande jouissance de l'Être se trouve dans l'action, mais quand l'Être a pu opérer la synthèse de l'action, il a découvert un très haut secret, il est devenu un Créateur. Il peut dérober à la Nature ce que la nature voile sous des apparences.

Désormais, toutes ses facultés s'exerceront à dégager du spectacle des hommes et des choses les éléments nécessaires à son œuvre de poète, de peintre ou de sculpteur. Tel s'intéressera plus particulièrement à la qualité rythmique, tel autre à la forme ou à la couleur. Ainsi va chacun resserrant et concentrant ses énergies en vue d'une certaine perfection dans un des domaines de l'Art.

Valère Bernard, lui, fait plus que posséder le don de créer que nous venons de dire. Extrêmement mobile et divers, capable de passer dans un court espace de temps par des états différents, il obéit à sa sensualité avec un scrupule infini. Il est à la sensation de l'heure d'une fidélité profonde, touchante, mais... provisoire et parce que son intelligence est vraiment très exceptionnelle et

que délivrée du joug des sens, elle devient d'une implacable lucidité, Valère Bernard juge le moment évanoui avec une sévérité terrible. Il le juge, l'enterre, l'oublie, puis se promet de donner à l'œuvre, entrevue soudain et née d'un parfum ou d'une nuance, toutes ses énergies les plus ferventes.

Voilà comment Valère Bernard peut vivre à Marseille, loin de l'excitation de Paris, goûtant je ne sais quelle joie, une joie qui doit être bien vive puisqu'il ne consent pas à la quitter, malgré tous les appels.

Critiques d'art, critiques littéraires célèbrent son talent de peintre, son talent de poète, d'aquafortiste, de sculpteur, de romancier. Il n'entend point ces bourdonnements inutiles.

Dans son atelier du quai Rive Neuve, ses fenêtres ouvrent sur le panorama le plus curieux, le plus truculent que je connaisse. Une ville énorme, odorante, tumultueuse, haute en couleurs, présente aux regards de l'artiste tout ce qui peut séduire un artiste, c'est-à-dire une variété infinie de tons, un grouillement bruyant d'individus, une diversité extrême d'attitudes. Le ciel bariolé comme une palette se confronte à une mer d'un bleu violent qui fait danser à la crête de ses vagues tout l'incendie du soleil. Les navires, immobiles, dans le Port-Vieux laissent violer leurs flancs par des nuées d'ouvriers à demi-nus qui déchargent les marchandises apportées d'Orient. Au fond, posés comme un décor, les vieux quartiers étagent en amphithéâtre des bicoques sordides qui abritent, pour la plupart, la plus immonde et la plus colorée des crapules.

C'est avec un tel spectacle sous les yeux que Valère Bernard vit, pense et travaille. Que les nuages simulent des animaux fantastiques et Valère Bernard pris d'une frénésie subite gravera sur le cuivre des tarasques et des licornes ; que l'horizon déploie toutes les couleurs du prisme et Valère Bernard s'armera du pinceau ou de

la lyre ; qu'une certaine femme passe en bas, dans la rue, parée de cette beauté opulente et chaleureuse qui fait du type de la Marseillaise comme une flamme qui marche, Valère Bernard saisira son ébauchoir et fixera dans la glaise la courbe d'une hanche ou la ligne d'un corps.

Dès que ses sens ont perçu, il ne peut empêcher son cerveau d'exécuter et il oscille ainsi de la poésie à la sculpture, de la peinture au roman, de la gravure à la céramique, égoïste admirable qui travaille pour lui, qui ignore le reste du monde et qui, tour à tour peintre, romancier, graveur, potier ou poète sait rester toujours un artiste et quelquefois un artiste non dépourvu de grandeur.

*
* *

Je ne m'aventurerai pas à apprécier le peintre et graveur Valère Bernard. Sa « Farandole de Maillane » est célèbre. Elève de Puvis de Chavannes, Valère Bernard n'a jamais sombré dans l'erreur de quelques modernes. Il sait que la couleur n'arrive à son plein effet qu'avec l'aide du dessin. Pour lui, le symbole, en art comme en littérature est un raccourci. Il le traite avec une clarté éloquente et simple.

Ses eaux-fortes sont d'une originalité très poussée. Certaines planches de *nus* étonnent par la violence des contrastes, les recherches des ombres intenses.

« L'album sur *La Guerre*, a écrit M. Camille Mauclair, est d'une richesse singulière, d'une farouche éloquence. Ce sont vraiment les rêves hallucinés et somptueux d'un poète, des visions hors d'âge, transcrites par un aquafortiste opulent qui fait penser à Méryon et à Chifflart. On se demande comment le même artiste a pu être assez souple pour réaliser, auprès de ces planches que Huysmans eût aimées, de sages et douces peintures harmonieuses, très fines de tonalité, dessinées comme les Primitifs, comme la *Nymphe aux coquilles* ou cette exquise *Eucharis* que

Geffroy avait dûment louée en un Salon d'il y a quelques années, bien que cet art s'opposât à ses tendances personnelles. Ce sont là des œuvres où se retrouve l'hérédité d'un Latin amoureux de la mesure, du calme, du soin. Mais Valère Bernard est malaisé à suivre. On passera soudainement de ces toiles classiques, très tendres et très dessinées, à ces *Mendiants au Soleil* du musée de Marseille, peints en pleine pâte, dans de belles tonalités fauves, avec une fougue toute romantique et une solidité à la Courbet. »

Ici se place, à mon sens, une observation caractéristique. Ce changement constant dans la manière, cette diversité de procédés que Valère Bernard apporte dans la peinture, dans l'eau-forte et qui fait que l'artiste semble n'appartenir à aucune école étant de toutes, ce phénomène curieux qui classe Valère Bernard chez les préraphaelites, les impressionnistes, les réalistes ne sont pas visibles du tout chez l'écrivain Valère Bernard.

Tandis que celui-ci se conduit comme un véritable système nerveux, l'autre, au contraire, aborde le domaine de l'écriture avec une personnalité très nette, très définie et pour ainsi dire d'une seule pièce.

Valère Bernard, écrivain, est un naturaliste qu'idéalise un lyrisme emporté, que règle un réalisme scrupuleux, et qu'adoucit un réconfortant mysticisme.

Qui ne voit qu'en additionnant ces éléments de grandeur, nous aboutissons à une sorte de Dostoïewsky qui ne serait pas inférieur à Dostoïewsky.

Oui, parfaitement, je me rends compte de ce que je viens d'avancer. Je sais toute la beauté de l'œuvre de Dostoïewsky, la minutie vivante de ses livres, la pitié très haute, très noble qui s'en dégage. Mais je sais aussi que Valère Bernard a publié un roman, *Bagatouni* (1) et que

(1) Paul Souchon dit que le mot « Bagatouni » est la désignation populaire des vieux quartiers de Marseille, situés près du port et habités en majeure partie par des Italiens et des prostituées.

ce roman est un indiscutable chef-d'œuvre écrit en un provençal âpre et subtil, brutal et doux, dont la beauté subsiste encore dans l'excellente traduction de M. Paul Souchon.

Il y a dans ce livre des pages d'un réalisme dont on se voit obligé de dire, malgré l'usure de l'expression, qu'il est saisissant. Et quand l'on saura que sur ce fonds de réalisme cru, implacable, Valère Bernard a brodé le poème de la Bonté, on comprendra quel effet incomparable il a pu tirer de ce contraste.

Niflo, le héros de *Bagatouni*, est, en effet, la Bonté faite homme et comme Niflo est bon, il a la déveine. Tout, autour de lui, n'est qu'un immense guet-apens, une trahison perpétuelle. L'amour, l'amitié le poignardent tour à tour.

Les avertissements ne lui manquent point. La Jacoumino, en particulier, lui donne d'excellents conseils, car pour l'esprit pratique, la femme en a de meilleur que l'homme et Valère Bernard est un psychologue. Mais Niflo n'écoute rien. La Bonté : vertu, abuse de l'entêtement : défaut. Il va, promenant sa maigreur, dans ce *Bagatouni* où les plus infâmes catins grouillent avec les plus bas souteneurs, parmi la vermine et les poux ; il va, faisant le bien, sans se soucier des contingences, distribuant ses pauvres salaires à des gueux qui se moquent de lui.

Parfois, le découragement l'accable, mais il retrouve le soir, dans sa mansarde, sa fille adoptive Fifi. Alors, tout est oublié. Il rêve de nouveau à la fraternité universelle.

Hélas ! Cette consolation ne lui restera pas longtemps. Fifi suivra bientôt l'exemple des filles qui rôdent, à la nuit tombante, sur les trottoirs et Niflo mourra bientôt, misérablement assassiné par le *nervi* (1) *marrid ferri* (2), prou-

(1) *Souteneur.*

(2) *Mauvais fer*, autrement dit : (mauvais garnement, voyou dangereux.

vant par l'exemple de sa vie que l'Évangile, vague nuée, ne pourra jamais revêtir une forme concrète dans les sociétés humaines.

Dire le sujet n'est rien. Il faut citer. Malheureusement, citer, c'est découdre.

Un enterrement passe dans les ruelles de *Bagatouni* avec « cinq hommes silencieux derrière le prêtre qui, tout en murmurant ses prières, regardait stupidement aux fenêtres et s'embarrassait, sur des tas d'ordures, dans sa dalmatique trop longue... Des enfants, chargés de crasse, à moitié nus, sales à faire peur, suivaient en pataugeant dans la boue. Au coin de la rue Saint-Laurent, le convoi s'arrêta pour laisser passer un âne traînant des légumes. »

Quand il s'agit de tracer un portrait de gueux, le romancier Valère Bernard se souvient du peintre Valère Bernard :

« Il est noir, il est coloré de soleil et de crasse. Il a posé sur la table son chapeau, un chapeau melon trop grand, défoncé par les chocs et luisant de crasse. Les os du coude, trouant la redingote effilochée, s'appuient sur le bois. Des deux mains, il tient le gobelet et il boit lentement, en clignant des yeux, des petits yeux, gris, sans expression, cachés sous des sourcils extraordinairement poilus. Dans ce mouvement, la redingote en bâillant laisse entrevoir la poitrine couverte avec des journaux en guise de chemise. »

Ce souci de la notation précise, de dosage méticuleux que Valère Bernard transporte de la peinture dans le roman confère au livre un relief des plus vigoureux. Les tortures morales de Niflo, la chute de Fifi, la vie quotidienne des souteneurs et des filles, tout cela est analysé, décrit en chapitres courts et remarquablement équilibrés.

Si l'écrivain n'oublie pas qu'il est un peintre, il ne va pas jusqu'à laisser se développer le peintre au détriment de l'écrivain. Les descriptions n'arrivent pas en

« plaqués ». Elles sont rares, rapides, nécessaires. Voici, en vingt lignes, un coucher de soleil sur Marseille.

...« Les nuées dans le ciel se déchiraient, laissant jaillir de grands flamboiements qui rayaient d'or l'immensité. Et l'immensité, bouleversée par cet amoncellement de nuées morcelées, paraissait pleine de fantômes Là-bas, à la limite de l'horizon, dans une vapeur sanglante, le soleil descendait et de grandes barres violâtres, minces, longues comme des épées, semblaient le trépaner. »

« Au-dessus, marquetés de charbons ardents, des parfilages orangés, dorés, argentés, cuivrés, nouaient et dénouaient leurs formes. C'étaient tantôt des monstres à l'aventure, ouvrant leurs gueules pour engloutir le soleil... La terre, mouillée par une pluie récente, reflétait ces splendeurs et prenait une teinte métallique... Et la cathédrale, à main droite, se dressait, immense, géante, illuminée comme un palais de fée sous ses dômes brillants comme des étoiles et sa carrure sombre venait se perdre dans l'ombre inférieure, pleine de reflets comme un bouclier d'airain. » On peut voir, par ces trop courtes citations, combien est original et fort le talent de M. Valère Bernard, talent qu'on retrouve, avec les mêmes dominantes, au long des pages de *Leï Boumian* (Les Nomades), roman dans lequel s'agitent des artistes, des gitanes et des anarchistes, roman étrange qui touche à la fois au rêve et à la réalité.

*
* *

Nous ne sommes pas quitte envers Valère Bernard après l'avoir ainsi loué. Ce solitaire qui doue d'une vie puissante le mot inerte, le marbre froid et la toile indifférente, connaît des heures d'inspiration frénétique.

Alors ses multiples dons se fondent en une synthèse ; son amour de la couleur et de la ligne, son amour du verbe et du rythme s'unissent et se manifestent sous la forme lyrique et Valère Bernard écrit des poèmes d'un

naturalisme sonore comme *Li Cadarau* (*Les Charniers*) ou *La Pauriho* (*Les Miséreux*), d'un panthéïsme ardent comme *Long la Mar latino* (*Au long de la Mer latine*), vision qui pourrait être d'Ezéchiel, mais d'un Ezéchiel qui serait païen et qui verrait de l'amour là où il ne vit autrefois que la vengeance d'un dieu farouche.

Les séductions ravissantes de l'île de Capri, la beauté et l'horreur de Naples sont chantées dans *Long la Mar latino* avec une variété d'expressions, une énergie de langage, une fraîcheur d'images extraordinaires. A aucun moment, la pensée ou la forme, fatiguées, ne plient leurs ailes. Un lyrisme aisé, tour à tour tendre et exaspéré, se soutient jusqu'à la fin de ce magnifique poème qui essaie de rassembler la poésie, la peinture et la musique en un songe passionné et qui défère au vœu de Schiller, lequel souhaitait que « la musique devint forme palpable. »

*
* *

La Critique a souvent formulé le désir, en parlant de Valère Bernard, de voir cet artiste s'engager dans une voie unique et s'y tenir.

Un tel désir — pour aussi raisonnable qu'il soit — restera, je pense, inefficace. La sensualité de Valère Bernard ne saurait entrer en lutte avec le vouloir sans être défaite et Valère Bernard, solitaire et content, continuera à goûter la volupté qui lui offrent la pâte, la glaise, le burin et le mot, sans se soucier d'autre chose que de sa joie immédiate.

Peut-être la puissance de son talent en souffrira-t-elle un jour, mais la curiosité du dilettante en sera singulièrement satisfaite et il y aura toujours, de par le monde, des âmes distinguées pour admirer un homme qui donne du plaisir aux autres hommes en ne cherchant que son plaisir.



L'Œuvre et le Rôle de M. Fernand Gregh

M. Fernand Gregh, en vertu de son tempérament, d'influences que nous examinerons tout à l'heure et poussé par le moment qui lui présentait un spectacle peu banal, prit voici quelques années, une place un peu spéciale, je n'écrirai pas de chef d'école, car je veux lui témoigner ici trop de sympathie pour l'accabler sous ce vilain titre et l'on verra pourquoi dans la suite de cette étude — mais plutôt d'écrivain représentatif. Que représenta M. Gregh? Il n'est nul besoin de précautions oratoires pour dire tout de suite qu'il représenta le bon sens.

Je sais bien qu'une telle affirmation ne sera pas du goût de plusieurs et je pourrais citer des noms propres. Mais je ne les citerai point!

On m'opposera que M. Gregh est le créateur de l'humanisme et que l'humanisme est une école littéraire comme le symbolisme et le naturalisme en sont d'autres. Mais quoi! Je n'ai jamais confondu une école avec une mosquée et je n'ai jamais enlevé mes bottes pour errer dans le sanctuaire.

Veut-on ma pensée tout net? Je crois — pour en rester à l'humanisme — que la nomination de M. Gregh au directoriat de l'humanisme incombe surtout au public et que M. Gregh doit en être bien ennuyé.

Et voici peut-être l'explication rationnelle du phénomène. A chaque grande époque artistique ou littéraire un

homme de génie absorbe en lui toutes les personnalités environnantes. Repensant leurs pensées, il atteint d'un vigoureux coup d'aile le plus haut sommet et épuise toute la façon de sentir et de s'exprimer de son temps. Ainsi fit Hugo en cristallisant en son nom le romantisme épars, ainsi reste pour nous Hugo, libérateur de la poésie française des lois opprimantes du classicisme.

Cet homme représentatif disparu, il se trouve qu'une génération impatiente que l'ardeur spirituelle dévore, accablée sous le poids génial de sa devancière et désireuse, malgré tout, d'exprimer sa sensibilité, est amenée à chercher un procédé nouveau et à échapper au joug qui la lie au passé.

Certes, ces jeunes gens ne se débarrasseront pas de leur ancêtre. Il présidera à leurs débats intellectuels et ils auront seulement l'illusion de la liberté, car l'évolution se fait par prolongement, non par superposition, mais enfin, se tournant vers leurs contemporains, ils s'aperçoivent que tout a changé dans les manifestations concrètes de l'esprit humain ou national.

Enivrés d'orgueil de découvrir une vie originale point dite encore, ils trouvent dans la richesse infinie de la langue, dans l'audace de certaines conceptions esthétiques, une formule qui leur semble neuve.

La réaction est faite. Elle est, sur le moment du moins, et en apparence, une révolte contre le passé.

Je dis « en apparence », car au fond l'Ecclésiaste a toujours raison, « tout n'est que vanité » et il est bien permis d'être sceptique après avoir vu Émile Zola s'employer avec une frénétique ardeur contre un romantisme dont il fut le plus éloquent des disciples et un des derniers représentants.

Mais enfin, ceci ne se voit qu'après. Il y faut un recul. Sur l'instant ne se discernent qu'un certain nombre d'efforts individuels travaillant à rétorquer et à nier l'œuvre des hommes qui sont morts. Qu'un de ces

ouvriers, — grâce à une disposition d'esprit plus combative ou plus philosophique, formule à côté de l'œuvre qu'il construit, les idées générales qui lui paraissent en être les supports, ses compagnons — par suite d'un phénomène qu'explique la psychologie — se rangent autour de lui et le voilà promu à la dignité de chef d'école. Ainsi se forma le naturalisme qui croyait avoir trouvé la vérité absolue en combattant le romantisme qui avait cru trouver la vérité absolue en combattant le classicisme, ainsi se forma le symbolisme, réunion de jeunes âmes ardentes autour d'un Stéphane Mallarmé — qui crut à son tour découvrir la vérité absolue en réagissant à la fois contre le romantisme, contre le classicisme et contre le naturalisme.

Jeunes âmes ardentes, viens-je d'écrire... Oui, elles étaient jeunes et ardentes et je déplore mon âge en ce moment! Que n'ai-je atteint l'âge canonique où il est permis de parler de la jeunesse avec une douce supériorité sans avoir l'air de s'ironiser soi-même?

Ses ambitions, cependant, pour démesurées qu'elles fussent ne manquaient pas de noblesse. Ces écrivains ne voulaient en effet rien de plus, pleins de mépris pour l'art plastique du Parnasse, que musicaliser, si j'ose dire, des frissons spirituels. noter avec un doigté si léger... si léger... la légèreté même du rêve ou l'impression du mystère et sculpter dans l'onde fluide la statue pensive du silence.

Si l'on ne peut s'empêcher de sourire, du moins que notre sourire soit respectueux. Dès que l'homme forme le dessein de se surpasser et d'incorporer l'infini à sa forme passagère, il est digne de respect et sa chute, s'il tombe, signifie seulement qu'il voulut monter trop haut.

La génération dont je parle eut cette ambition. Elle était prête à l'avoir à cause de l'état social même dans lequel elle vivait et là encore, je pense au « Tout est vanité » de l'Ecclésiaste. Voyez ces jeunes gens qui dédai-

gnaient si fort l'humanité vile qui les pressait. Comme le dernier des plus humbles, ils en subissent l'influence.

A cette époque, la société française traverse une crise de conscience. Si elle s'apprête à renoncer aux solutions du christianisme et au secours de l'aide religieuse, ce n'est pas sans un profond combat intérieur.

L'homme, animal religieux, se rejette vers un autre mysticisme. L'hérédité des rêves de 48 surgit en lui.

Fermant le ciel là haut, il essaie de l'ouvrir en bas.

Dieu n'est plus qu'un théorème économique. La prière du soir devient un credo collectiviste.

Les jeunes écrivains — qui dédaignent les vues terre à terre — croient vivre à l'écart des luttes de leur temps. Erreur ! Ils sont touchés comme les autres par le mysticisme ambiant.

D'une subtilité infinie, d'une inquiétude névrosée, ils s'appliquent à comprendre et à saisir le sens précis du monde. Leur antropomorphisme se déplace. L'âme de Dieu, ou pour parler plus exactement du mystère, palpite au cœur des arbres, dans les ondes agiles de l'air, dans la couleur de l'horizon, dans les contours d'un nuage. Les lignes, les sons, les odeurs leur apparaissent comme la représentation constante, familière et divine de la vie. Ils considèrent la scène frénétique qui se joue et voudraient saisir l'auteur de la pièce; la nature devient un mystère qu'ils s'acharnent à traduire précisément parce qu'il est intraduisible.

On reste toujours « soi », même quand on sent battre dans sa poitrine un cœur divin. Les écrivains, dont je parle, acculés à exprimer des sentiments nouveaux, ont besoin d'un langage nouveau propre à les servir. La fonction crée l'organe. La langue d'un Racine ne leur suffit plus malgré sa souplesse molle, son tact exquis. Propre à traduire l'amour, pensent-ils, elle ne s'adapte déjà plus à l'âme quintessenciée qui va parler du mystère et de l'ombre, de la mélancolie raffinée, de la névrose lasse.

Le rythme classique convient à des cerveaux sur qui pèse une discipline, à un Pascal qui raisonne ou à un Corneille qui drape. Il ne suffit plus à une âme tourmentée qui veut noter des impressions fugitives, aussitôt évanouies que nées, des crispations de nerfs, des ombres de pensées, des paysages noyés de brume ou des souffles qui passent

Un panthéisme que vingt siècles de christianisme ont affadi en le dépouillant de cette acceptation brave et mâle qui faisait sa force et sa beauté, a ressuscité en eux. En toutes choses, ils reconnaissent une âme fraternelle ou hostile. Un même sang circule des choses à eux et d'eux aux choses. Ils reprennent leur place dans le concert infini. Dans l'ivresse d'une initiation, ils sont amenés logiquement à fabriquer un procédé-verbal adéquat à des sentiments nouveaux et pareils aux tout petits enfants balbutiant, qui, ne trouvant pas le mot propre pour exprimer leur pensée, construisent aussitôt une image, ils créent une image, non pour reproduire une forme précise, mais plutôt une idée des choses ou plus exactement encore l'idée d'un rapport existant entre la chose et l'âme.

Le symbolisme était créé. Il venait continuer le travail du romantisme et développer l'esprit « libéral » que Victor Hugo avait déjà introduit dans la poésie française. Nous eûmes alors Verlaine et surtout Mallarmé. Ce fut une heure exquise que l'heure verlainienne et Mallarmé fixa en lui une image de beauté poétique.

Mais Mallarmé connut les défauts de ses qualités. Il voulut creuser le procédé avec une obstination maladive et une jeunesse sur laquelle il exerça une prestigieuse influence, essaya d'aller plus loin. On imagina alors d'appliquer au rythme des lois scientifiques, de briser l'alexandrin en un vers libre possédant une règle organique interne, sans se rendre compte qu'aucune loi absolue ne peut être édictée en cette matière et en

oubliant de considérer les mille facteurs qui interviennent dans la construction d'un vers.

Ce fut à cette époque une débauche de poèmes hermétiques, dénués de sens et d'harmonie. Chaque poète s'organisa une métrique particulière et le public, lassé, comprenant avec son intuition que la poésie n'était pas là, attendit des poètes.

Drapé dans sa dignité, l'hermétique rentra dans sa tour d'ivoire et chanta pour lui seul. L'Art menaçait de n'être plus que l'amusement solitaire d'une vague élite qui se mit à professer des théories sur ses essais, à calquer des essais sur ses théories et à donner raison à Joubert qui disait que « L'Art est l'habileté réduite en théories ». A côté de quelques convaincus s'agitèrent les roublards et les snobs. L'Art, dénué de la qualité essentielle qui lui confère sa beauté éternelle: la sincérité, ne fut plus que piperie et dérision.

Les vrais poètes qui avaient fait ces expériences de bonne foi, comprirent d'ailleurs fort vite que la réaction contre le naturalisme s'épuisait en vivant sur elle-même. Ils comprirent que le symbolisme en guettant les bruits du silence, la couleur des voyelles, l'imprécision des demi-teintes, devenait une sorte d'art scholastique où la beauté de la forme, trop exclusive chez les Parnassiens, n'avait plus de place et nous vîmes alors de très grands poètes comme Jean Moréas ou Henri de Régnier ciseler de belles et pures œuvres classiques.

« Tout n'est que vanité » et les efforts bruyants des hommes réunis en école n'aboutissent qu'à consolider l'ordre éternel agissant au delà de nous et utilisant nos révoltes mêmes pour arriver à ses fins.

La fumée du combat dissipée, on put se rendre compte que le classicisme ressortait plus vivant que jamais de la lutte et qu'à travers les phases de la Renaissance, du romantisme, du symbolisme, il étendait de nouveau sur le monde des Lettres ses ailes impérieuses après

avoir dérobé à ses ennemis les attributs nécessaires à son adaptation dans le temps et dans l'espace.

Je n'ai pas à écrire ici l'histoire du symbolisme ni a expliquer comment il put arriver à l'art maniéré d'un Francis Jammes, exercice de rhéteur sans consistance et sans vie, recherche factice d'effets, malgré l'effort tenté pour cacher sous une naïveté de parade, une absence complète de rythme ou d'art et c'est sans plaisir que j'ai dû brosser une grossière toile de fond au visage de M. Gregh.

Mais je ne pouvais m'en dispenser puisque M. Gregh joua, au moment où le symbolisme traversait sa phase ultime, un rôle de conciliateur, en essayant d'accorder, avec un sens des réalités très subtil, les théories de M. Sully-Prudhomme et celles de M. Gustave Kahn.

* * *

M. Fernand Gregh, qui, nous le verrons tout à l'heure, est un homme de progrès, ne pouvait pas s'hypnotiser sur les résultats acquis par le romantisme, de haute lutte.

Il ne le pouvait pas, assez éclairé pour savoir que l'évolution de la prosodie suit les évolutions intellectuelles et sociales et que chaque siècle s'enrichit de quelque profitable adaptation.

Le romantisme avait donné au vers, par l'enjambement, une vie désarticulée et par là plus nombreuse, brisé l'alexandrin en trois coupes et renouvelé les rythmes de Ronsard.

Après les expériences poétiques d'un Verlaine ou d'un Mallarmé, M. Gregh estima qu'entre les naïvetés artificielles de M. Francis Jammes et l'héritage romantique, une place restait pour d'heureuses réformes poétiques. Il se déclara pour l'évolution contre la révolution. Il servit ainsi la Littérature.

Certains effets de rythmes, pensa-t-il, nécessitent la suppression d'une alternance perpétuelle à la rime. Verlaine nous laissa d'adorables chefs-d'œuvre écrits avec les seules rimes féminines.

L'expérience est acquise. Continuons-la.

La cadence d'une strophe demande parfois des mesures diverses s'accordant plus étroitement à la pensée ou à l'image. Mêlons les mètres différents et remontons vers La Fontaine.

L'hiatus, dans certains cas est fâcheux. Il nous défend à jamais l'usage de certains mots. Supprimons l'hiatus dans quelques cas.

Si l'oreille n'en est pas choquée, faisons rimer le singulier avec le pluriel, permettons les assonances. Lamartine met face à face « hymne » et « abîme », « algue » et « vague » « cèdre » et « funèbre ». Quant à la césure, n'obéissons pour lui marquer sa place, qu'aux impérieures lois euphoniques.

En un mot, prenons toutes les libertés possibles à condition qu'elles ne lèsent pas l'harmonie première et ne fassent pas ressembler un poème à une prose qu'un typographe capricieux rangea en forme de pyramide ou de bouteille. Libérons le vers.

Et surtout, préconisait Gregh, ne nous attardons pas à de vaines arguties techniques. Pendant que nous bavardons, la vie glisse entre nos formes vivantes et s'écoule au gouffre infini. Au lieu d'obscurcir nos sensations et nos songes, clarifions-les. Comme Taine, M. F. Gregh croyait que « l'œuvre idéale résume la vie réelle ». Il faut dessiner les belles images de la vie, se chanter soi même aussi. Il reprend à son compte le mot de Hugo : « Quand je vous parle de moi, je vous parle de vous. Comment ne le sentez-vous pas ? » Et il ajoute en une image heureuse « dans les conques sonores où l'on croit écouter le murmure des vagues lointaines, ce qu'on entend battre, qu'est-ce, à vrai dire, sinon la musique de son propre sang ? »

Se tenir au milieu de tous, écouter les bruits de la multitude, et les sanglots des hommes, le poète s'élève à ce rôle. Un Shakspeare, un Hugo ne sont que des géants qui surent rendre universelles leurs propres pensées et écrire dans leur histoire l'histoire de l'humanité.

Humanité ! Humanisme ! Voilà le grand mot écrit ! Il obsède Fernand Gregh, ce mot et nous verrons qu'il en a nourri son œuvre et que, grâce à lui, il a renoué la belle tradition que se passent à travers les siècles ceux qu'a décoré Carlyle du nom de héros. Il n'est pas seulement ce mot le pivot de son œuvre poétique, mais aussi celui des pages de critique qu'il a signées et réunies sous ce titre significatif *La Fenêtre ouverte*. Une fenêtre ouvre sur la campagne, sur la mer ou sur la ville, c'est-à-dire sur un spectacle animé. Par la fenêtre ouverte, on voit passer les hommes sur les trottoirs qui bordent la vie. Un tel titre donne la mesure d'une certaine ironie et prouve qu'on peut être symboliste en restant compréhensible et en écrivant en français.

Que M. Gregh s'occupe, au cours de ces pages, de prose, de vers, de théâtre où de musique, une même idée centrale d'humanité circule au travers.

A propos de *Pelléas*, il recherchera l'élément musical qui dans l'*Arlésienne, Tristan* ou *Orphée* constitue l'élément vital de l'œuvre « l'âme humaine qui s'y est exprimée ». Claude Debussy lui apparaît — dans *Pelléas* — comme un « un grand musicien humaniste » au contraire de Charpentier qui représentera le naturalisme.

La conception réaliste de Maëterlinck, il l'appelle « d'un mot rajeuni : humaniste » parce que dans ce livre, à son sens, l'auteur des *Abeilles* regarde la réalité en face « dans le plein jour de l'intelligence « et scrute la vie ni « comme un ange », ni « comme une bête », ni « en mystique », ni en cynique », mais « en homme ».

Il écrit une volumineuse étude sur Hugo, soyez-en certains, parce que Hugo est à son sens et au mien, un

des plus grands représentants de l'humanisme. Il n'oublie pas de citer les vers :

> Malheur à qui prend ses sandales,
> Quand les haines et les scandales,
> Tourmentent un peuple agité !
> Honte au penseur qui se mutile,
> Et s'en va, chanteur inutile,
> Par les portes de la Cité !

Le mot « humain » revient sous la plume de M. Gregh tel un leit-motiv et parfois il en abuse.

> Où donc est le bonheur ? disais-je. Infortuné !
> Le bonheur, ô mon Dieu, vous me l'avez donné... »

a écrit Hugo.

M. Gregh veut juger cette pièce. Elle est une, dit-il, « des plus sincères, des plus *humaines* que Hugo ait écrites ». Veut-il parler de certains vers de Hugo parus en 1881, il formule « et ce sont peut-être les vers de cette sonorité moins bruyante, plus pure, plus suave, plus *humaine*, qu'on aimera toujours davantage chez Hugo, une fois passées la première surprise et la première admiration qu'auront données aux lecteurs ses grands coups de tonnerre ».

En usant de ce procédé, le jugement critique de M. Fernand Gregh devient assurément un peu trop unilatéral. N'importe ! Il me suffit, en ce moment, de rechercher les causes de l'élection de M. Gregh au pontificat suprême et ces causes les voilà : elles sont dans son tour d'esprit même, dans ses principes, dans sa foi, et se produisant au moment précis où une jeune école emplissait l'air de clameurs incompréhensibles, elles devaient réunir autour d'elles les jeunes gens de Lettres qui voulaient continuer la belle ligne française et répudier cette littérature d'exportation dont M. Jammes mérite d'être le chef.

M. Fernand Gregh, écrivant en 1896 dans la *Revue de Paris* une critique des jeunes poètes ralliés « autour de

cette bannière vague : le symbolisme » et prophétisant fort justement que « dans dix ans, ils seront dispersés aux quatre vents de l'esprit », il était naturel que les jeunes poètes épris de clarté se rangeassent autour de lui et que M. Gregh essayât quelques années plus tard, de ramasser en une théorie les idées éparses par lesquelles il se sentait lié avec eux.

École ?... peut-être. Disons, une cristallisation de sympathies intellectuelles.

En somme, les œuvres issues de cette époque marquaient réellement une étape de l'évolution littéraire, une réforme ordonnée de la prosodie et le rôle de M. Fernand Gregh m'apparaît comme celui d'un chef d'orchestre.

Aux classiques, il signifiait que la littérature ne se contentait point de marquer le pas, mais bien de marcher parallèlement avec les conquêtes de l'esprit moderne dans la voie de l'affranchissement rationnel ; aux symbolistes, il signifiait que les caprices individuels sont soumis à des lois générales qu'on ne peut violer, que l'anarchie littéraire, comme l'anarchie sociale, ne peut avoir qu'une utilité passagère d'accoucheuse, si j'ose ainsi parler, et que ce rôle terminé, les conquêtes acquises doivent s'assagir et se discipliner dans l'ordre.

Aux uns comme aux autres, il montrait qu'une volonté supérieure commande à nos destins et que la part de l'effort est bien souvent illusoire puisqu'à travers nos disputes, nos batailles, une unique théorie s'affirme en fin de compte, celle que nous offrirent les Grecs, que découvrit la Renaissance, que renouvela le XVIIe et le XVIIIe siècle et que le conflit du romantisme, du naturalisme et du symbolisme décréta encore malgré d'apparentes contradictions, à savoir la mesure dans la passion, l'harmonie dans la mesure et la beauté dans l'harmonie, c'est-à-dire, puisqu'il faut toujours dans nos discours appeler un mot qui concrétise l'abstrait, le triomphe du classicisme éternel.

En fin de compte, le rôle de M. Gregh ne fut pas

dépourvu d'une aimable ironie et je pourrai broder sur ce thème si la sincérité qui jaillit de ses livres ne le défendait contre une épithète qui, bienveillante envers tout autre, peut prendre, quand elle s'adresse à un poète, l'allure d'une injure élégante.

Ce serait me rabaisser moi-même. L'ironie de M. Fernand Gregh n'est venue que de l'abondance de son cœur. De par sa constitution même, le poète voit les choses et les faits sous un jour sérieux et il est toujours trop enclin à se considérer comme un Dieu.

Or, quand Dieu ironise, il ne le fait pas exprès et l'œuvre de M. Gregh, nous l'allons voir, regarde gravement le monde.

*
* *

L'humaniste fervent que devait devenir M. Fernand Gregh publia son premier volume *La Maison de l'Enfance* aux environs de 1896 et quelques lignes de préface avertissent suffisamment pour que le lecteur accueille déjà le livre avec cette sympathie aimable qui va toujours aux volumes de débuts, surtout aux volumes de vers.

Il semble même que le public exagère souvent son indulgence pour ces sortes d'essais et tandis qu'un roman médiocre est impitoyablement rejeté, les poèmes sont environnés de grâces spéciales. Notons en passant qu'ils doivent précisément ces grâces à l'humanité qui jaillit d'eux. Un roman ne passionne qu'à la condition d'être très fort. Un poème, même faible, intéresse encore. C'est que l'un est objectif, l'autre subjectif et le public trouve toujours son plaisir là où il trouve des traits généraux même quand ils sont insuffisamment exprimés. Exemple : François Coppée. Il est juste d'avouer aussi que les poètes, s'ils perfectionnent leur métier, retrouvent rarement dans les œuvres de l'âge mûr, cette spontanéité dans

l'expression, cette fraîcheur d'image, cette exubérance heureuse, qui sont les conséquences harmonieuses de la jeunesse. Et c'est décerner un éloge au premier livre de M. Gregh que de dire qu'il sent les dix-huit ans de l'auteur.

N'entendez point par là qu'on n'y trouve pas la caractéristique d'un tempérament futur. Au contraire. A sa façon de rendre ses sensations, de noter ses songes, d'expliquer ses états d'âme, M. Gregh laisse pressentir l'évolution à venir de son esprit et si *La Maison de l'Enfance* abrite un adolescent, c'est un adolescent sérieux. Il ouvre toutes grandes les fenêtres de sa chambre, il veut que par leurs ouvertures entre chez lui le printemps, l'odeur des roses aux cœurs passionnés, les chuchotements du vaste univers portés sur les ailes du vent.

Il n'est pas seul dans *La Maison de l'Enfance*. Verlaine, dont il aime *la barbe en désordre*, ses « étroits yeux bruns, son nez camus, sont front énorme et plein de bosses », c'est-à-dire ses défauts aussi bien que ses qualités, ne le quitte pas. Comme lui, il a le « sentiment du mystère universel, il communie avec les choses perpétuellement (1) » ; comme lui, il sait discerner cette « heure où l'on entend le silence des chambres », il sait découvrir des images neuves pour redire les mêmes choses après lui et quand il entend le bruit de l'horloge, M. Gregh dira avec beaucoup de bonheur dans l'expression qu'elle martelle « à coups lents et mats l'ombre anxieuse »

Et cloue à petits coups l'heure dans le passé.

Pour causer plus intimement avec ce Verlaine, il semble qu'il demande à Baudelaire la gravité douloureuse de sa tendresse et quand il chante

Te plais-je mieux, mon âme, aujourd'hui ? Je suis triste,

on se souvient malgré soi du

Sois sage, ô ma Douleur ; et tiens-toi plus tranquille.

(1) *La Fenêtre ouverte*. Paul Verlaine.

La manière subtile et quelquefois si mièvre de Verlaine l'a impressionné. Il s'essaie au clavecin :

Comme vous meurtrissiez les cœurs
De vos airs charmants et moqueurs
Et si tristes !

Menuets à peine entendus,
Sanglots légers, rires fondus,
Baisers tristes !

Çà et là tintinabulent des vers légers, un peu précieux qui semblent s'être attardés auprès d'un abbé de Champlieu et qui ne vont qu'à l'épiderme :

Au bord du lit ombreux laissant rêver un bras,
L'autre ployé parmi tes tresses dénouées,
Tu dors sans doute, ouvrant tes lèvres enjouées
Pour sourire plus tôt quand tu t'éveilleras.

D'autres sourient comme des péchés de jeunesse tels que la pièce *Amours défuntes* écrite en vers irréguliers et qu'aurait pu signer Franc Nohain, tels qu'une autre pièce intitulée *Les Sèves, les Grèves, les Rêves* où, dans le but de glisser des hiatus, M. Gregh arrive, en se donnant beaucoup de mal, à écrire un mauvais vers :

C'est la senteur des sèves
Errante dans le vent
Qui a passé avant
Sur les lointaines grèves.

Ou encore quand il tient a afficher un enjambement audacieux :

Les longs voiles traînants des anges de la terre
Qui montent vers les cieux, sans fin, sans bruit, *en une*
Ascension dont l'essor tremble au clair de lune..

Mais à côté de ces quelques puérilités devenues maladroites pour avoir voulu montrer trop d'adresse, M. Gregh se permet des licences heureuses et, s'engageant dans la voie que Verlaine lui montre, il arrive à de jolis effets en cultivant la rime féminine.

En hiver, près de l'âtre où le vent gronde et pleure,
Ayant derrière nous nos ombres colossales,
Nous écoutions craquer le parquet vieux des salles
Et parfois une horloge au loin chevroter l'heure.

Ayant baisé une jeune fille sur la bouche, il cristallise son ivresse en une image saisissante :

Le vent brûlant mêlait au ciel les blanches nues,
Et ce fut comme si nos lèvres étaient nues...

Il invente ces vers frais :

La pluie, aux rameaux verts des frênes et des charmes,
S'égoutte dans le vent;
Et le jeune matin s'éveille dans les larmes,
Comme un chagrin d'enfant.

Il fige subtilement, avec un doigté infini, l'impression fugitive de la brise dans le soir :

Parfois à peine, en l'ombre où dorment les oiseaux,
La brise espiègle agite une feuille et s'esquive.

Je ne puis résister surtout au plaisir de citer un passage d'une petite pièce très précieuse intitulée « Province » où M. Gregh, adroitement synthétise la province :

Je trouve à te baiser les mains d'infinis charmes
Par tendresse ou par volupté ? Non point,
Mais parce que ces mains essuyeuses de larmes
Sous l'œil maternel font du petit point.
O simplicité sainte ! O tranquille province
Où l'amour est un bon enfant rangé
Qui ne peut supporter un pli même si mince !
Aux draps de son lit couleur d'oranger.
Que tes menus travaux m'émeuvent, ma petite !
Je sais d'où venait le charme inconnu
Qui fit hésiter Faust au seuil de Marguerite,
Gretchen tricotait un bas ingénu.
Chère, ne boude pas; je raille, mais je t'aime.
Chère, pourquoi pleurer, et tout bas m'accuser ?
Mes baisers te font belle, et ce sourire même,
Ce sourire moqueur qui te semble un blasphème,
Prend en allant vers toi la forme d'un baiser...

Notons qu'à ce moment-là, M. Jammes, littérairemeut, n'existait pas encore, mais à côté de ces sourires d'un homme amusé, quelques poèmes d'une touche plus grave, au cours de ce volume de jeunesse, font pressentir l'évolution de M. Gregh. Ce jeune homme qui, à vingt ans, sait si vite se débarrasser de cette grâce un peu fardée affichée par les femmes qui ont plus de trente ans et qui n'en ont pas encore quarante, ne s'attachera pas à organiser des colloques avec Verlaine et l'influence de ce dernier s'est plutôt arrêtée à la forme.

L'intelligence du cerveau entrera rapidement en conflit avec l'intelligence du cœur et M. Fernand Gregh échappera vite à la superficialité de la chanson pour écouter les conseils plus austères du grand ancêtre etqu'on me permette d'écrire du grand humaniste Victor Hugo.

De Victor Hugo, en effet, M. Gregh tient une grande partie de son humanisme et c'est de lui qu'il a pris l'habitude de regarder plus loin que la seule image, à travers l'exclusive forme, la vie générale des choses et d'écouter dans les chants de la brise, l'éternel chant de l'humanité. Il va vers la fenêtre, l'ouvre et écoute :

. . . La rumeur de l'aurore
. . . .
Chocs du marteau, cris du clairon, chansons du nid,
Bruit solennel et doux du monde qui s'éveille...
Et devant nous s'ouvrait un espoir infini.

Enfermé encore dans *La Maison de l'Enfance* avec sa muse, maîtresse idéale que se crée chaque poète afin de se venger des pitoyables amantes de chair, il contrôle les bruits qui viennent du dehors :

Nous écoutions tous deux, retenant nos haleines,
Grincer sur les pavés l'essieu des charriots,
Qui s'en venaient, avec des heurts et des cahots,
Des champs brumeux, sur tous les longs chemins des plaines.
Et nous sentant soudain captifs dans la Maison,
Tandis qu'autour de nous montaient de l'horizon,
Les cloches et ces bruits de grands chars sur les routes,

Nous pleurions seuls, perdus dans l'ombre des feuillées,
Et nos pleurs sur nos mains tombaient à tièdes gouttes,
Et nous nous caressions avec nos mains mouillées.

Lui aussi, pareil à tous les poètes d'hier, d'aujourd'hui et de demain, grands enfants qui conservent jusqu'au tombeau la belle sensibilité de l'adolescence, cette fraîche naïveté de l'étonnement qui est comme une virginité créatrice ; lui aussi, il tirera des spectacles ambiants confrontés avec son cœur, des plaintes, des curiosités, des sourires et des larmes. Que chaque effet n'avoue pas sa propre cause, qu'entre le rêve et la réalité se creuse le même abîme qui sépare la terre qu'on touche en la voyant du ciel qu'on voit sans le pouvoir toucher, et le voilà noyé de tristesse.

Pourquoi faut-il donc que je souffre
Devant cet horizon joyeux,
Que l'azur ne soit plus qu'un gouffre
Pour s'être miré dans mes yeux.
. . . .
Et que tout le ciel s'assombrisse
De la nuit que j'ai dans le cœur ?

s'écrie-t-il, dans une pièce octosyllabique *Poème doré* qui est à mon sens du moins une des mieux venues du livre.

L'incompréhensible infini le hante. L'infini est un opium divin. Il suscite en nous d'incessantes rêveries et la nostalgie des voyages.

La frégate fuirait avec le vent en poupe,
Traînant un long sillage ailé de goélands,
Et les dauphins luisants et les poissons volants
Nous suivraient, dans l'écume et l'eau verte, par troupe...
. . . .
En vain de calmes ports tendraient vers nous leurs digues
Comme des bras de pierre hospitaliers et doux :
Nous passerions loin d'eux, fiers enfants, héros fous,
Ne sachant pas la peur et domptant les fatigues.
Toujours nous plongerions vers l'horizon lointain,
Suivant dans ses hasards la brise aventurière,
Rapides, et laissant chaque soir à l'arrière,
L'horizon qui semblait infini le matin.

On pourra inventer des analogies, jamais il ne s'en trouvera une plus juste, pour exprimer l'inanité de notre course après un point fixe, que celle de l'horizon fuyant devant nous à mesure qu'on croit le toucher.

Il est bien vrai que rien de tangible ne correspond à notre effort incessant et toujours impuissant et que notre âme « de destin en destin est suivie »

Comme par le soleil la nef de mer en mer.

Poursuite décourageante qui peut faire croire, à certains moments, que la vie est un leurre immense, la volonté une dérision et que la seule sagesse consiste à se tenir immobile.

M. Gregh parfois, semble sombrer dans cet état d'âme qui mène, si l'on n'y résiste pas, au plus affreux des pessimismes, mais il s'en rend maître. Si la vie est un cercle, qu'importe ? Le mouvement de perpétuel retour est une preuve que rien ne finit, que tout recommence que

Le pays d'au-delà de la mort, c'est la vie !

et que chacun de nous doit signer sa tâche inachevée et que la création de l'esprit ne périra pas et que la gloire attend le poète afin de lui assurer une durée impérissable.

O gloire, rayons clairs autour des têtes pâles,
. . . .
J'ai vu de frais bras nus incliner sur mon front,
Aux chemins triomphants des siècles qui viendront,
La gloire des lauriers et la grâce des roses.
. . . .
Ton désir a mordu mon cœur d'enfant, ô gloire !
Et pour toi, je vais pâle et saignant tout mon cœur
Goutte à goutte, aux chemins pleins de peuple moqueur...
Mais je sais bien qu'au bout est un arc de victoire !

C'en est fait : Le poète offre à son rêve un sens actif. Délaissant la méditation solitaire et l'asile où s'écoula une mélancolique et malgré tout heureuse enfance, il va se

mêler aux hommes de la Cité et bientôt, la solitude recueillie où s'aiguisa sa virilité ne sera plus pour lui qu'un souvenir :

La Maison de l'Enfance au lointain du passé
Se dresse et me sourit blanche parmi les arbres,
Et je revois au parc, dès le seuil dépassé,
L'allée où nous rêvions le soir, couple enlacé,
Sous le geste immobile et pâle des grands marbres.

*
* *

Je me suis attardé avec le premier livre de M. Fernand Gregh parce qu'en lui se perçoivent plus aisément les qualités et les défauts d'une œuvre totale et que les trois volumes qui suivront : *La Beauté de vivre*, *Les Clartés humaines* et *L'Or des Minutes* montreront comment les promesses deviennent des réalités au cours de nos existences et que nos actes, s'ils s'éloignent de leurs origines ne les oublient point.

Si M. Gregh a une tendance, dans *La Maison de l'Enfance* à abuser des épithètes : *Plus fluide, plus frais, plus flottant, plus fondu, le ciel vague et lointain.* C'est *l'espoir nostalgique et l'éternel regret, c'est l'ennui monotone et cruel et secret, l'ennui du foyer froid, de l'heure consumée, l'ennui de tes baisers jaloux, ô bien aimée, l'ennui de mon amour douloureux et distrait ;* s'il enferme des images dans une forme souvent insuffisamment serrée, il ne se dégagera pas toujours de ces erreurs, mais à travers les volumes suivants, se pourra souvent discerner un souci réel de concentrer l'expression, d'abandonner les sujets de vilanelles trop faciles et trop chantés.

Par un parallélisme logique, l'outil dont il va se servir deviendra plus puissant et les hardiesses prosodiques dont il use volontiers, après avoir été souvent un peu trop théoriques et comme jetées se mettront au diapason du sujet d'une façon plus adéquate et si j'ose hasarder un tel mot, plus scientifique, afin de sauvegarder l'harmonie

Fragment épique en est une preuve. J'y renvoie le lecteur. *Promenade d'automne* en est une autre. Dans cette pièce. Fernand Gregh a montré que la seule liberté qu'on peut se permettre en poésie est celle qui aide à obtenir l'impression désirée. Il faut simplement que les lois de la logique ne soient pas faussées. Lisez *Promenade d'automne.* La continuité des rimes féminines renforce et soutient le sujet singulièrement.

J'ai marché longuement à travers la campagne,
Sous le soleil, rêveur que son ombre accompagne
Comme la forme pâle, à terre, de son rêve.
L'étang brillait; je suis descendu sur la grève.
De beaux cignes nageaient sous les derniers feuillages ;
Ils traînaient derrière eux. calmes, de blancs sillages
Qui ridaient en s'élargissant l'eau solitaire
Et semblaient des liens d'argent avec la terre.
J'ai regardé longtemps, assis sous les vieux charmes,
Près du pont, me sentant monter aux yeux les larmes
Que fait venir l'aspect de la beauté parfaite.
Parfois passait, dans l'or du bel automne en fête,
Odeur de la Toussaint funèbre, attristant l'heure
Du tendre souvenir lointain des morts qu'on pleure,
Un monotone et doux parfum de chrysanthème.
— Et soudain j'ai songé que je mourrais moi-même...
Et j'ai dit à l'automne, aux longs rayons obliques,
Au vent, au ciel, aux eaux, aux fleurs mélancoliques :
Je ne vous verrai plus, un jour, beauté du monde !

. . . .

Et je m'endormirais comme aux bras de ma mère,
S'il fallait m'endormir par ce soir pacifique,
Remerciant la vie étrange et magnifique
D'avoir mêlé ses maux de délices sans nombre,
Souriant au soleil, n'ayant point peur de l'ombre,
Espérant dans la mort d'un espoir invincible !
Car tout ne trompe pas, car il n'est pas possible
Que mes pleurs devant ce beau soir n'aient pas de cause
Et ne répondent pas ailleurs à quelque chose,
Que cette ample beauté si douce et si sereine
Ne couvre pas un peu de bonté souterraine ;
Et que mon âme enfin, douloureuse ou joyeuse,

Mais qui reste pour moi toujours mystérieuse,
Ne cache pas, peut-être au plus secret en elle,
Un mystère de plus qui la fasse éternelle !

On découvrirait bien, dans l'œuvre de M. Gregh en y regardant de très près (et je crois qu'un critique doit savoir précisément regarder d'un peu loin) des mots malheureux et quand M. Gregh parle de la « sereine humblesse » ou de la « terre insonore », la souffrance que mon oreille éprouve à les entendre me fait m'étonner que M. Gregh n'ait pas souffert davantage à les écrire.

Mais ce sont là, je le répète, vains jeux de critique critiquant de vains jeux de poètes et il convient de se souvenir que la lettre tue si l'esprit vivifie. Aucune œuvre, je parle de la plus haute, ne peut se défendre efficacement contre ces piqûres d'aiguilles et seul, le critique fâché avec les idées générales peut se venger de celui qui en a en ne les voyant pas.

Suivons donc plutôt la pensée et le cœur d'un poète à travers les poèmes que M. Gregh, avec une singulière maturité de pensée, a couronnés d'un beau titre *La Beauté de Vivre*.

« Après avoir presque enfant encore, dit M. Gregh, en une courte préface, rêvé la vie, il a vécu. Il a travaillé, voyagé, pensé, aimé, souffert ; il a connu de grandes joies et des tristesses profondes, la fierté de l'œuvre accomplie, l'émotion des beaux paysages, l'inquiétude civique, la passion, la maladie. Il n'a pas éprouvé toujours la joie de vivre, il en a toujours senti la beauté. Il lui a paru que la vie, qui n'était pas toujours une bonne chose, en tous cas, en était une belle — et peut être par cela même, qu'on pouvait espérer qu'elle était bonne en définitive. »

Platon ne voulait pas dire autre chose, je pense quand il définissait la beauté « une promesse de bonheur », seulement il sacrifiait les contingences en bon philosophe qui se respecte. M. Gregh, en poète, souffre trop de ces contingences pour ne les point voir et la dualité éternelle

entre la douleur et la joie, entre le regard et le cœur, la première pièce du livre la cristallise déjà.

Devant la mer, « Voiles sur la mer », M. Gregh songe que les pêcheurs, après avoir passé parmi les vagues une nuit de fatigue ont maintenant « les yeux aveuglés par l'embrun » et que

Flagellés par les flots sous leur lourd ciré brun,
Les mains gourdes, lassés par l'attente nocturne,
Ils font sans fin le même geste taciturne

mais bientôt, quand la mer sera apaisée, ajoute Fernand Gregh en des vers où l'image est précise et vue.

En hâte, assis parmi les voilures souillées
Ils vont manger le pain avec les mains mouillées
Et boire à la bouteille enfouie en un coin,
Chancelants, ruisselants, sordides... Et de loin,
Dans les moutonnements, sous la voile qui penche
Et saute sur les flots, souple au vent, toute blanche,
Traînant le grand filet qu'argente l'Orient,
Ils forment sur la mer un beau groupe riant !

De cette antithèse, le poète en déduit une leçon et il se dit :

... Travaille, souffre,
Lutte sans fin, perdu dans la vie, autre gouffre
Plus profond que la mer et plus mystérieux ;
Souffleté par l'écume éparse, ayant aux yeux
Ces gouttes d'eau salée aussi que sont les larmes.
....
Tends la voile rugueuse au souffle de l'abîme,
Ramène en tes filets, médiocre ou sublime,
La part de pêche que les vagues te feront ;
Gagne ton pain amer aux sueurs de ton front,
Romps-le hâtivement avec tes mains rougies,
Enivre-toi fiévreux dans tes brèves orgies
De vin épais, d'amour ou d'orgueil ! mange, bois
Comme les autres, vis comme les autres, sois
Comme eux, souillé, tremblant, morne, have, hébété...
Mais que tout cela fasse au loin de la beauté !

Et avec une sorte d'exaltation fiévreuse, voici l'homme qui veut remplir ses yeux des mille spectacles de l'heure, ses oreilles de tous les sons, participer à la fête universelle avec tous ses sens. Lui aussi, comme Gilbert, il veut prendre place « au banquet de la vie », mais il n'y fera pas figure « d'infortuné convive ». Répudiant le christianisme passif d'un Gilbert, il se rapproche du beau stoïcisme d'un Vigny, mais un stoïcisme retaillé, moins tendu, moins âpre, plus consentant.

Un Vigny accepte par vengeance, mais Fernand Gregh accepte par amonr d'être un homme. Il y a entre les deux la même différence qu'entre un optimiste et un pessimiste. Alfred de Vigny ne saurait être optimiste faute de but. Son activité vit sur elle-même et s'épuise à rôder autour de soi. Au contraire, un humaniste a peuplé sa solitude. Mêlé à la foule, il découvre la souffrance des autres et qu'un rêve probablement vain de fraternité et d'absolue justice leur prête une force qui les empêche de mourir.

Certes, le poète, au fond mal armé pour ce rôle, se souvient encore avec joie de la *Maison de l'Enfance* où il rêvait, mais quoi

Les rêves sont plus beaux où se mêle un regret !

S'approche-t-il du « perron verdi de mousse », il sent « comme une main vague qui le repousse ». De noirs désespoirs l'assiègent. Il ne sent plus, écrit-il dans un vers qui a été refait dix fois depuis,

La vie entre ses dents fondre comme un beau fruit

parce que la maladie et la mort lui dévoilèrent l'envers des choses et que tout finit au tombeau. Mais il se redresse.

Non, nous ne mourrons pas !
Car, après nous, sans fin, les choses éternelles
Que nous chantions vivront encore, et nous en elles,
Et nous serons des morts, mais non pas des absents...

. . . .
Comme nos corps mêlés à la terre profonde,
Nos âmes revivront dans la beauté du monde,
Dans les flots de la mer, dans les bois, dans les vents,
Et morts, nous serons plus vivants que les vivants !

Que nous voilà loin des chansons légères. Sa rêverie monte jusqu'à l'idée divine. Croit-il ? Ne croit-il pas ? Sa pensée balbutie encore, mais chercher Dieu, c'est déjà croire en lui. Il lui parle :

Comme on t'adore d'un cœur simple,
Comme on te retrouve ici bas,
Partout, dans la vie ample et sainte,
Mon Dieu, qui n'es peut-être pas!...

Cependant, un soir, il notera que

C'est une de ces nuits d'été prodigieuses,
Où l'on dirait que dans l'azur en points de feu,
Les étoiles, au fond d'ombres religieuses,
Dessinent vaguement la figure de Dieu.

Le Christ lui-même lui apparaît, mais sans mystère. Il ne se souvient que de l'apôtre qui enseigna la bonté et le considère comme le premier humanitaire et peut-être comme le premier des humanistes.

En passant, ses mélancolies s'arrêtent sur l'amour

Femme, ô femme, infini qui tiens dans mes deux bras !
. . . .
Ton corps universel et profond mêle en lui,
A la couleur d'un lys les formes d'une lyre.

Et c'est encore la femme qui lui inspire ce musical et adorablement tendre vers qu'éclaire un reflet biblique :

Aux autres je souris, mais c'est toi que je veux.

Il ne s'y attarde point. Des soucis plus hauts l'appellent. La maladie, la souffrance physique l'ont mûri, ont détendu son orgueil. Il se penche vers les formes innombrables des hommes. Il pense aux pauvres, aux ouvriers et que :

La femme à la maison a mis tremper la soupe ;
C'est l'heure du bon pain tout parfumé qu'on coupe,
De la table boiteuse où l'on s'assied content.

Ne peut-on leur offrir, à ces frères, plus et mieux que la soupe et le pain quotidien? Ne peut on les faire participer à de plus intellectuelles joies, les éloigner de l'alcool et du feuilleton. Ce peuple, dont nous sommes tous, en définitive, il l'invite à « rêver le juste, aimer le beau, dire le vrai ».

Il voudrait que se bâtisse une maison du peuple où ils apprendraient à aimer les idées, ces idées qu'on voit

... En haut, en bas, toujours, encor,
Descendre et remonter, ainsi que des seaux d'or
Pleines de vérités neuves, sitôt vidées !

En ce temps où s'émiettent les dogmes, le poète a une tâche presque sacerdotale à remplir ! servir le travail en le rythmant. L'Art, dit-il, au fronton de la Maison du Peuple, doit ressembler à ce bouquet des champs.

Qu'on plante en haut du toit quand la maison s'achève

Et pour lui, encore, n'est-ce là qu'un prélude : « Bâtissons », dit-il,

Bâtissons la Maison du Peuple en équité !
Ayons la loi pour fil et le droit pour équerre ;
Choisissons la Raison comme première pierre,
Pour que les fondements durent l'éternité !
. . . .
Bâtissons la Maison du Peuple sur l'amour !
Sur l'amour vigoureux qui sait haïr la haine !
Travaillons, et mourons, s'il le faut, à la peine,
Et nos fils après nous, et leurs fils, — jusqu'au jour,

Jusqu'au jour entrevu dans un lointain mystère,
Mais qui viendra, — celui qui le nie en est sûr ! —
Jusqu'au jour où, joyeux, sous le toit de l'azur,
Le Peuple pour maison aura toute la Terre,

La Terre, à tout jamais libre sous le ciel bleu,
Où s'étreindront ceux-là qui se tuaient naguère,
La Terre sans faux dieux, sans pauvres et sans guerre,
Maison du Peuple immense et seul Temple de Dieu !

*
* *

Toute ou presque toute la souffrance de l'homme vient de ce qu'il ne sait pas accepter délibérément sa vie. Y cherchant un but désespéré, un idéal inaccessible ou une promesse démesurée, il perd contact avec les faits et se meurt lentement de constater que la vie n'est pas conforme à son rêve. Rien d'utile ne le relève. Son activité n'a pas su creuser un chemin favorable à son travail. Ainsi préparé, il ne se sauvera pas du pessimisme.

Dans *Les Clartés humaines* et *L'Or des minutes* peuvent se saisir nettement le sens de cette constatation. Tandis que l'adolescent de *La Maison de l'enfance* et même le jeune homme de *La Beauté de vivre* présente souvent des aspects cahotés et incertains, que la pensée a l'air de gémir d'une disproportion entre le ciel et la terre sous laquelle elle est comme écrasée et que s'accrochant aux visions passagères, amour, lignes, sensations, infini pour en tirer un peu d'absolu, elle n'entend répondre que l'écho de sa propre voix, voici que désormais hommes et voix vont se rassurer et s'affermir en se dominant.

D'avoir constaté qu'un lien très fort l'unit à l'humanité ambiante et que, poètes, ouvriers des bras ou du cerveau, nous travaillons tous à construire une maison plus belle, le Poète a du même coup conquis une certitude et devenant plus vigoureux, il se sépare définitivement semble-t-il du pessimisme, il est prêt à accepter la vie avec un héroïsme souriant et résolu et au cours des volumes qui vont suivre *Les Clartés humaines*, surtout le dernier en date *L'Or des minutes* se constate ce phénomène de conscience. Une gradation caractéristique marquera les étapes intellectuelles de M. Fernand Gregh.

Qu'il se trouve « Un soir » (1) entre son père qui lit, sa mère qui brode, son frère qui rêve et le chien qui sommeille et le poète, songeur, remontant le cours des temps, se demande par quel décret, par quelle succession inouïe d'effets et de causes, une famille se trouve réunie là, à goûter l'heure oisive, heureuse en somme. Cette rencontre que nous vivons à chaque instant et qui par l'accoutumance a perdu le pouvoir de nous étonner, n'est-elle pas en y réfléchissant, merveilleuse ? Et son cœur se fond :

Le soir est doux, ce soir, à tomber à genoux
. . . .
Je suis heureux, je suis comme un brin d'herbe humain
Qui frémit dans le fond des bois, loin de la route
Et qui, serré parmi d'autres brins d'herbe, écoute
Le vent mystérieux couler sur lui sans fin
Et c'est très doux et très profond et très divin.

Le bonheur est un bon conseiller. Le poète oublie un instant l'injustice du sort, l'indifférence hostile de la nature, la méchanceté des êtres :

Et pour ce seul instant, Dieu, Nature, infinis
Bons ou mauvais, je vous rends grâce et vous bénis !

Que M. Fernand Gregh eût considéré « Une fleur » (2) avec les jeunes yeux de *La Maison de l'enfance*, il n'eût discerné sur ses pétales qu'une symphonie de couleurs et de parfums ; maintenant il la voit avec des yeux plus profonds : ceux de la pensée.

A peine elle vivra quelques matins d'été ;
Et pourtant.................. ....
Elle suspend la vie à sa sérénité,
L'instant au-dessus d'elle a l'air d'être arrêté ;
Parfois même, on croirait entendre palpiter
Son vol fixe qui se balance.....
Et le temps vient mourir au bord de son silence,
Et l'on sent vivre en elle un peu d'éternité.

(1) *Les Clartés humaines.*
(2) *Ibid.*

Une feuille de fougère (1) éveille en lui plus que des images subtiles, des arabesques ou des entrelacs. Dédaignant les délassements de pure forme, il dépasse l'objet, l'oublie presque, et évoque les forêts primitives où à son ombre, dormit l'homme.

A peine quelques vers fixent-ils l'image.

Fougères aux confus débris arborescents,
Que l'on dirait, à voir se croiser en tous sens
Vos fins réseaux de jais aux bleus reflets funèbres,
Ecloses vaguement jadis dans les ténèbres,
Sous de mornes soleils merveilleux de minuit;
Palmes de deuil dont la noirceur s'argente et luit
Filigranes subtils, dentelles pittoresques,
Passé du monde inscrit en chatoyantes fresques.

Mais l'image devient la servante de la pensée et la pensée moderne rejoint au-dessus des siècles la pensée toujours vivante de Lucrèce. Et voici le poète évoquant les anciens âges, les « grands mammouths velus », les « aurochs », le labeur opiniâtre et lent de l'homme défrichant les forêts vierges, creusant à la sueur de son front un abri à sa famille, l'homme, animal nu qui dormait alors dans « un antre » « errait sous bois » presque brute.

Mais qui, le soir, ayant bien dévoré sa proie,
Au lieu de s'endormir, plein de viande et de joie,
Morne et pensif, repu, mais non pas satisfait,
Gardait les yeux ouverts dans la nuit et rêvait;

. . . .

Et tenté par la chose inconnue et prochaine,
Brisant à chaque coup un chaînon de la chaîne,
Qui l'attachait encore au sol, à l'ombre, au mal,
De ses doigts gauchement habiles d'animal

. . . .

Pauvre inventeur chargé des avenirs humains,
Humble, adorant un peu l'ouvrage de ses mains,

(1) (Fougères) *Les Clartés humaines.*

Mais sentant l'orgueil naître au fond de son cœur brave,
L'oreille au guet, les yeux fixés, muet et grave,
Faible singe soudain aussi puissant qu'un Dieu,
Heurta deux cailloux durs et fit jaillir le Feu!...

Du développement de cette vision pourrait naître toute une digression sur la manière de deux familles d'écrivains. Placez devant une feuille de fougère un Jammes ou un sous Jammes, et vous verrez quels artifices de rhéthorique, elle provoquera chez lui.

Les contours finement dessinés, les courbes délicates qui semblent s'enchevêtrer à l'infini éveilleront en lui des analogies maladives et sur l'*apparent* désordre du dessin, il calquera le *vrai* désordre d'une phraséologie répondant à des correspondances si subtiles qu'elles n'auront pour personne aucune signification, hors pour lui et ce ne sera plus que byzantinisme.

Au contraire, placez devant le même objet un homme vivant, voyez comme les idées vigoureuses, saines et d'un logique lyrisme s'enchaînent les unes aux autres et dites-moi si la vérité vivante de la Beauté et de l'Art n'est pas là ?

Le poète prend donc conscience d'une tâche et d'un rôle.

Ayant découvert le vrai sens de son destin, il réservera un bon accueil à ses messages. Il remontera vers Rousseau, vers le *Sermon sur la Montagne*, mais les acquisitions de l'esprit scientifique (car il n'a rien dédaigné) l'empêchent de sombrer dans les eaux molles du Christianisme. Il sent trop la vie ardente des choses et des êtres. Dieu ne se trouve pas pour lui au fond des froids sanctuaires, mais en lui, dans l'air, ici, là, ailleurs, dans toute beauté, dans tout paysage, le cimetière lui-même crie sa présence (1).

(1) *Panthéisme*. Les clartés humaines.

On lit son nom de dalle en dalle entre les buis
Parmi les pauvres mots de la douleur humaine.
Et dessous, il est maître encore; épars un peu.
. . . . , ...
Dans tous les morts montant déjà vers la lumière,
Et qui, pour accomplir la tâche coutumière,
Refont leur humble part de la vie et de Dieu.

Soudain, voici que l'Infini se concrétise en une possibilité.

M. Fernand Gregh précise dans un long poème intitulé *Les Ancêtres* le processus de sa pensée pour arriver à construire des synthèses. Remontant de génération en génération jusqu'aux temps les plus reculés de l'histoire humaine, tous ses ancêtres, couple par couple, lui apparaissent et à chaque siècle il constate le progrès réalisé, l'homme se haussant toujours davantage par un effort incessant.

De cette foule une voix s'élève et elle dit au poète : « Continue la tâche ardue et illimitée à laquelle chaque génération apporte son effort,

Poursuis le rythme, accrois la chaîne, étends la ligne,
Jusqu'au jour où peut-être une espèce plus digne
Qui monte insoupçonnée aujourd'hui devant toi,
Aura remplacé l'homme en héritant sa foi ;
A ton tour d'accomplir la tâche héréditaire,
Et de créer ton Fils inconnu sur la terre;
Nous t'avons engendré, fais-le naître aujourd'hui,
Et nous avons souffert pour toi : — souffre pour Lui !

Et le poète conclut qu'il ne saurait se dérober et que nous sommes tous de frêles, mais indispensables ponts jetés entre deux abîmes : le passé et le futur. Où donc est passé l'auteur de *la Maison de l'Enfance?* Le voici. Il reparaît quelquefois et prend sa récréation à cultiver l'amertume ancienne :

Mieux vaut de respirer que de cueillir des roses,
Et les plus beaux jardins sont où l'on n'entre pas !

L'élégie se tait bien vite et le dernier mot des *Clartés humaines* est une humaine clarté.

Bois, fondue en l'essence innombrable du temps
Comme une perle aux flots d'une liqueur profonde,
L'éternité dissoute en chaque heure du monde,
Sans chercher, sans penser, sans rêver, sans souffrir !
Et puis, ne sens-tu pas que tu ne peux mourir ?

*
* *

« Ne pas mourir ! Ne pas mourir ! » Depuis le premier murmure du vent à travers les premiers roseaux, les hommes n'ont cessé d'adorer les poètes et de les considérer comme leurs interprètes auprès d'un Dieu inconnu, eux qui chantaient si bien, avec des belles paroles sonores, l'éternelle plainte humaine.

« Ne pas mourir ! Ne pas mourir ! » Le poète a souri, a souffert, a vécu... Maintenant que les vingt ans ont fini, que le champ où courait son existence se rétrécit de jour en jour, il commence à jeter vers le passé de longs et mélancoliques regards.

« Ne pas mourir ! » Une frénésie de vivre le prend à entendre la sonorité brève et tranchante du mot « mort ». Du moment qui passe, il veut extraire le suc, s'en saoûler et de sa fièvre naît un livre de vers, le dernier en date : *L'Or des Minutes*.

Mon Dieu, mon Dieu ! la force et la gloire et l'amour,
Mon Dieu, tout le bonheur du monde, vite, vite !
Non pas même demain, aujourd'hui, tout de suite !
Demain m'aura peut-être emporté sans retour !
Et déjà même, hélas ! pris d'une obscure honte,
Je sens soudain combien j'ai vieilli peu à peu,
Pour que, dans un appel triste comme un aveu,
A mes lèvres, du fond des jours passés, remonte,
Ton grand nom pathétique et désappris, mon Dieu !

Il est très caractéristique, ce livre, à mon sens, parce qu'il démontre que contrairement à ce que pensent les

apôtres de l'Art pour l'Art la vraie valeur éternelle de l'Œuvre d'Art repose sur l'accord harmonieux du rêve, de la forme et de la pensée, comme la vraie valeur de notre existence elle-même repose sur l'accord harmonieux de la chair, du cœur et de l'esprit.

« *La Beauté de vivre* et L'*Or des Minutes* cristallisent à merveille cette impérieuse loi. La pensée est devenue plus virile, mais la forme elle-même est devenue plus serrée.

Afin de resserrer dans un vers, une idée forte, l'ouvrier poétique est naturellement obligé de rendre plus parfait, plus vigoureux l'outil dont il se sert et *L'Or des Minutes*, tant au point de vue purement idéologique qu'au point de vue technique marque un pas considérable de M. Fernand Gregh.

Veut-on ma pensée sous une forme plus familière ?

Il semble, à lire *L'Or des Minutes*, que M. Gregh découvre soudain que le vers libéré dont il usait jusqu'ici par curiosité et afin de n'être point traité de réactionnaire, ne lui est pas nécessaire autant qu'il le croyait ; bien plus. qu'il n'est au fond qu'une facilité personnelle qu'il accordait généreusement à sa propre paresse et qu'étant devenu forgeron à force de forger, il n'a plus nul besoin de ces facilités-là. Un bon alexandrin, allégé des épithètes inutiles, des chevilles maladroites est au fond un parfait instrument. Il s'agit seulement de savoir en jouer.

L'Or des Minutes constitue une évolution vers le classicisme. A peine y ai-je aperçu deux ou trois pièces écrites en vers irréguliers. M. Gregh, tel Ulysse, après un voyage d'aventures, retrouve sa maison. Il est étonné de découvrir que sa beauté est faite de simplicité et en même temps qu'il « va vivre, tranquille et *simple* son destin, « il écrira des vers plus beaux avec des moyens de moins en moins compliqués, jusqu'au jour « du retour suprême et solitaire ».

Où, sur les bras portant mon corps appesanti,
Je rentrerai, muet et glacé, dans la terre,
La commune maison dont tout homme est sorti ;

heureux enfin « comme le maître »

Qui revient d'un voyage inutile et pénètre
Dans la vieille maison qu'il n'eût pas dû quitter !

il vivra en travaillant, en regardant la « vie et le soleil en face ». Bien souvent, il connaîtra de belles minutes. Tel soir, par exemple, il a « possédé l'orgueil du sang humain »

Et comme un oiseau vif qu'on prend à la fenêtre
J'ai senti palpiter l'infini dans ma main !

Le spectre de la mort qu'il craignait encore dans *Les Clartés humaines* ne l'effraie plus. Il a vu dans *Les Ancêtres* qu'au dessus de nos vanités se noue une destinée supérieure. Si

L'homme mystérieux qui créa sur la terre
Haine, mensonge, orgueil et vice et cruauté

doit être humble, du moins est-ce lui qui fit la beauté du ciel

En mettant dans son vide infini son mystère !

et puisqu'en définitive, il reste

Un pauvre homme pareil aux autres qui pleura.

il a bien le droit de s'adresser à la Force inconnue ou au Dieu qui le mène et de lui crier

Mon Dieu — quel que soit l'Être ou la Chose que nomme
Ce mot si clair jadis et pour nous obscurci,
Mais qui, dans le ténèbre où nous errons aussi,
Reste le plus doré sur les lèvres d'un homme, —
Substance universelle ou Raison souveraine,
Vaste Inconnue où tient mon sort, qui que tu sois,
Force qui m'auras fait naître et mourir, — reçois
Dans l'humble vérité de cette heure sereine,

Reçois en mon esprit, le plus fervent autel
Où tremble encor ta flamme auguste qui dévie,
Au mystère où bientôt aboutira ma vie
Le consentement grave et tendre d'un mortel.

*
* *

Il me semble que le meilleur moyen de faire apprécier l'œuvre d'un poète est d'en citer de larges extraits. Je n'y ai pas manqué et j'ai même comme un remords de les avoir mêlés à des commentaires probablement superflus. Aussi, ne voudrais-je pas terminer cette étude sans citer encore quelques vers. Ils montreront que la manière de M. Fernand Gregh dérive de plus en plus au large de l'étroite crique symboliste et qu'après s'être cherchée elle a enfin trouvé une forme définitive qui semble se rapprocher d'un parnassisme quant à ses contours, mais d'un parnassisme qu'un séjour au pays symboliste a détendu par plus de fluidité et que le siècle a animé par des pensées plus humaines.

Voici la fin d'un sonnet sur Venise :

Les gondoles mêlaient en leurs doubles sillages
Le fil rose du ciel au fil vert des feuillages,
Et tout était divin à fléchir les genoux ;
. . . .
Des vols bleus de pigeons tournoyaient sur une île,
L'heure du monde entier sonnait au Campanile,
Et là dedans vivaient des hommes tels que nous.

Et celui-ci :

Nul cri, nul chant, nul pas ; tout dort inerte, et rêve.
Rien que le ciel et l'eau qui se renvoient sans trêve
La clarté qu'ils se sont l'un à l'autre ravie ;
. . . .
Et l'air et l'onde, en leurs pâleurs exténuées,
Semblent former parfois de leurs nacres nuées
Le dedans d'une perle où ne bat plus la vie.

Ecoutez maintenant des vers mâles à la frappe sonore et concentrée.

Et toute la grandeur romaine tournoyait
Comme un vol d'aigles noirs autour de son front pâle.

. . . .

La gloire est le beau nom doré de l'injustice
Et le plus valeureux n'est pas toujours vainqueur.

De tels vers, figés comme des sentences, annonçent, je crois, un Fernand Gregh définitif et que le vaisseau fantôme du symbolisme voguant dans la nuit noire, est maintenant une fière galère avançant sa proue parmi la mer calme, sous un ciel clair.

Entendons-nous bien.

Je n'éprouve aucune hostilité contre le symbolisme. A quoi bon haïr les morts?

Tel M. Fernand Gregh, je rends volontiers hommage au mouvement organisé par ceux qui s'hypnotisant sur des songes méprisèrent injustement les parnassiens hypnotisés par la forme et si je crois que le vrai poète est celui qui sait allier en un parfait accord les deux idéals, il n'en reste pas moins que les symbolistes ont été parfois d'excellents ouvriers qui provoquèrent par leurs outrances mêmes la venue de précieuses réformes prosodiques.

Parnasse, romantisme, symbolisme, autant de stades parcourus par l'éternelle beauté. Tout est beau quand interviennent la mesure, l'ordre et la clarté. Attendons et espérons tout des plus grandes audaces, mais ne tolérons jamais que l'ombre descende. La pensée, comme le grain, ne germe qu'au soleil.

Marcher avec son époque, collaborer avec l'initiative quand l'initiative s'accorde avec le génie de notre sol, de notre race, de notre cœur, oui ; mais employer son talent à fignoler des poèmes hermétiques ou à bâcler des vers sans rythme, non. Ce serait desservir les Lettres Françaises.

Nietzche qui était un féroce ironiste a dit « Le malheur des écrivains pénétrants et clairs est qu'on les prend pour superficiels et que, par conséquent, on ne se donne pour

eux aucune peine ; et la chance des écrivains obscurs est que le lecteur s'exténue sur eux et met à leur compte le plaisir que lui cause sa diligence. »

En un temps où ces deux catégories d'écrivains bataillaient, M. Fernand Gregh éleva entre les deux belligérants le drapeau de l'humanisme et éleva la voix en faveur des Lettres. Un tel geste doit lui être compté et sa valeur prisée en même temps que la valeur de son œuvre.

Il a aidé, par son intervention, à décréter la justesse de ce mot qu'un homme d'esprit me disait à propos des symbolistes.

— « Un incompris, c'est un monsieur qui ne comprend pas les autres ! »

Et notre rôle, je crois, à nous autres jeunes écrivains venus dans un siècle haletant dont on ne peut dire s'il court vers l'abîme sans fond ou vers la joie totale, notre rôle est précisément de suivre l'exemple que nous donna notre aîné M. Fernand Gregh et d'élucider le sens de notre âme afin de comprendre l'âme des hommes.



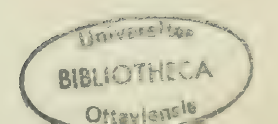


Table des Matières

Marseille. — Imprimerie du *Sémaphore*, BARLATIER, rue Venture, 17-19.



Imprimerie
du "Sémaphore"
Barlatier
17-19, rue Venture
Marseille